

Exemplaire gratuit - Ne peut être vendu.

TRADUCTION ET IMPLICITES IDÉOLOGIQUES

Sous la direction
d'Astrid GUILLAUME

Préface de Michaël OUSTINOFF



texto!
Textes & Cultures

Exemplaire gratuit - Ne peut être vendu.

Traduction et implicites idéologiques

Exemplaire gratuit - Ne peut être vendu.

Traduction et implicites idéologiques

2^{ème} édition, 2017.

Texto! Revue électronique sous la direction de François RASTIER
Publiée par l'Institut Ferdinand de Saussure. Programme Sémantique des textes.



<http://www.revue-texto.net/>

Copyright *Traduction et implicites idéologiques* © Astrid GUILLAUME, 2017.
Tous droits réservés

Texto !, Volume XXII, n°3, juillet 2017.

ISSN : 1773-0120

Exemplaire gratuit - Ne peut être vendu.

**Sous la direction
d'Astrid GUILLAUME**

**TRADUCTION ET
IMPLICITES IDEOLOGIQUES**

Préface de Michaël OUSTINOFF



<http://www.revue-texto.net/>

Exemplaire gratuit - Ne peut être vendu.



<http://www.revue-texto.net/>

Volume XXII, n°3, juillet 2017

AVANT-PROPOS

Lost and found. — On déplore sans fin
ce qui se perd dans les traductions,
pour faire oublier tout ce qui s’y crée.

François Vaucuse

Cet ouvrage est la suite du volume *Idéologie et Traductologie*¹, qui réunit une partie des interventions d’un colloque international qui s’est tenu en Sorbonne en février 2016.

Dans *Idéologie et Traductologie*, avait été mise en avant l’idéologie traductionnelle dans des langues peu étudiées dans les ouvrages de traductologie comme l’arabe, le bulgare, l’espagnol, le grec moderne, l’italien, le japonais, le polonais, le portugais, le russe ou le turc. Dans ce second volume, *Traduction et implicites idéologiques*, sont privilégiées des thématiques et problématiques précises, qui permettent de faire émerger des implicites idéologiques. Même si de nombreuses langues sont également représentées ici comme le chinois, le russe, l’allemand, l’anglais, le portugais, l’arabe ou l’espagnol, c’est surtout leur contexte d’usage qui sera privilégié, et ce dans une optique prioritairement praxéologique.

Sous la forme de chapitres, les contributeurs de ce volume ont réfléchi à la présence d’implicites idéologiques au sein de traduc-

1. *Idéologie et Traductologie*, Astrid Guillaume (dir.), préfaces de Marianne Lederer et de François Rastier, L’Harmattan, 2016. (Collection Traductologie).

tions dans les domaines des théories, des sciences, de la traduction assistée par ordinateur et d'Internet réunis dans une première partie intitulée *Sciences et techniques*, dans les domaines de la société, de la politique et du droit, réunis dans la deuxième partie intitulée *Sociétés et politiques*, et enfin dans les domaines du cinéma, du patrimoine culturel et du théâtre, réunis dans la troisième partie intitulée *Arts et culture*.

Comme le rappelle Michaël Oustinoff dans sa préface, l'idéologie ne devrait pas avoir sa place dans une traduction. Si c'était le cas, en effet, sa préface et même cet ouvrage n'auraient aucune raison d'être, sauf bien sûr si l'idéologie est déjà présente explicitement dans le texte source, dans la langue source, dans la pensée source, auquel cas elle doit se retrouver dans le texte traduit, et le débat est alors clos.

Cependant, à l'heure où les traductions doivent être réalisées de plus en plus rapidement, et quand parfois un contrôle rigoureux n'est pas toujours possible par manque de temps, comme cela peut arriver sur Internet, les réseaux sociaux ou autres blogs, l'idéologie apparaît sous forme de déformations et de manipulations du texte premier. Il suffit alors de comparer le texte source et le texte cible pour retrouver assez aisément ce type d'écarts, mais pour cela, encore faut-il posséder les deux textes en question et plus encore en maîtriser les langues, ce qui est rarement le cas dans un univers médiatique mondialisé qui brasse des milliards d'informations chaque jour venant des quatre coins de la planète et de toutes les formes de supports.

Par ailleurs, la difficulté est encore plus marquée quand l'idéologie est plus implicite qu'explicite, quand elle est ancrée dans un message non-verbal qui peut s'exprimer sous différentes formes : des silences, des absences, une ponctuation particulière, des jeux phonétiques, sémantiques et polysémiques mélangeant plusieurs langues ou bien mixant des mots de langues d'hier et d'aujourd'hui, des distorsions, des juxtapositions, des associations d'idées, d'images ou de photos ajoutées au texte. Ces agencements et arrangements apparaissent quand la culture cible ne peut, ou bien ne veut pas, recevoir le message source, ou parce que le tra-

ducteur et parfois aussi l'éditeur interagissent, sciemment ou inconsciemment, sur le texte final.

Les implicites idéologiques relèvent alors plus du signe que du verbe, ils appartiennent au champ de la sémiotique plus qu'à celui de la linguistique et dépendent des contextes plus que de la langue elle-même. Quand il s'agit de surcroît d'implicites idéologiques en transfert traductionnel, ils impliquent alors dix sphères d'influence² :

- 1- La sphère d'influence culturelle de l'*auteur*
- 2- La sphère d'influence contextuelle du texte source
- 3- La sphère d'influence culturelle de l'*éditeur* du texte source
- 4- La sphère d'influence contextuelle des supports d'édition du texte source
- 5- La sphère d'influence culturelle du *lecteur* du texte source
- 6- La sphère d'influence culturelle du *traducteur*
- 7- La sphère d'influence contextuelle du texte cible
- 8- La sphère d'influence culturelle de l'*éditeur* du texte cible
- 9- La sphère d'influence contextuelle des supports d'édition du texte cible
- 10- La sphère d'influence culturelle du *lecteur* du texte cible

À côté des questions de langue, ces dix sphères interagissent sur les textes, elles relèvent pleinement de la sémiotique des cultures.

Pour déceler les implicites idéologiques, le traductologue devient alors sémiotraductologue. Il l'est souvent sans le savoir quand, dans et autour de son texte, il se met en quête de signes, de sens, voire de sensations et d'émotions pour optimiser sa traduction. Pour ce faire, tel un enquêteur, il va tout creuser et fouiller aussi bien l'étymologie, la polysémie, la phonétique, le rythme, les sons, l'environnement visuel, sonore et typographique que l'histoire, la géopolitique, l'univers éditorial pour repérer, relever, étudier et être en mesure d'explicitier tout type de phénomènes pouvant générer une orientation particulière du texte, du traducteur, de l'éditeur.

2. Voir aussi les sphères d'existence chez Michel Ballard, « La traductologie comme espace », in *Approches théoriques de la traduction, Les Langues Modernes* 1/2016, pp.14-25.

Le sémiotraductologue ne se contente pas du texte, de la phrase ou du mot à traduire, il va au-delà du textuel pour entrer dans les différentes facettes et définitions du *sens* et de la *signification*.

Petit rappel, en sciences du langage, *sens* et *signification* sont bien distincts :

« La signification est une propriété assignée aux signes, et le sens une “propriété” des textes. La notion transitoire de contexte peut servir à opposer ces deux problématiques. Si l’on approfondit la distinction entre sens et signification, un signe, du moins quand il est isolé, n’a pas de sens, et un texte n’a pas de signification. La signification résulte en effet d’un processus de décontextualisation, comme on le voit en sémantique lexicale et en terminologie : d’où son enjeu ontologique, puisque traditionnellement on caractérise l’Être par son identité à soi. En revanche, le sens suppose une contextualisation maximale aussi bien par la langue (le contexte, c’est tout le texte) que par la situation (qui se définit par une histoire et une culture, au-delà du *hic et nunc* seul considéré par la pragmatique). Aussi, alors que la signification est traditionnellement présentée comme une relation, le sens peut être représenté comme un parcours. »³

Dans les sciences de l’information et de la communication (SIC), dont relèvent les traductions quand elles sont diffusées via des médias grand public comme Internet ou les publicités, on utilise fréquemment trois acceptions du mot *sens*, que l’on peut résumer ainsi :

-i- le sens lié aux sens, qui génèrent une sensation, une émotion physique ou psychologique.

-ii- le sens qui indique une direction, une orientation idéologique, géographique, culturelle, scientifique.

-iii- le sens, signification de tout acte de communication révélé par des signes et des langues, des symboles et des mots.

3. François Rastier, « De la signification au sens - pour une sémiotique sans ontologie », in *Texte !* juin-sept. 2003 [en ligne]. Disponible sur : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Semiotique-ontologie.html

Derrière ces trois définitions, employés dans le cadre des SIC pour faire passer un message dans les médias de manière plus percutante, on peut retrouver le processus traductologique, car toute traduction et toute analyse traductionnelle combinent également la prise en compte de :

→ -i- l'auteur, le traducteur, le lecteur et leurs émotions qui ont une influence sur l'acte de création (auteur), de traduction (traducteur) et de réception (lecteur) du texte ; (*sens 1*)

→ -ii- le(s) contexte(s) de création et de recréation /retraduction/ republication ; (*sens 2*)

→ -iii- le texte lui-même et ses différentes interprétations possibles. (*sens 3*)

-i- Une façon de témoigner du premier sens, celui des émotions, est de laisser la parole au retraducteur de *Mein Kampf*, Olivier Mannoni⁴, qui a travaillé sur ce texte explicitement et implicitement idéologique : il explique que le sens des mots y est double, voire triple « comme s'il y avait une grenade à l'intérieur, on finit par développer une paranoïa linguistique. »⁵ Ou encore : « ce fut un travail accablant que j'ai arrêté plusieurs fois et repris ensuite en pensant, par moments, que je n'irais pas au bout. Accablant non pas pour ce que dit le texte, que je connais, mais davantage par l'épaisseur de la pensée de l'auteur, qui agit comme une espèce de colle terrifiante. Traduire *Mein Kampf*, c'est-à-dire aller dans la profondeur de cette matière, a été un parcours pénible et désagréable »⁶. Cette peine, ou cette joie en fonction des textes, que génère la promiscuité avec un auteur et son époque, naît de la fusion du traducteur avec son texte, fusion qui éveille les sens traductologiques, pour le meilleur comme pour le pire. C'est, en effet,

4. Retraduction qui est à cette heure annoncée chez Fayard à la parution et qui sera apparemment accompagnée d'un imposant appareil critique.

5. Florence Aubenas, « Face au pénible défi de traduire *Mein Kampf* », *Le Monde* du 9 août 2016.

6. « Olivier Mannoni, traducteur de *Mein Kampf*: «Un travail accablant» », Propos recueillis par Saïd Mahrane, *Le Point* du 27 octobre 2015.
http://www.lepoint.fr/histoire/olivier-mannoni-traducteur-de-mein-kampf-un-travail-accablant-27-10-2015-1977119_1615.php

en fusionnant avec son texte, aussi bien par la pensée, par la créativité des imaginaires que par la langue, que le traducteur produit sa traduction, aspect que l'on évoque rarement en traductologie.

La première signification du mot *sens* fait ainsi autant appel aux imaginaires de l'enfant et de l'adulte, aux souffrances et progrès de l'humanité qu'au parcours personnel et professionnel du traducteur qui entre dans les profondeurs sémantiques d'un texte, d'un auteur, d'une époque par le processus du transfert traductologique.

-ii-Le deuxième sens est contextuel et extérieur au texte, il indique la couleur idéologique, l'orientation et la direction du texte source. Ainsi, Olivier Mannoni indique que “[*Mein Kampf*] a été élevé au rang de mythe, ce qui n'est pas étonnant puisqu'il a été écrit pour dégager une aura de magie. C'est le plus grand danger. Donc la meilleure chose que l'on puisse faire est de le démythifier et d'en faire un objet d'étude et de travail, qui ne peut pas être un objet de lecture. » Seul un traducteur ayant une connaissance pointue de la langue, de la pensée d'un auteur et de son contexte historique peut sensibiliser à l'idéologie explicite et implicite d'un texte. Les traducteurs dans leurs notes de bas de page ou dans leur préambule ont aussi pour rôle de montrer l'orientation des textes qu'ils traduisent pour en faire des traductions critiques comme il existe des éditions critiques. De plus en plus, ils en éprouvent d'ailleurs le besoin.⁷ L'époque du traducteur invisible dont les notes de bas de page étaient malvenues semble révolue ; les développements des traducteurs sur la genèse des traductions, les traductogenèses, sont fort précieux ; sur les textes idéologiquement dangereux, ils sont indispensables.

-iii-Le troisième sens du mot *sens* est le plus commun, c'est celui qu'on enseigne dans les cours de langue dès le collège où, dans une optique souvent trop réductrice, un mot n'égale qu'un autre mot comme dans ces dictionnaires lilliputiens, ce qui n'arrive pourtant que très rarement dans la réalité du travail de traducteur. Ce

7. Lire Marina G. Vihou, « Idéologie et traduction des silences en grec », in *Idéologie et Traductologie*, Astrid Guillaume (dir.), L'Harmattan, Paris, 2016, pp. 161-179.

sens-là occupe la plus petite partie de l'iceberg traductologique, la partie visible, celle qui pourtant, aujourd'hui encore, caractérise le plus la traduction aux yeux du grand public, à savoir le passage lexical d'une langue à l'autre. Dans cette sphère également, la sémiotique peut apporter une part significative à la traductologie, en mettant l'accent sur la polysémie et les ambiguïtés lexicales et autres camouflages.

François Rastier présente ainsi les *Decknamen* (mots couverts ou couvertures) utilisés par Heidegger dans ses écrits et plus particulièrement dans ses *Cahiers noirs*⁸, qui montrent clairement sa pensée nazie. Olivier Mannoni en trouve également : « Hitler utilise énormément la polyvalence du vocabulaire allemand. Il peut se servir d'un terme durant tout le texte avec des significations différentes. Prenez le mot "Vernichtung" : au début du livre, il l'utilise à propos du Traité de Versailles et de l'anéantissement financier et moral de l'Allemagne. À la fin de *Mein Kampf*, il le reprend pour évoquer les perspectives guerrières et l'anéantissement physique de l'ennemi »⁹. Dans les *Cahiers noirs* de Heidegger, dont le caractère nazi n'est plus à démontrer, *Vernichtung* est employé d'abord pour les Allemands avant de l'être pour les juifs.

La répétition de mots avec différents sens au sein d'un même écrit permet de générer, implicitement ou explicitement, des associations d'idées profondément idéologiques. L'utilisation d'un mot à la place d'un autre, pour le désémantiser et le resémantiser autrement, fonctionne sur le même modèle ; certains "humoristes" aussi utilisent ce type de procédés avec des implicites racistes et antisémites. La sémiotraductologie, en scrutant ce genre de dissimulations et distorsions lexicales, ces camouflages et couvertures sémantiques en lien avec des contextes historiques, dépasse ainsi l'approche linguistique sommaire qui a trop longtemps cantonné la traduction aux dilemmes entre fidélité et infidélité au texte source ou entre traduisibles et intraduisibles.

La préface et les chapitres qui suivent révèlent ainsi la complexité de la tâche du traducteur, mais aussi de celle du traductologue qui analyse les traductions pour déceler les invisibles, ces

8. François Rastier, *Naufrage d'un prophète. Heidegger aujourd'hui*, PUF, Paris, 2015.

9. *Le Point*, op.cit.

idées dissimulées qui n'appartiennent pas à la sphère de l'explicite. On y découvre que l'idéologie est plus subtile qu'on ne l'imagine, qu'elle ne se cache pas que dans les propos explicitement politiques ou religieux, comme on aurait tendance à le penser au premier abord. Les contributeurs de cet ouvrage montrent également que les implicites idéologiques ne sont pas propres à une langue, à une culture ou à un domaine de production spécifique. On les retrouve partout et dans toutes les langues. Ils restent pourtant fort peu étudiés à cette heure dans le contexte traductologique, sans doute par manque d'outils et de méthodologie, par manque aussi de pluridisciplinarité dans la formation des professionnels de la traduction qui sont, et pour cause, avant tout des spécialistes d'une ou plusieurs langues mais pas toujours suffisamment spécialisés en histoire, philosophie, théologie, géopolitique ou linguistique diachronique, domaines scientifiques complémentaires qui permettent de cerner l'ensemble des sphères d'influence d'un texte et justifient le besoin de le retraduire en l'accompagnant de notes explicatives du traducteur, voire d'un dossier pédagogique.

À l'heure de la mondialisation, et de la diffusion internationale des messages qui s'opère souvent en temps réel, il devient essentiel de réunir les champs de compétence scientifique et de compléter la palette d'outils existants pour décoder le plus précisément possible les textes traduits et à traduire. Différentes approches sémiotraductologiques qui réunissent les sciences du langage et les sciences de l'information et de la communication sont donc présentées ici pour permettre aux étudiants, traducteurs et lecteurs curieux de décrypter l'information de repérer facilement les implicites idéologiques présents dans les traductions et textes d'aujourd'hui.

Astrid Guillaume
Université Paris Sorbonne

PRÉFACE

Pour d'aucuns, la présente préface n'a pas raison d'être : la traduction ne saurait, en elle-même, être porteuse d'implicites idéologiques. En effet, on assigne généralement aux traducteurs et aux interprètes le devoir de neutralité, ce que Lawrence Venuti appelle leur « invisibilité ». De deux choses l'une : soit ces implicites se trouvent déjà dans le « texte de départ », et dans ce cas il s'agit de les conserver dans le « texte d'arrivée », soit ils ne s'y trouvent pas, et la traduction dépasse alors le cadre qui est le sien : elle est alors en faute. C'est là, en réalité, une vision mécaniste non seulement de la traduction, mais de la langue.

On croit pouvoir faire de la langue un élément neutre des opérations de l'esprit. D'un côté les « idées », les « concepts », de l'autre la « langue », simple instrument au service de la « pensée », et par voie de conséquence la pensée politique, autrement dit également l'« idéologie ».

Les traducteurs et les traductrices, tout comme les traductologues, n'auraient pas leur mot à dire : ce serait uniquement l'affaire des politologues, des historiens ou des philosophes, des spécialistes de relations internationales, et ainsi de suite à l'avenant. C'est oublier que ce bel édifice repose sur un présupposé qui, depuis le XIX^e siècle, a été radicalement remis en cause.

On ne saurait séparer la langue de la pensée : la langue n'est jamais « neutre ». Elle est porteuse des « implicites » les plus divers, et l'idéologie ne déroge en rien à la règle, bien au contraire.

La question n'est pas que théorique : elle dépasse le cadre des traducteurs professionnels, car de plus en plus de personnes, comme par exemple les membres des organisations humanitaires, se trouvent confrontées sur le terrain à des conflits de tous ordres qui demandent de dépasser une vision purement mécaniste du

langage. Il en va parfois même de leur vie. En ce sens, c'est bien là une question centrale.

L'apparente équivalence des langues : « Vous quittez le secteur américain »

Si l'on pense que les langues sont interchangeable, c'est qu'il est toujours possible de les traduire les unes par les autres. Par « traduire », on entend par là d'ailleurs qu'elles répondent au principe d'équivalence. Le dictionnaire en est l'illustration la plus parfaite. Chaque entrée pourrait être suivie du signe « égal ».

Il est vrai que dans quantité de cas, les mots semblent se correspondre de manière parfaitement symétrique et univoque. C'est le cas de l'annonce suivante, déclinée en quatre langues, que nous avons vue sur un panneau à côté du Mur de Berlin en 1979, dix ans avant sa chute :

YOU ARE LEAVING THE AMERICAN SECTOR
ВЫ ВЫЕЗЖАЕТЕ ИЗ АМЕРИКАНСКОГО СЕКТОРА
VOUS SORTEZ DU SECTEUR AMÉRICAIN
SIE VERLASSEN DEN AMERIKANISCHEN SEKTOR

Comment traduire autrement « *You are leaving the American sector* » par « Vous sortez du secteur américain » ? Qui plus est, ne dit-on pas exactement la même chose en anglais, en russe, en français ou en allemand ? Les quatre énoncés semblent donc bel et bien interchangeables, et à la portée, d'ailleurs, d'un élève de cinquième. Pourtant, on a conscience que ces énoncés sont loin de se réduire à une simple information, et qu'ils ne sauraient être véritablement interchangeables. Ils demandent à être recontextualisés dans le cadre historique qui était le leur à l'époque, qui constitue donc leur implicite, à savoir la séparation entre Berlin Est et Berlin Ouest en quatre zones d'occupation à la suite de l'élévation du « Mur » dans le cadre de la Guerre froide. Vouloir séparer le « contenu » commun à ces quatre énoncés et leur « implicite », qui serait d'ordre « extra-linguistique » (historique et politique, voire idéologique : Ouest capitaliste/Est communiste) est bien artificiel.

Nous sommes là bien au-delà de la constatation factuelle. Qui, face à un tel panneau, pouvait à l'époque s'en tenir là ?

Comment ne pas remarquer, par exemple, que l'allemand vient en quatrième position, derrière toutes les autres langues, ou que le russe vient immédiatement en deuxième position du côté ouest du Mur ? Qui plus est, il est bien tout aussi évident que l'on ne peut plus donner le même sens aujourd'hui à ces énoncés qu'en 1979. Ils n'ont plus la même force, y compris les uns par rapport aux autres.

Même si on ne sait pas lire le russe ou l'allemand, par exemple, on devine que c'est la même information qui est donnée, mais le simple fait que ces quatre langues sont présentes en même temps est, en soi, signifiant.

Chercher ici à faire abstraction des implicites qui, pour ainsi dire, nous sautent au visage, est tout bonnement impossible. On ne saurait les séparer de la langue qui les véhicule. Néanmoins, comme il y a bel et bien traduction, une deuxième question est celle que pose Northrop Frye à son sujet : « *Clearly, then, one of our first problems is to determine the positive reality of translation, the essential thing or force or process that translation translates* »¹⁰. Chaque langue, en effet, est inséparable de la vision du monde (la *Weltanschauung* humboldtienne)¹¹ qui lui est propre ou qui s'exprime à travers elle, constituant, selon Merleau-Ponty, notre « rapport au monde »¹². En ce sens, en changeant de langue, on change bien de « secteur », à la différence près qu'elles ne sont nullement isolées les unes des autres, sinon le terme même de « traduction » n'aurait aucun sens.

10. Northrop Frye, *The Great Code. The Bible and Literature*, New York, Harcourt, 1983 (1981), p. 4 : « A l'évidence, l'un des premiers problèmes que l'on rencontre consiste à déterminer la réalité positive de la traduction, la chose essentielle, la force ou le processus que traduit la traduction » (traduit par nous).

11. Sur la différence *Weltanschauung/Weltansicht*, voir Wilhelm von Humboldt, *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage* (tr., introd. et n., D. Thouard), Paris, Seuil, 2000

12. Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1976 (1945). Merleau-Ponty considérait cependant que notre rapport au monde ne pouvait pleinement s'établir qu'à travers une seule langue, ce en quoi nous ne le suivrons pas.

Les impasses du Globish

À l'heure de la mondialisation, on en est venu à croire que la solution aux divergences existant entre les langues, les empêchant d'être interchangeables en tous points (« imparfaites en cela que plusieurs », disait Mallarmé), résidait dans le recours à une langue unique servant de lingua franca universelle. On a cru voir dans l'anglais « planétaire » (*Global English*) la solution miracle. Ce n'est pas que l'anglais soit une langue à rejeter, bien au contraire. C'est le tout-anglais, c'est-à-dire qu'on ne communique plus, à l'échelle internationale (y compris au sein de l'Union européenne), que dans cette langue à l'exclusion de toutes les autres.

Car du même coup, c'est oublier ce que les langues traduisent dans leur diversité, et dont on ne saurait faire l'économie.

Ces différences n'apparaissent que par comparaison : en s'exprimant dans une seule langue, que ce soit l'anglais ou non, on ne les perçoit pas. Un exemple suffira. Il s'agit du manuel d'histoire utilisé au Lycée en France et en Allemagne et conçu par une équipe d'historiens franco-allemande. À première vue, rien ne distingue les deux versions du manuel : « De la sorte, les deux versions française et allemande du manuel sont identiques puisqu'elles suivent le concept initialement élaboré, comprennent les mêmes documents, la même mise en page, le même appareil cartographique, photographique et iconographique »¹³. En comparant les textes français et allemand, tout semble correspondre à la perfection.

C'est là un effet de perspective : « Pour autant, les différences sémantiques apparaissent et sont partie intégrante de l'analyse. Chacun le sait, le sent : les mots en apparence équivalents sur le simple plan de la traduction n'ont pas la même signification d'un pays à l'autre. Ainsi en va-t-il de termes aussi courants que l'État, la nation, la culture, la religion... qui n'ont de part et d'autre de la frontière ni le même usage, ni la même tradition, ni les mêmes contours. »¹⁴. Que dit la version allemande : « *Dies gilt beispielsweise für so geläufige Begriffe wie etwa Staat, Nation, Kultur, Religion, die beiderseits der Grenze weder den gleichen Gebrauch noch die gleiche Tradi*

13. Guillaume Le Quintrec, Peter Geiss (dir.), *Histoire/Geschichte. L'Europe et le monde depuis 1945*, Paris, Nathan/Klett, 2006, p. 2.

14. *Ibidem*.

tion noch den gleichen Stellenwert besitzen. »¹⁵. Il est frappant de relever que les mots en question soient, par leur origine, communs aux deux langues : Staat, Nation, Kultur, Religion. Qui n'y reconnaît pas les mots français correspondants, par l'intermédiaire du latin ?

Mais on pourrait aisément l'étendre à l'anglais qui, lui aussi, dispose en regard de *state, nation, culture, religion*. Quant au russe, la quatrième langue figurant sur le panneau mentionné auparavant, l'État se dit *gosudarstvo*, mot où un russophone identifie immédiatement le mot *gosudar'* signifiant « souverain », ce qui en dit long sur la conception de l'État dans l'histoire de la Russie. Pourtant, on ne saurait traduire autrement État que par *Staat* en allemand, *state* en anglais ou *gosudarstvo* en russe.

Mais allons encore plus loin. Est-on sûr que l'on entende la même chose par ces mots « si courants » au sein de la même langue ? Prenons l'anglais. Déjà Tocqueville avait consacré un chapitre entier à cette question en l'intitulant : « Comment la démocratie américaine a modifié la langue anglaise »¹⁶. Si les Britanniques et les Américains partagent la même langue, les mots qu'ils emploient n'ont pas le même sens, en raison de leur histoire et de leurs régimes politiques respectifs.

Il faut donc traduire, y compris de *Globish* en *Globish*¹⁷.

La mondialisation des imaginaires idéologiques

C'est par contraste que les différences entre langues apparaissent, et ces différences sont, en réalité, irréductibles, comme l'avait si bien aperçu Ferdinand de Saussure ; non celui du *Cours de linguistique générale*, écrit par ses élèves et empreint du positivisme prédominant à l'époque, mais celui des *Écrits de linguistique générale*, recueillis après sa mort et publiés bien plus tard : « Comme il n'y a aucune unité (de quelque ordre et de quelque nature qu'on l'imagine) qui repose sur autre chose que des différences, en réa-

15. *Ibid.* p. 6.

16. Voir Michaël Oustinoff, « De la Démocratie en Amérique et l'intraduisibilité de l'anglais », in M.Oustinoff, J.Nowicki, J.Machado da Silva, (dir.), *Traduction et mondialisation. Vol. 2*, Paris, Hermès, n°56, Paris, CNRS Editions, 2010.

17. A noter que le *Globish* est une invention... française. Son inventeur en est J.-P.Nerrière, *Don't speak English, parlez Globish*, Paris, Eyrolles, 2004.

lité l'unité est toujours imaginaire, la différence seule existe. »¹⁸ Non que l'on ne puisse distinguer des unités dans la langue, ce qui serait absurde : *Staat*, c'est bien la même chose qu'*État*, *state* ou *gasudarsto*, en première analyse. Mais c'est également autre chose quand on se place à d'autres niveaux, de même que *state* ne signifie pas la même chose aux États-Unis, en Grande-Bretagne ou en Afrique du Sud, que l'on se place, comme diraient les linguistes, en « synchronie » ou en « diachronie ».

Les traducteurs et les interprètes le savent très bien, car ils connaissent la question des deux côtés de la barrière à la fois : ils voient immédiatement les implicites charriés par des mots en apparence interchangeables.

Encore faut-il avoir pour cela la formation voulue. Il ne suffit pas de connaître les langues au sens traditionnel du terme, en tant que simple outil de « communication ». L'exemple prototypique est sans doute celui donné par Mathieu Guidère¹⁹ de la traduction de *green zone* faites par les Américains en Irak. Dans un premier temps, la traduction littérale en arabe était censée sanctuariser la zone en question, puisqu'elle était « démilitarisée » (sens ici de *green*). Or, les attaques-suicides ne firent que redoubler d'intensité. C'était oublier qu'un mot aussi courant que « vert » avait une symbolique toute autre en arabe : c'est la couleur de l'Islam et du paradis dans le Coran.

Il est des imaginaires idéologiques qui prônent l'usage de la violence extrême. Le vert, dans la religion musulmane, évoque ainsi tout un imaginaire qui n'existe pas en dehors d'elle. C'est cet imaginaire qui est alors instrumentalisé par les djihadistes, pour s'en tenir à ce seul exemple.

Si les militaires américains l'ont appris à leurs dépens, il en va de même pour les intervenants humanitaires, comme le montre une thèse récemment soutenue (juin 2016) par Ingrid Macdonald à l'Université Toulouse Jean Jaurès et intitulée *L'action humanitaire face à la radicalisation et au terrorisme dans le monde musulman*. Ceux-ci en effet doivent maintenant apprendre à décrypter, car

18. Simon Bouquet, Rudolf Engler (éd.), *Écrits de linguistique générale*, Paris, Galimard, 2002, p. 83.

19. Mathieu Guidère, *Irak in translation : De l'art de perdre une guerre sans connaître la langue de son adversaire*, Paris, Editions Jacob-Duvernet, 2008.

c'est pour eux désormais une question vitale, les implicites qu'ils ne sauraient percevoir autrement puisqu'ils appartiennent à des univers culturels qui leur sont étrangers²⁰.

Conclusion

Pour boucler la boucle, on en reviendra à l'interrogation de Northrop Frye citée au début, sur la « force » essentielle « que traduit la traduction ». En raison des différences, jugées « accidentelles » par les philologues, qui caractérisent les langues les unes par rapport aux autres, il se crée une « texture » qui « pénètre dans les processus mentaux de tous les locuteurs natifs », qu'ils soient ou non écrivains. Il ajoute qu'une telle texture, qui implique parfois, pour être traduite, une reformulation complète de l'original « *helps to make language one of the most fragmented of all human phenomena* »²¹. La traduction, de ce point de vue, ne fait que rendre d'autant plus manifeste cette fragmentation, pour ainsi dire élevée au carré, voire au cube, et ainsi de suite en fonction des langues et des contextes en présence, qu'ils soient d'ordre culturel, géopolitique et, bien sûr, idéologiques.

Le cas du djihadisme est cependant un cas limite, la partie en quelque sorte émergée de l'iceberg, en raison notamment de son extrême médiatisation. Les implicites idéologiques se trouvent tout aussi bien en français, en allemand, en russe ou en anglais - et pas seulement en arabe - sans jamais se recouper parfaitement. Ces différences ne sont nullement contingentes. Il n'est pas inintéressant de se rappeler que c'est sur ce principe qu'est né le concept d'intelligence culturelle (*cultural intelligence*) dans les pays anglo-saxons²² dans le cadre de l'internationalisation des en-

20. D'après cette thèse, l'action humanitaire sera, en effet, perçue selon les certains pays essentiellement en tant que *zakat* (aumône officielle), en tant que *sadaqa* (littéralement « preuve », c'est-à-dire de sa foi envers les nécessiteux), en tant que *hasana* (bonne action), *kaffâra* (effacement des péchés), comme protection contre le *sharr* (mal, malheur), ou en tant que *wasata* (médiation entre parties en conflit), avec toutes les conséquences que de telles perceptions différentes peuvent entraîner, de l'acceptation sous toutes ses formes au rejet pur et simple.

21. Northrop Frye, op. cit., p. 4.

22. P. Christopher Earley and Soon Ang, *Cultural Intelligence : Individual Interactions Across Cultures*. Stanford Business Books: Stanford, 2003.

treprises. De langue à langue, de culture à culture, les implicites ne sont pas qu'idéologiques : ils sont d'ordre socio-économique, culturel, politique, voire géopolitique.

Pour d'aucuns, la traduction ne saurait constituer qu'un savoir pratique et non théorique, les langues n'ayant de valeur qu'instrumentale. Cette vision mécaniste des choses tend, fort heureusement, à être remise en question, comme c'est le cas pour l'historien Peter Burke, qui considère que la traduction et les *Translation Studies* occupent une place centrale dans la mesure où elles seules permettent de faire apparaître ce qui autrement resterait invisible²³. N'est-ce pas là ce qu'on entend généralement par la perception de l'implicite²⁴ ?

Michaël Oustinoff
Université Nice Sophia Antipolis

23. Peter Burke, *Lost (and Found) in Translation: A Cultural History of Translators and Translating in Early Modern Europe*, 2005.

24. La traduction est, justement, ce processus qui permet non seulement à l'implicite de se manifester, mais à introduire d'autres implicites, du fait de la diversité des langues. On renverra, par exemple, aux articles fondamentaux d'Emile Benveniste « Catégories de langue et catégories de pensée », in *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, et « Deux modèles linguistiques de la cité », in *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, 1974, et, plus généralement son monumental *Le vocabulaire des institutions indo-européennes. 1. Économie, parenté, société*, Paris : Les Éditions de Minuit 1969.

Partie I

Sciences et techniques

- Théorisation
- Langue scientifique
- Traduction assistée par ordinateur
- Internet

Exemplaire gratuit - Ne peut être vendu.

Symptômes idéologiques dans le jeu de la traduction Cadre général : exemples chinois²⁵

Préambule : de l'idéologie, dans son opposition à l'épistémologie

Au lieu d'identifier sans autre forme de procès l'idéologie à un ensemble de prescriptions, donc à une morale, exerçant une influence inexplicée sur la manière de parler et de penser d'un groupe social forcément soumis à la main invisible d'un pouvoir politique ou religieux, il peut être judicieux de s'aviser que la notion d'idéologie s'est d'emblée posée comme un mode de pensée spécifique qui ne résulte d'aucune intervention extérieure délibérée. Telle qu'elle a été imaginée il y a deux siècles, cette « science des idées » leur accorde implicitement le statut de réalités pré-existant au langage, lequel n'interviendrait qu'*a posteriori* pour en dresser un état des lieux et une nomenclature figée. C'est bien ce que l'épistémologie conteste en reconnaissant dans le jeu même du langage, y compris dans ses propres constructions intellectuelles, le véritable principe de causalité que d'autres supposent accessible par la seule saisie du concret : l'idéologie consiste à entériner avec des mots les proximités non causales qui s'imposent dans la perception des événements, tandis que l'épistémologie cherche à établir la causalité de faits que seul le langage est à même d'élaborer.

Relier comme un indice et son sens deux perceptions sensorielles en vertu de leur proximité fortuite relève d'une capacité d'enchaînement symbolique parfaitement accessible à l'animal, ce

25. Ce chapitre a été rédigé par Frédéric Le Gouriérec de l'Université de Poitiers.

dont le grand public s'est laissé ludiquement convaincre par les expériences d'Henri Laborit sur des rats de laboratoire mises en scène dans le film d'Alain Resnais *Mon oncle d'Amérique*. La sonnerie qui retentit quelques secondes avant que le plancher de l'un des deux compartiments de la cage soit parcouru par un courant électrique n'a aucun lien causal avec la douleur ressentie par le rat. Pour autant, ce dernier n'a besoin que de deux ou trois répétitions avant de retenir la leçon et de devancer la décharge en se réfugiant dès la première note du signal dans le compartiment non électrifié. Cet engrenage consistant à relier entre eux des objets perçus comme une globalité évidente n'implique dans ce cas de figure que de simples stimuli sensoriels. Rien n'interdit toutefois qu'il conduise chez l'homme à amalgamer des mots du langage : les exemples d'associations d'idées pavloviennes ne manquent pas dans la conversation quotidienne pour le confirmer en dehors de tout contexte politique oppressif. Mais l'expérience de Laborit est encore plus précieuse en ce qu'elle démontre que ces associations d'idées auront beau être confortées par l'institution d'un consensus social les encadrant, il n'en s'agira pas moins d'une surdétermination, inévitable dans le contexte humain, et non du processus logique fondamentalement en jeu, car le lien entre l'indice et le sens n'est de toute évidence le fruit d'aucune tractation dans le monde des rats en cage.

Une pédagogie imagée vaut souvent mieux que de longs discours et si le vol de petits oiseaux peut aider à faire comprendre la différence entre raisonnements idéologique et épistémologique, nulle raison de se priver de ce nouvel artifice animalier. Il est parfaitement prévisible en effet que l'envol d'un moineau observé *in vivo* ou sur une photographie suscite chez des adeptes de la moins raisonneuse des deux logiques des conclusions totalement divergentes : l'un aura repéré le serpent qui s'approchait de l'oiseau à l'arrière-plan, l'autre un rapace fondant sur lui dans les airs, un troisième protestera que la bête s'est envolée attirée par un vermisseau dodu rampant sur une branche voisine... Vraies ou fausses, ces réponses, comme les mille autres possibles, sont toujours dictées par l'évidence d'une proximité partielle, décelée à l'exclusion des autres qui auraient invalidé l'hypothèse. Il n'en reste pas moins que si l'oiseau s'est envolé, c'est à coup sûr parce

qu'il en était capable, à la différence du vermisseau, du rat ou de l'idéologue qui les observe, et c'est cette capacité à voler que l'épistémologue cherchera à expliquer avant tout, en en cernant la causalité logique au lieu de se laisser détourner de son objet par des proximités anecdotiques d'une efficacité rhétorique immédiate mais trompeuse.

Omniprésent dans les actes de langage, le raisonnement idéologique, superficiellement causal et procédant par rapprochement de perceptions, n'a rien d'anormal pour peu que l'on ne confonde pas « après que » ou « à côté de » avec « parce que ». Or cette confusion est loin d'être rare même à l'Université, où le quasi-monopole de l'explication par l'Histoire et l'influence en est l'un des symptômes majeurs. De fait, les raccourcis de l'épistémologie à l'idéologie ne manquent pas. Si la nature épistémologique du travail de Marx est incontestable, il n'en va pas de même de la mécanique associant à chaque observation de la vie quotidienne des fragments d'idée marxiste, ou supposée telle, simplement parce que ces bribes de langage font partie du même horizon incontournable de toute situation d'élocution, comme chez d'autres les considérations sur la pluie et le beau temps. Dans ce cas, qui recoupe l'expérience d'au moins deux générations de Chinois, il s'agit d'idéologie non pas tant parce qu'il serait question de communisme et de contrainte, mais parce que dans ces énoncés les équivalences entre les mots ainsi que les modalités de l'enchaînement des uns aux autres étaient alors dictées par une proximité réelle en contexte et non par un principe rationnel, celui de la causalité, qui autorise, lui, une multitude de reformulations et d'écarts.

Dès lors, la traduction s'avère un terrain privilégié d'observation du mode de fonctionnement de l'idéologie, puisqu'elle s'efforce précisément à la fois de repérer et de susciter des proximités entre des mots, des concepts mais aussi des sons, en dépit de la béance sociologique flagrante qui sépare les idiomes. Quant au choix d'un corpus centré sur la traduction d'une langue telle que le chinois, il se justifie moins par l'espoir de la collecte de quelques occurrences frappantes des stigmates d'une prétendue idéologie communiste que par la possibilité de mettre en évidence des problèmes de traduction de portée générale inconsciemment éludés dans l'étude de la confrontation de langues moins exotiques parce

qu'elles se trouvent dotées de systèmes de transcription compatibles entre eux du fait de leur tradition alphabétique. Or ces enjeux de traduction négligés sont révélateurs d'un impensé spécifiquement idéologique.

Des enjeux de la traduction, au-delà de l'idéologie de la transposition du « sens »

Une rapide comparaison des traductions espagnole, portugaise et chinoise du « plan d'orientation » du musée du quai Branly peut suffire à dégager certains de ces enjeux élémentaires. Avec « *el museo del quai Branly* », la version espagnole maintient les mots tels quels, le sens n'émergeant que de la juxtaposition de l'énoncé global avec la réalité perçue qu'il désigne, à savoir justement le musée à l'intérieur duquel sont distribués ces prospectus, et la parenté des usages linguistiques propres aux langues romanes facilite cette reconnaissance idéologique. Dans la version portugaise, « *o museu do quai Branly* », seuls les deux derniers vocables ont échappé à la nécessité traductologique supposée d'être repensés et articulés grammaticalement par la langue cible. Les choses se compliquent avec la version chinoise 凯布朗利博物馆 (*kǎi bù lǎng lì bó wù guǎn*), qui révèle des enjeux qui la placent hors du champ de l'expérience européenne ordinaire. L'insertion de noms propres étrangers dans un texte français est banale : le sens n'y est évidemment pas traduit et la question d'une éventuelle traduction de la prononciation se pose encore moins, bien qu'elle constitue le pendant attendu de celle du sens en vertu de la bifacialité du signe linguistique. Le fait que l'idée même d'une traduction phonétique n'effleure pas les esprits découle naturellement du préjugé que la traduction s'occupe exclusivement de la restitution du sens, mais ce préjugé ne tient qu'à une illusion graphique, car un Français ne prononce pas davantage les graphies « Birmingham » ou « Thatcher » comme un Anglais qu'un touriste espagnol ne prononce la graphie « musée du quai Branly » comme un Français. Le réaménagement inévitable de la prononciation en fonction du système phonologique de la langue cible est sans conteste une traduction et il ne s'agit pas d'un phénomène marginal ; seule la communauté de l'arsenal graphique des langues d'Europe de l'Ouest a pu dissimuler cette réalité, ce dont l'idéologie professionnelle a eu le tort

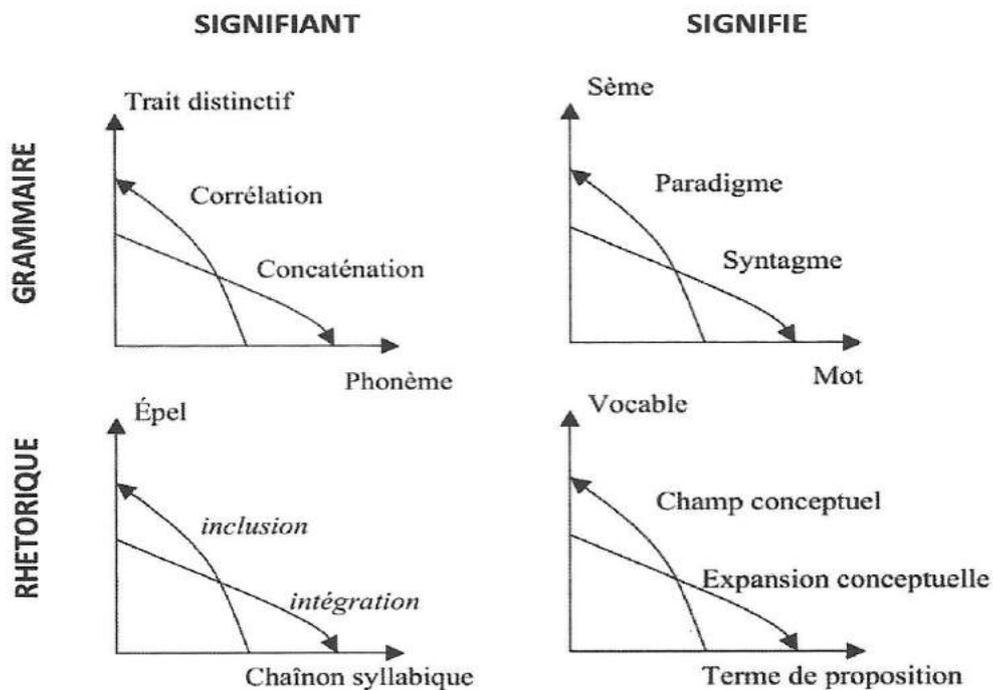
de s'accommoder. Mais le système graphique propre au chinois ne permet pas aux traductions vers cette langue un tel tour de passe-passe : autant que la transposition sémantique, elles doivent assumer la transposition phonétique, qui passe par un réaménagement non seulement des phonèmes, mais aussi des chaînons syllabiques. En outre, cette écriture ne donne aucun indice tel que la majuscule initiale pour signaler le début d'un nom propre ou l'espace pour séparer les syllabes d'un même mot de celles des mots voisins. La chaîne sonore correspondant à « quai Branly » n'est donc perçue comme une transcription que parce qu'elle n'a aucun sens en chinois, mais, pour cette même raison, nul ne pourrait imaginer que « *bù lǎng lì* » doive être séparé de « *kǎi* », encore moins que le sens de cette syllabe aurait pu être traduit par l'équivalent du mot « quai ». De fait, bien plus encore que dans l'exemple espagnol, la méthode phonétique vide ici la chaîne sonore de la signification qu'elle aurait pu avoir et rend les sens encore plus dépendant d'une perception globalisante conditionnée par la proximité immédiate de l'objet désigné.

Une langue comme le chinois peut bien aider à repérer certaines des lacunes d'une doxa de la traduction issue d'une tradition universitaire occidentale essentiellement fondée sur un corpus typologiquement restreint de langues, ce choix arbitraire n'en est pas moins confronté à des limites que seule une épistémologie radicale peut dépasser en renversant les données du problème : c'est au modèle théorique, par sa vertu heuristique, d'ouvrir les cases que des exemples piochés dans telle ou telle langue viendront remplir pour en attester la pertinence et non aux particularismes évidents d'une langue choisie au hasard de suggérer ponctuellement une nouvelle possibilité tout en occultant celles qui ne paraissent pas au premier coup d'œil taillées sur mesure pour elle. Jean Peeters (Peeters, 1999) s'est efforcé de donner une telle assise théorique généraliste à la réflexion traductologique en s'appuyant sur l'anthropologie clinique de Jean Gagnepain (Gagnepain, 1990), qui fonde épistémologiquement dans l'étude des aphasies et des troubles de la personne tant son modèle linguistique que son modèle sociologique. Une démonstration complète et pédagogique des fondements de la théorie linguistique à laquelle se rattache sa pensée peut se trouver chez René Jongen (Jongen, 1993), mais des

résumés très pertinents figurent en appendice dans un ouvrage du sociologue Jean-Luc Brackelaire (Brackelaire, 1995, p. 241-246) ou chez Peeters lui-même (Peeters, 1999, p. 331-343). C'est à partir des schémas de Brackelaire qu'a été élaborée la figure reproduite plus bas, qui met en vis-à-vis les deux faces du signe sur lesquelles s'opère l'analyse grammaticale abstraite conditionnant la désignation rhétorique en contexte. Comme l'a démontré la clinique des Broca et des Wernicke, cette analyse se fait en identités s'excluant les unes les autres sur l'axe taxinomique (vertical) et en unités se composant les unes avec les autres sur l'axe génératif (horizontal). C'est ainsi que les traits distinctifs *sourd* et *sonore* s'opposent phonologiquement, mais ni l'un ni l'autre ne suffit à constituer une unité qui puisse s'insérer dans la trame langagière, telle qu'un phonème *p* ou *b*, requérant la présence concomitante d'un autre trait distinctif (*labial*). Le principe de l'analyse sémiologique est le même sur la face du signifié et les deux faces se justifient réciproquement, puisque la variation phonologique d'un trait distinctif n'a de pertinence que si le mot s'en trouve changé sémiologiquement. C'est le réinvestissement de cette analyse grammaticale dans un contexte d'énonciation qui permet à la fois la prononciation, objet de la phonétique, et la conceptualisation, objet de la sémantique. Quant au recoupement des axes, c'est lui qui permet l'inclusion d'une différence dans une unité, principe de la variation du paradigme clairement attestée dans la conjugaison et la déclinaison, ainsi que l'intégration des unités sous une propriété commune, comme dans le cas du syntagme.

Un exposé plus détaillé des fondements de l'anthropologie clinique serait superflu dans le cadre d'une étude des rapports entre la traduction et l'idéologie. Le parti pris de Peeters, attaché à démontrer que la traduction est une interlocution fondamentalement sociale et qu'elle « n'est linguistique que par contrecoup », oblige toutefois à compléter son point de vue, car il serait exagéré de dire que l'incidence langagière de la traduction a été systématiquement étudiée dans le cadre de la théorie sur laquelle il s'appuie. Du reste, à force de restreindre son propos à celle des deux dimensions majeures de la traduction qui l'intéresse le plus, Peeters procède dans le domaine linguistique à quelques simplifications tellement poussées que les schémas qu'il donne en an-

nexes finissent par réduire la dialectique du signe à la portion étique, n'en retenant quasiment que la dimension conceptuelle (Peeters, 1999, p. 65 et p. 343). Or la valeur heuristique du modèle est justement de suggérer que si la traduction est une négociation sociale du langage, son champ d'action s'étend à tout le langage et n'a aucune raison de se borner au seul sens : l'effort épistémologique achoppe ici sur le reliquat d'idéologie dans lequel baigne chaque milieu professionnel et dont il est le plus difficile de se départir. Seule la rigueur méthodique empêche de rebasculer peu ou prou dans l'idéologie après un premier effort épistémologique si salutaire. Elle est justifiée par des dissociations cliniques démontrées et ses contraintes sont avantageusement compensées par le caractère limité et définitif de sa terminologie, ainsi que par son efficacité : les paramètres de ce modèle relient et expliquent une nuée de faits que d'autres systèmes, tout à la fois plus intuitifs et plus abscons, ignorent ou malmènent. Un bref passage en revue d'une partie des phénomènes langagiers autres que le sens soumis à négociation dans le cadre d'une traduction en laisse entrevoir l'intérêt.



Le modèle du signe dans l'anthropologie clinique

Le *trait distinctif* phonologique est un enjeu de négociation facile à percevoir dans la traduction du chinois vers le français, en particulier écrite, généralement adaptée au public concerné : la nécessaire distinction entre la province du *Shānxi* (1^{er} ton) et celle du *Shǎnxi* (3^e ton) n'est maintenue que pour un lectorat suffisamment sinisant, car dans le cas contraire la transcription sera respectivement Shanxi et Shaanxi, le dédoublement du *a* donnant une idée approximative de la prononciation du 3^e ton. Du français vers le chinois, l'un des procédés les plus couramment exploités dans les tentatives de transposition de la matière sonore relève de la *corrélacion*, puisqu'il substitue à un phonème n'existant pas en chinois un *phonème* de la même famille attesté dans cette langue : Chirac se dit *Xīlākè*, avec un *l* à la place du *r* inexistant, un *k* aspiré en l'absence d'un *k* simple, etc. Les Français peu portés sur les langues étrangères ne font pas autre chose en prononçant *z* ou *s* le *th* anglais, ou en prononçant « Tsé-toung » le prénom de Mao. Mais même un Français sinisant n'éprouvera pas la nécessité de marquer les tons quand il mentionne un nom chinois à l'intention d'un non sinisant qui ne les entend pas : ce renoncement à un trait distinctif dépourvu de pertinence dans la langue cible aboutit également à un repli sur un phonème approchant par corrélation.

Le caractère syllabique de l'écriture chinoise pèse sur la restitution de bien des noms propres étrangers. Un Chinois peut parfaitement prononcer « Clinton » avec une prononciation proche de celle d'un anglophone, mais, comme dans le cas Chirac, à cause de l'écriture, il prononcera d'ordinaire une *syllabe* de plus : *Kèlín tún*. Négliger l'importance de la restitution du nombre de syllabes dans une traduction, c'est aussi renoncer à expliquer la majorité des traductions de chansons, qui ne conservent parfois de la langue de départ que cette donnée sonore, ou ne pas remarquer les déformations faussement anodines, telles que la disparition de « *to you* » dans « joyeux anniversaire » ou l'ajout de *zhù* (souhaiter) dans le chinois « *zhù nǐ shēng rì kuài lè* », les deux langues préservant ainsi les six syllabes canoniques de « *happy birthday to you* ». La conservation approximative de séquences d'*épels* d'une langue à l'autre est un jeu de traduction des plus prisés sitôt qu'elle produit un décalage de sens comique. « Bonjour, salut, ça va ? » donne en chinois « stupide cochon » (*bènzhū*), « âne crétin » (*shǎlú*) et « abruti » (*shǎ-*

guā), tout comme « *thank you very much* » donne « trois morceaux de viande à donner à manger à ta mère » (*sān kuài ròu gěi nǐ mā chī*). Nombreuses variantes de traductions phonétiques reposent sur le mécanisme de l'*inclusion phonétique* définissant des familles de syllabes (la part phonétique de l'écriture chinoise relève en bonne partie de l'exploitation de ce phénomène), et l'idéologie est l'un des facteurs expliquant qu'une solution puisse s'imposer sur les autres. Lors de sa première traduction en 1866 à partir de l'anglais, la « crème pâtissière » (*custard*) a été restituée par « *ke si da* » ; un siècle et demi plus tard, l'usage n'a pas encore définitivement tranché entre « *ka shi da* » et « *ka si ta* », la réalité désignée n'étant pas de nature à s'imposer suffisamment dans le champ de perception des Chinois pour qu'une prononciation donnée la suive dans cette consécration. Quant à l'*intégration phonétique*, qui se manifeste dans les accents de mots ou de groupes de mots et peut donner lieu à des exploitations rythmiques cruciales en poésie, ne pas prendre en considération cette notion prévue par le modèle revient à fermer les yeux sur des tentatives aussi héroïques que celles d'André Markowicz dans ses traductions de Catulle ou d'Eugène Onéguine.

L'idéologie comme méthode de traduction

Le fait que la réflexion sur la traduction soit toujours centrée sur le seul aspect de l'équivalence du sens entre les langues de départ et d'arrivée constitue une manifestation à la marge de l'intrusion de l'idéologie dans la traductologie, en ce que cet aveuglement sur la variété des enjeux de la traduction naît de l'évidence première d'une coïncidence partielle entre situation de traduction et transmission du sens, évidence que l'analyse ne parvient dès lors plus à dépasser en dépit de ses faiblesses criantes. C'est l'une des conséquences d'une tradition de l'enseignement de la traduction qui du lycée jusqu'aux grandes écoles spécialisées instaure la réification du sens et la mesure positiviste de la proximité ou de l'écart entre les concepts comme le principal critère de notation des prestations des apprentis traducteurs mais aussi comme la base de leurs méthodes d'entraînement : la proximité est valorisée, la libre reformulation sanctionnée. La grille des pénalités appliquées aux exercices de thème ou de version va *crescendo*

du simple faux-sens jusqu'au non-sens, en passant par le double faux-sens, le contre-sens et le double contre-sens. Révélateur de la primauté du sens, l'énoncé de cette hiérarchie canonique est toutefois trompeur dans la mesure où il ressort clairement de la mise en œuvre du modèle théorique évoqué plus haut que certaines fautes dites de sens, comme le contre-sens, ne sont pas toujours des écarts commis dans la transposition du sens, mais des écarts de transposition des constructions grammaticales, perceptibles dans le changement de la nature des liens entre les syntagmes ou dans les glissements entre formes nominales et verbales au sein des paradigmes, que ces remaniements sémiologiques (et non spécifiquement sémantiques) soient ou non exigés par les structures de la langue cible. Aussi le lycéen prudent privilégie-t-il le décalque éhonté des tournures originales, dont l'inacceptabilité dans la langue d'arrivée et les répercussions sur l'expression du sens sont moins punies par un clément « mal dit » que la simple suspicion d'une erreur de construction faisant courir le risque d'un contre-sens. Mais qu'elles soient dictées par l'évidence de proximités de sens ou de grammaire, ces stratégies de rapprochement n'en demeurent pas moins intrinsèquement idéologiques et contribuent à façonner des modes d'expression tendant au jargon ou à la pure langue de bois, comme elles encouragent à l'adoption des tics de langage du moment : aux yeux des étrangers parlant chinois, ces derniers constituent inconsciemment une pierre de touche de leur maîtrise de la langue, quand bien même ils ne supporteraient pas la bêtise des collocations équivalentes dans leur langue maternelle. La traduction tend bel et bien à amplifier l'idéologie.

Si les exercices types d'interprétation orale échappent en bonne partie à l'illusion d'une possibilité de restitution du sens par l'étiquetage des concepts successivement énoncés et laissent une large place à la reformulation du message, ils sont toutefois soumis à des conditions de préparation idéologique identiques voire renforcées afin de pallier la contrainte de l'instantanéité qui empêche toute prise de recul. Les étudiants sont incités à lire assidûment la presse d'actualité, en privilégiant l'économie et la politique, ce qui circonscrit le champ de leurs perceptions et fige leurs idées préconçues sans garantir une véritable compréhension de ce qu'ils sauront tout juste reconnaître ou répéter. En cours d'interpréta-

riat chinois-français à l'INALCO, avant l'audition de toute bande radiophonique difficile à interpréter, l'enseignant, ancien de l'ES-IT et futur interprète officiel des rencontres entre les présidents français et chinois, avait ainsi coutume de donner des indices sur le thème de l'enregistrement avant d'exiger de chaque étudiant une ébauche de ce qu'il imaginait être le contenu de l'information à suivre. Mais cet échauffement collectif ne dépassait pas les limites idéologiques auxquelles il était d'emblée condamné et pouvait prendre des tournures inattendues. La litanie des clichés sur « Mandela », « Desmond Tutu » et la répression policière donnée en prélude à une dépêche concernant l'Afrique du Sud avait très vite été plombée par un laconique /biko/ et le malaise, assez long, n'avait été dissipé dans un fou rire convulsif qu'une fois l'équivoque malicieuse levée par le rappel du parcours militant et du calvaire de Steve Biko à ceux qui l'ignoraient déjà moins de vingt ans après sa mort.

Plus encore que sur l'immersion dans la doxa contemporaine des ères linguistiques concernées, le cœur de l'idéologisation de la pratique de la traduction repose très concrètement sur le recours généralisé dans les formations professionnelles à des lexiques à apprendre par cœur ou à des tables de concordance prétendant à une exhaustivité et à une précision hors d'atteinte, entretenant l'illusion qu'une transposition automatique par le mot juste serait toujours possible — l'émergence des logiciels de traduction assistée par ordinateur n'en est qu'un avatar extrême rendu possible par des techniques nouvelles, mais leur principe est loin d'être innovant. Nul enseignant en école de traduction digne de ce nom n'accepterait ainsi que le Conseil de sécurité de l'ONU soit rendu par le « Comité central de tous les pays du monde ». Il n'y a pourtant pas de véritable différence de sens entre les deux expressions et les partisans de la première seraient bien en peine de définir clairement la différence entre un conseil et un comité ; la traduction par « comité central » aurait même pu faciliter la comparaison des formes de gouvernement à l'échelle nationale chinoise ou internationale, alors que la fixation sur la terminologie officielle creuse une incommunicabilité dont la nécessité reste à démontrer. Du point de vue du sens, les deux traductions sont valables tout comme de nombreuses autres reformulations, pourvu qu'elles

parviennent à faire penser la réalité désignée. L'avantage n'est pris par une solution aux dépens des autres que sous l'effet de la concomitance martelée entre la réalité et l'étiquette qui la sous-titre, c'est-à-dire sous l'effet de l'idéologie, qui nous rapproche un peu du rat ou de l'aphasique. C'est encore sur cette relation de proximité concrète non spécifiquement causale que sont bâtis les algorithmes des moteurs de recherche ou la géographie rêvée des « cartes conceptuelles », véritable technicisation des rapprochements idéologiques, reconfigurés en arborescences ou en nuages en lieu et place des anciennes listes. Leur efficacité ponctuelle a beau surprendre, elle reste aléatoire et étrangère aux processus de la pensée humaine comme à ceux de la négociation sociale du sens dans le cadre général de l'interlocution dont la traduction n'est qu'une facette.

Ce goût de l'étiquetage et de la géographie soulignent à nouveau la propension de l'idéologie à ne s'intéresser qu'à des noms propres, si tant est que la question ne doive pas se poser dans l'autre sens : l'illusion de l'existence de noms propres serait une concrétisation du raisonnement idéologique. Leur restitution n'est d'ailleurs pas si différente en Chine de celle des noms communs, puisqu'ils y font aussi l'objet de tables de concordance en vue de leur traduction. Le nom de famille « Hollande » figure bien parmi les 90 000 entrées du *Manuel de traduction des noms et prénoms français* publié par les Presses commerciales de Shanghai en 1996, entre les noms Hollain, Hollan, Hollander, Hollands et Holland, et c'est bien sa transcription 奥朗德 (*Ào-lǎng-dé*) qui est employée par la majeure partie de la presse sinophone, preuve non pas de l'influence du manuel, ignoré des milieux journalistiques, mais de la prévisibilité de la transcription. Pourtant, la traduction du nom se négocie et celle-ci ne fait pas exception. La traduction *Ào-lǎng-dé* diffère ainsi sensiblement de celle du pays homophone en français, puisque la Hollande se dit 荷兰 *Hé-lán* : les Chinois ne pensent donc jamais à elle lorsqu'ils entendent parler du président français. Il arrive également, en particulier chez les journalistes de la rédaction chinoise de RFI, que la transcription adoptée soit 欧兰德 (*Oū-lán-dé*), phonétiquement ni plus ni moins adéquate, mais composée de syllabes tirées des mots « Europe » et « France », dont la pertinence sémantique, dans ce cas de figure que les auteurs

du manuel n'avaient pu prévoir, est plus sensible à des Chinois francophones qu'au tout venant des journalistes. Quant à la syllabe 德 *dé*, si elle reste inchangée, c'est qu'elle retranscrit toujours le phonème « d » isolé, mais la « vertu » qu'elle évoque n'entre pas en ligne de compte... La transcription en chinois des noms propres étrangers n'est donc pas toujours le fait de l'immédiateté idéologique constatée ailleurs, et la réflexion traductologique les marque souvent de son sceau, prenant le contre-pied de la logique sous-tendant leur circulation brutale entre les langues à écriture en caractères latins.

Outre la quête suspecte du mot juste, matérialisée par des tables de concordance univoques et définitives, le deuxième symptôme majeur de l'idéologie dans la traduction consiste sinon à ne pas traduire — ce qui est impossible en soi, une fois dissipée l'illusion graphique —, du moins à ne pas parvenir à reformuler indéfiniment dans une langue ce qu'on prétend y introduire. Or c'est cette capacité à sans cesse redire le même autrement qui est le propre de la pensée, l'enjeu est donc de taille. Le cas rebattu de ce que le français nomme des anglicismes et range dans la catégorie des emprunts en serait un bon exemple s'il n'était voué, à l'issue des développements qui précèdent, à être déconstruit en fonction des dissociations suggérées par le modèle. Car ce n'est pas par l'emprunt direct d'une prononciation que ces mots français pourraient se définir puisque leur phonétisme est tout autant traduit que leur sens aurait pu l'être ; et il n'y a pas davantage de raison d'exclure de cette catégorie les noms propres, censés ne pas nécessiter une traduction à en croire une vulgate bien légère. Au-delà de la non traduction apparente d'une graphie empruntée, l'idéologie consiste à entériner un vocable en lui déniait la capacité à s'auto-expliquer par des synonymies partielles ou des remaniements quantitatifs : un mot ne pourrait être traduit que par un unique mot de même statut grammatical et insérable à la même place dans la même phrase, car à la moindre offense faite à l'écrin du mot emprunté pour l'adapter à un nouvel hôte la preuve de son charisme unique serait définitivement administrée. Or aucun mot d'aucune langue n'échappe au jeu de la polysémie et de la synonymie. S'ils arrivent à faire accepter un tel cahier des charges à leurs contradicteurs, les mauvais traducteurs promoteurs de ces anglicismes ont donc

en partie gagnée d'avance et ils ont même beau jeu de souligner l'idéologie des contre-propositions des commissions de terminologie, qui acceptent naïvement le handicap insurmontable de devoir répondre par un choix très restreint de vocables et dans le respect du format fixé par le mot à remplacer, alors même que le bénéfice du fait accompli revient déjà à la traduction idéologique. Les dés seraient moins pipés s'il était rappelé que la phrase peut toujours être entièrement remaniée, que l'idée portée par un verbe en un seul mot peut aussi l'être à sa façon par une pluralité de mots nominaux ou que ce qui est dans le thème peut passer dans le prédicat et réciproquement, bref que le langage est agile ou n'est pas.

La langue chinoise contemporaine oppose du reste un démenti cinglant à l'onction divine qui ferait des anglicismes lexicaux l'incarnation de concepts absolus et intraduisibles, puisqu'elle n'a eu aucun mal à se forger des appellations de son propre fonds afin de désigner les réalités auxquelles correspondent les emprunts constatés ailleurs. En revanche, le décalage majeur entre la typologie des phrases chinoises et celle des langues européennes abondamment traduites à partir du début du XX^e siècle a bien entraîné des mutations profondes de la syntaxe chinoise, à l'origine peu encline à l'hypotaxe et aux phrases à rallonge : la mise à l'honneur des tournures d'emploi jusque-là limitées parce qu'elles étaient les seules à permettre un décalque des usages littéraires européens a fini par les faire entrer dans la langue des lecteurs avec une valeur sémantique aux contours redessinés. C'est ainsi qu'une forme d'article indéfini est apparue à force de transposition de la syntaxe des substantifs européens ou qu'un féminin purement graphique a été donné au pronom de la 3^e personne. Les plus maladroits sont allés jusqu'à l'employer dans la traduction littérale de la formule « il ou elle », alors même que la prononciation des deux formes ne se distingue pas : écho aussi évident qu'irraisonné de la phrase qui l'a inspirée, l'expression ne dit par conséquent plus rien sitôt qu'elle est prononcée, illustration patente de la faible portée analytique de l'idéologie.

Conclusion : l'idéologue trahi par ses traductions

Non seulement l'idéologie ne serait pas le fait d'un pouvoir mythique s'exerçant sur des masses passives, pour peu que sa nature

logique ait été préalablement définie, mais l'exemple des mutations langagières qui lui sont imputables en Chine par le biais de la traduction tend donc à démontrer que des intellectuels ouverts sur le monde, capables de traduire des ouvrages de philosophie en langue étrangère et sensibles à leurs qualités littéraires, pourraient en être les propagateurs, en dépit de leurs revendications libertaires, tant leur laisser-aller linguistique dans l'exercice de leurs missions s'avère productif d'idéologie. En regard, le reste de la population ne serait composé que de modestes usagers réguliers. Ce faux paradoxe s'explique aisément par les illusions que les acteurs du monde intellectuel se font sur leur propre rôle social, en Chine comme ailleurs, et qu'ils entretiennent à loisir du fait du monopole explicatif que leur profession leur garantit. Il est ainsi quasiment impossible d'observer des manifestations d'idéologie plus denses et plus variées que dans la prose des historiens et des critiques de l'art contemporain, pourfendeurs autoproclamés des idéologies. Cette densité se signale instantanément par une abondance d'anglicismes qui ont orienté pendant des décennies une réflexion figée et condamnée à un foisonnement d'échafaudages verbeux dont le seul but est de préserver l'indéboulonnable appellation originelle. Il aurait pourtant suffi de la balayer d'un revers de main épistémologique pour que tout s'éclaire. Encore une fois, malgré la dépendance intellectuelle et économique envers l'étranger des élites concernées, la Chine démontre par sa langue que cette terminologie contrainte n'est pas une fatalité. Le *curator* réputé intraduisible dans la mythologie du discours sur l'art contemporain occidental se dit très bien *cèhuàrén* ou *cézhǎnrén* et s'offre même le luxe d'un choix aléatoire entre ces vocables ; l'art des *happenings* ou des *performances* est très clairement désigné comme *xíngwéi yìshù*, nul besoin non plus de *land art* ou de *body art*. L'art « pop » se dit certes *bōpǔ*, combinant une « vogue » et un « commun » plus parlants que son modèle, la musique ailleurs rangée sous la même étiquette ne s'est pourtant jamais dite en Chine que *liúxíng yīnyuè*, « musique à la mode », hors de l'emprise taxinomique des milieux intellectuels.

Si l'idéologie ne se niche pas toujours là où elle est attendue, certains aléas de traduction aident donc à la débusquer sans grand

risque d'erreur, même à défaut d'un modèle théorique qui la penserait dans toutes ses implications.

Bibliographie

Jean-Luc Brackelaire (1995), *La personne et la société. Principes et changements de l'identité et de la responsabilité*, Bruxelles, De Boeck Université.

Jean Gagnepain (1990), *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines. 1. Du signe. De l'outil*, Paris, Livre & Communication.

René Jongen (1993), *Quand dire c'est dire. Initiation à une linguistique glossologique et à l'anthropologie clinique*, Bruxelles, De Boeck Université.

Jean Peeters (1999), *La médiation de l'étranger. Une sociolinguistique de la traduction*, Arras, Artois Presses Université.

Idéologie et traduction scientifique²⁶

On pourrait penser que la traduction scientifique est à l'abri de toute emprise idéologique. Tel doit être en tout cas le souci de quiconque qui décide de se lancer dans ce domaine dont l'idéal relève de l'« objectivité » du texte scientifique. Néanmoins, des analyses ponctuelles montrent que ce n'est nullement le cas. Deux occurrences qui suivent – la traduction du texte de Ferdinand de Saussure vers le russe et la traduction du texte de Valenitne Volochinov vers le français – démontrent que les options opérées par les traducteurs pour la transmission des textes scientifiques sont autant de vecteurs d'idéologie et sont soumis à des contraintes aussi bien politiques qu'historico-culturelles.

1. Le cas de Saussure : de la « faculté de langage » à l'« activité de parole »

Le point de départ de cette étude sera la traduction en russe du terme « langage » du *Cours de linguistique générale* (désormais *Cours*) de Ferdinand de Saussure. En effet, dans l'édition russe du *Cours* de 1977 (Moscou, Progres), le concept de langage est rendu par *jazykovaja dejatel'nost'*, c'est-à-dire, littéralement : l'« activité de langage ». D'un côté, cette option de traduction cherche à pallier la difficulté inhérente au russe qui ignore la distinction entre « langue » et « langage » (les deux notions peuvent être rendues par le terme *jazyk*), rappelons que c'est aussi le cas de l'allemand et de l'anglais. De l'autre le groupe des traducteurs chargé de l'édition de 1977 aurait pu traduire ce terme par *jazykovaja sposobnost'*, la « faculté de langage », expression beaucoup plus fidèle au terme

26. Ce chapitre a été rédigé par Serge Tchougounnikov de l'Université de Bourgogne, Dijon.

original. Mais nous pensons que leur choix a été avant tout déterminé par une longue tradition propre à l'évolution de la science du langage en Russie. C'est cette tradition qui sera l'objet de notre étude.

La première traduction russe du *Cours*, celle d'Aleksej Mixajlovič Suxotin (1888-1942), paraît en 1933 avec les commentaires de Rozalia Šor (1894-1939)²⁷, linguiste et culturologue soviétique. Le professeur Aleksandr Alekseevič Xolodovic (1906-1977), rédacteur de l'édition du *Cours* de 1977, souligne pour sa part que les idées du *Cours* ont été introduites en Russie bien avant. Les linguistes moscovites en ont pris connaissance par l'intermédiaire du linguiste Sergej Karcevskij (1884-1955) qui en a parlé dans son exposé devant la Commission dialectologique au printemps 1918. A Petersburg (Leningrad), c'est Sergej Bernštejn (1892-1970), linguiste et phonéticien, qui a exposé les idées principales du *Cours* dans sa communication du 8 décembre 1923 au sein de la section de linguistique de l'Institut des littératures et des langues d'Occident et d'Orient. Pour souligner l'importance historique de la traduction de Suxotin qui était utilisée depuis une quarantaine d'années, Xolodovič, qui a fondamentalement retravaillé la traduction, a trouvé indispensable de garder le nom du premier traducteur sur la première page de l'édition de 1977.

Aleksej Suxotin descend de la famille aristocratique des Suxotin. Sa mère Tatjana Suxotin-Tolstoj étant fille de l'écrivain, il fut un familier de la maison de Jasnaja Poljana durant son enfance et a bien connu Lev Tolstoï. Il travailla pour le ministère des Affaires Étrangères où il a été employé de diverses représentations diplomatiques russes au Monténégro, en France, en Italie. Après la révolution de 1917, il rentra en Russie, s'installant d'abord à Tula, pour s'établir, en 1921, à Moscou. Il travailla pour le Commissariat du Peuple aux Affaires Étrangères où il rédigeait des comptes rendus de la presse étrangère. En 1922, il s'inscrivit à l'Institut d'Orient de Moscou, en 1923 il quitta son travail pour vivre de traductions. En 1925, il termina ses études de langue ourdou, il apprit aussi l'arabe et le bengalais. Il enseigna l'ourdou jusqu'en 1928, en 1926 il commença sous la direction du linguiste Nikolaj Jakovlev

27. F. de Saussure, *Kurs obščej lingvistiki* [Cours de linguistique générale], trad. par A. Suxotin, Moscou, OGIZ-Socèkgiz, 1933.

(1892-1974) des études doctorales en linguistique qu'il termina en 1929. Il travailla ensuite comme chercheur et secrétaire de la commission linguistique de l'Université communiste des travailleurs de l'Orient. Plus tard, Suxotin fut invité à rejoindre l'Institut Pédagogique Municipal de Moscou. En 1933, il devint professeur de cet Institut. Avec son ancien directeur de thèse Jakovlev, il s'occupa de la question des nouvelles écritures des langues nationales encore sans alphabets. Sur la proposition de Rozlija Šor, il traduisit le *Cours* de Saussure ainsi que le livre *Langage* d'E. Sapir, il retravailla aussi la traduction faite par le linguiste Dmitrij Kudrjavskij (1867-1920) du livre d'Antoine Meillet *Introduction à l'étude comparée des langues indoeuropéennes*. Il mourut en 1941 à la suite d'une attaque cérébrale alors qu'il était évacué à Ul'janovsk.

1.1. A propos du concept de « langage » chez Saussure

Saussure utilise dans le *Cours* l'expression qui s'approche de la formule « activité de langage » : l'« activité du sujet parlant »²⁸. Selon le modèle général élaboré par Saussure, le « langage » se divise en « langue » et « parole ». La première implique une étude psychologique, la seconde – une étude psychophysique. La première relève du domaine non volontaire (ses éléments se situent « en dehors de la volonté des dépositaires »), la seconde relève du domaine du volontaire.

Pour Saussure (comme pour Hermann Paul, chef de file des linguistes néogrammairiens allemands), « c'est la parole qui fait évoluer la langue »²⁹. Ce sont « les impressions reçues en entendant les autres » qui « modifient nos habitudes linguistiques »³⁰.

Le programme de travail construit par Saussure cherche à évacuer l'élément physique ou matériel du langage. Il fait observer : « la phonation, c'est-à-dire l'exécution des images acoustiques, n'affectent en rien le système lui-même »³¹. Saussure cherche systématiquement à séparer la phonation de la langue. Pour lui, la réalité de la langue-système est indépendante de la réalité de la parole ou du mode d'exécution. En effet, les phénomènes liés à la

28. Saussure, [1916] 1969, p. 37.

29. *Ibidem*.

30. *Ibidem*.

31. *Ibid.*, p. 36.

phonation « les altérations de sons qui se produisent dans la parole n'atteignent que la substance matérielle des mots »³².

Saussure éclaircit son idée de « langage » dans le passage du *Cours* portant sur le « langage articulé ». Pour Saussure, « en matière du langage, l'articulation peut désigner ou bien la subdivision de la chaîne parlée en syllabes, ou bien la subdivision de la chaîne des significations en unités significatives [...]. En s'attachant à cette seconde définition, on pourrait dire que ce n'est pas le langage parlé qui est naturel à l'homme, mais la faculté de constituer une langue, c'est-à-dire un système de signes distincts correspondant à des idées distinctes »³³.

Ainsi, le « langage articulé » relève pour Saussure de la « faculté de parler ». Saussure souligne cette idée plus loin : « Tout cela nous amène à croire qu'au dessus du fonctionnement des divers organes il existe une faculté plus générale, celle qui commande aux signes, et qui serait la faculté linguistique par excellence »³⁴. Et Saussure de continuer pour délimiter plus précisément l'aspect matériel ou substantiel de ce qu'il définit comme « faculté » de l'aspect intellectuel essentiel pour la définition de la « langue ».

« Pour attribuer à la langue la première place dans l'étude du langage, on peut enfin faire valoir cet argument, que la faculté – naturelle ou non – d'articuler des paroles ne s'exerce qu'à l'aide de l'instrument créé et fourni par la collectivité ; il n'est donc pas chimérique de dire que c'est la langue qui fait l'unité du langage »³⁵. Ainsi, la définition saussurienne du langage est clairement distinguée du « fonctionnement des divers organes » : l'objet posé comme « langage » est défini en termes de « faculté de langage ».

Il semble que dans le contexte russe, c'est la première définition du « langage articulé » suggérée par Saussure – celle qui remonte à la subdivision de la chaîne parlée en syllabes – qui a été finalement retenue.

Par exemple, on lit dans le *Cours* (Chapitre III, « Objet de la linguistique, § 1. La langue ; sa définition ») :

32. *Ibid.*, p. 36-37.

33. *Ibid.*, p. 26.

34. *Ibid.*, p. 27.

35. *Ibid.*, p. 27.

« Il n'y a, selon nous, qu'une solution à toutes ces difficultés : il faut se placer de prime abord sur le terrain de la langue et la prendre pour norme de toutes les autres manifestations du langage »³⁶.

Dans ce passage Suxotin traduit le terme de « langage » par « activité de parole » (*rečevaja dejatelnost'*) (p. 34 de sa traduction de 1933). Il le fait aussi dans les développements qui suivent : « une certaine définition de ce qu'on appelle langage articulé »³⁷ ainsi que « langage parlé »³⁸ sont rendus par « *proiznosimaja reč* » : littéralement, « parole prononcée » (p. 36). De même, dans le passage « attribuer au langage un caractère naturel »³⁹, le terme de « langage » est de nouveau rendu par « *rečevaja dejatelnost'* » : littéralement, « l'activité de parole » (p. 36). Enfin, le passage « c'est la langue qui fait l'unité du langage »⁴⁰ est rendu par « *edinstvo javlenij reči* [l'unité des phénomènes de parole] *dano v jazyke* » (p. 36 de sa traduction de 1933). On constate le même phénomène tout au long du texte (voir, par exemple, la page 42 de la traduction de Suxotin). La solution avec le terme de « faculté » (*sposobnost'*) n'apparaît nulle part.

Ainsi, dans sa traduction, Suxotin transpose systématiquement le concept saussurien de « langage » par « activité de parole » (*rečevaja dejatelnost'*). En faisant cela, Suxotin s'insère dans une tradition déjà bien élaborée mais en outre il contribue à renforcer cette tradition.

1.2. Le concept de *rečevaja dejatelnost'* dans la tradition linguistique russe-soviétique

Dans la tradition linguistique russe-soviétique, le concept d'« activité de parole » (*rečevaja dejatelnost'*) est d'une très grande importance. Selon le *Dictionnaire encyclopédique de linguistique* (*Lingvističeskij Enciklopedičeskij slovar*)⁴¹, le concept de l'« activité de parole » (*rečevaja dejatelnost'*) comporte plusieurs sens. En pre-

36. *Ibid.*, p. 25.

37. *Ibid.*, p. 26.

38. *Ibidem.*

39. *Ibidem.*

40. *Ibid.*, p. 27.

41. Jarceva, 1990, p. 412.

mier lieu, c'est l'un des trois aspects de la langue (*jazyk*) avec l'organisation de la parole (*rečevaja organizacija*) et le système de la langue (*jazykovaja sistema*). L'aspect *rečevaja dejatelnost'* comporte la somme des actes de parole et de compréhension particuliers. Le linguiste Lev Ščerba (1880-1944) et les psychologues Lev Vygotsky (1896-1934) et Aleksej Nikolaevič Leontiev (1903-1979) sont cités comme fondateurs de cette conception. Le *Dictionnaire* précise en outre que cette définition de l'« activité de parole » est spécifique à la psycholinguistique soviétique, en particulier, pour l'école psycholinguistique de Moscou : en URSS, le terme d'« activité de parole » est souvent synonyme de « psycholinguistique »⁴².

Cette définition de l'« activité de parole » du *Dictionnaire* reprend la formulation du linguiste Lev Ščerba dont il sera maintenant question. Lev Ščerba voit dans l'organisation psychophysologique discursive (« *psixofiziologičeskaja rečevaja organizacija* ») de l'individu un « système potentiel des représentations langagières ». Dans son article de 1931 « Sur l'aspect triple des phénomènes linguistiques et sur l'expérience dans la science du langage » Lev Ščerba, introduit la notion d'activité en linguistique. Il distingue l'« activité de parole » (*rečevaja dejatelnost'*), le système linguistique et le matériau linguistique. L'activité de parole est comprise comme l'ensemble des actes de parole et des actes de compréhension. Elle est possible grâce au deuxième aspect – le système linguistique (vocabulaire et grammaire), qui peuvent être extraits à partir du matériau linguistique. Ce dernier forme « l'ensemble de tout ce qui est dit et compris dans une situation concrète à telle ou telle époque d'un groupe social donné ». Selon Ščerba, sa notion d'« activité de parole » ne coïncide guère avec la notion de « parole » chez Saussure⁴³. L'activité de parole répond nécessairement à des conditions sociales, toute différenciation sociale à l'intérieur d'un groupe social entraîne la différenciation de l'activité de parole et donc du matériau linguistique. Elle conduit ainsi à la décomposition d'une langue unie⁴⁴.

La psycholinguistique dite « psychologie actionnelle », élaborée par Aleksej Nikolaevič Leontiev (1903-1979) et Aleksej Aleksee-

42. *Ibidem*.

43. Ščerba, 2007, pp. 25-27.

44. *Ibid.*, pp. 28-29

vič Leontiev (1936-2004) définit ce dernier terme comme un système fonctionnel hiérarchiquement organisé et doté de nombreux niveaux qui se forme dans la conscience du locuteur au cours de son évolution ontogénétique. Cette idée remonte à Lev Ščerba qui voyait dans l'organisation psychophysologique discursive (« *psixofiziološkičkakaja rečevaja organizacija* ») de l'individu un « système potentiel des représentations langagières ».

1.3. L'héritage néogrammaire : l'« activité de parole » chez H. Paul

Mais quelles sont les sources de cette conception de Ščerba ? Il faut citer avant tout la linguistique allemande dite « néogrammaire ». En effet, l'équivalent allemand du terme d'« activité de la parole » (*rečevaja dejatelnost'*) est *Sprechtätigkeit*. Ce concept est associé avant tout à la conception de Hermann Paul (1846-1921). Pour sa part, H. Paul résume son programme de recherche par le terme d'« activité de parole » (*Sprechtätigkeit*). Cette dernière est conçue comme relevant de l'analyse psychologique et comme indépendante de la « linguistique historique » (*Sprachgeschichte*) dans la mesure où elle se fonde sur l'« observation directe » (*unmittelbare Beobachtung*)⁴⁵. Pour H. Paul, le langage se compose de l'ensemble des interactions des « activités de parole » individuelles qui sont inconscientes par nature⁴⁶.

Notons que c'est par ce terme de *rečevaja dejatelnost'* (« activité de parole ») que le terme original de *Sprechtätigkeit* de H. Paul est rendu dans la traduction russe des *Prinzipien* parue à Moscou en 1960⁴⁷. Pour H. Paul, l'« activité de parole » (*Sprechtätigkeit*) fait partie de ce dispositif physique (*physische Vermittelung*) qui médie toute communication entre les individus⁴⁸. H. Paul attribue à l'activité de parole un rôle déterminant dans le développement du psychisme. À ses yeux, chaque psychisme (*Seele*, littéralement « âme ») individuel construit un ensemble psychique qui lui est propre. À partir des excitations physiologiques, on voit se former des « représentations primitives » (*die primitiven Vorstellungen*). Par

45. Paul, ([1880] 1909), p. 26, p. VI.

46. *Ibidem*.

47. Paul, 1960, p. 47, p. 54.

48. Paul, ([1880] 1909), p. 12.

la suite, des « complexes de représentations » (*Vorstellungskomplexe*) se forment à partir des réactions que nouent entre elles les « représentations primitives »⁴⁹.

Cette théorie de *Sprechtätigkeit* introduit un dualisme entre le mot parlé et le mot écrit. H. Paul pose comme évidence que la seule représentation visuelle exacte des sons de la parole seraient la visualisation des mouvements des organes de la parole (*die Bewegungen der Sprechorgane ; Organbewegungen*). On ne peut s'approcher de l'idéal de cette représentation qu'en observant parler des individus vivants⁵⁰.

En effet, c'est l'homme parlant (*der sprechende Mensch*)⁵¹ qui se trouve au centre de la linguistique néogrammairienne. Pour les néogrammairiens Hermann Osthoff (1847-1909) et Karl Brugmann (1849-1919), l'« activité de parole » (*Sprechtätigkeit*) réalise la transformation de la matière de la langue (*Sprachstoff*)⁵² dans une forme concrète. Le savoir du linguiste porte sur le double mécanisme de la parole (*Sprechmechanismus*), c'est-à-dire un dispositif à la fois psychique et somatique (*dieses seelisch-leibliche Mechanismus*) selon l'approche psychophysique de la psychologie d'alors. Cette vision implique une claire séparation entre la langue parlée et la langue « fixée sur le papier » (*die Sprache auf dem Papier*)⁵³.

Ainsi, le terme de *jazykovaja dejatel'nost'* est loin d'être neutre. Dans la perspective de l'histoire de la linguistique il apparaît au contraire comme extrêmement connoté et polyvalent. L'étude de la formation de ce concept dans le champ de la linguistique russe à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle nous conduit à de nombreuses interactions de cette tradition avec les sciences du langage allemandes et, en particulier, avec la linguistique néogrammairienne (où l'on trouve un équivalent exact de ce terme – *Sprechtätigkeit*, dont les contextes par ailleurs ne recouvrent nullement le champ du terme français « langage »).

49. *Ibid.*, p. 14.

50. *Ibid.*, p. 30.

51. Osthoff, Brugmann, 1878, p. III.

52. *Ibid.*, p. III.

53. *Ibid.*, p. III.

1.4. L'« activité de parole » vs la « compétence »

La notion d'« activité de parole » devient fondamentale dans l'école de « psychologie actionnelle », courant le plus influent de la psychologie soviétique, qui remonte à l'œuvre de Lev Vygotski (1896-1934) : elle a emprunté à ce dernier son matérialisme militant et un ensemble conceptuel profondément tributaire de la psychologie génétique de la conscience et de la linguistique psychologique de la seconde moitié du XIX^e siècle⁵⁴. Selon Aleksej A. Leontiev, Vygotski élabore la notion d'« activité de parole » (*rečevaja dejatel'nost'*) à partir de deux prémisses : 1. le psychisme est une propriété de l'homme en tant qu'être matériel ; 2. le psychisme humain est social, c'est-à-dire que ses fondements sont à chercher dans l'histoire de la société. Médiatisé par le social, le psychisme humain se forme au croisement des facteurs biologiques (physiologiques) et sociaux par l'intégration de ces derniers. Le « mot » ou la « parole » ainsi que la conscience se forment dans la pratique sociale. Ainsi, ils appartiennent à la réalité objective elle-même. La construction du psychisme étant une activité sociale, les fonctions psychiques sont des produits de cette activité. A. A. Leontiev définit l'« activité de parole » comme utilisation du langage à des fins de communication lors de l'accomplissement d'une autre activité. L'activité de parole sert à tous les types d'activité en faisant partie des actes constitutifs du travail, du jeu, de l'apprentissage⁵⁵.

Leontiev souligne les aspects suivants de ce phénomène : son caractère objectal lié au monde des objets (*predmetnost' dejatel'nosti*), c'est dans l'activité de parole que le psychisme quitte le domaine des processus internes pour s'ouvrir vers le « monde des objets » ; sa conformité au but (*celenapravlennost'*) : l'activité de parole se caractérise par le but recherché, toute action se donne un objectif planifié d'avance par le sujet ; son caractère motivé (*motivirovannost'*) : tout acte de parole se trouve simultanément gouverné par plusieurs motifs qui fusionnent en un stimulus global ; son organisation hiérarchique « verticale » (macro- et micro-opérations et divers types de systématité) ; l'organisation « horizontale » par phases⁵⁶.

54. Voir Tchougounnikov, S. (2012), pp. 383-408.

55. A. A. Leontiev, [1965] 2003-a, pp. 25-26.

56. *Ibid.*, p. 7-70 ; A. A. Leontiev, [1969] 2003-b, pp. 27-28 ; p. 33-35 ; pp. 43-49.

Au sein de la « psychologie actionnelle », élaborée par l'école d'Aleksej N. Leontiev, le terme de *rečevaja dejatel'nost'* a connu un développement particulier en devenant le concept-clé de cette conception psycholinguistique. La critique systématique des positions du structuralisme américain à commencer par celles de la linguistique générativiste fait partie de ses assises conceptuelles⁵⁷. Dans ce contexte, le concept d'« activité de parole » (*rečevaja dejatel'nost'*) joue un rôle stratégique. En effet, la conception de l'« activité de parole » s'oppose essentiellement à la notion de « compétence » définie par N. Chomsky comme l'objet même de la « grammaire générative ».

Dans le générativisme linguistique, le concept de « compétence » désigne la connaissance du système d'une langue que possède tout locuteur⁵⁸. La « compétence » générativiste s'oppose à la « performance » qui signifie la réalisation de cette « compétence » dans des contextes spécifiques⁵⁹. Partagée par tous les sujets parlant cette langue, la « compétence » concerne la production et la reconnaissance de l'ensemble des phrases de cette langue et relève donc de la « grammaticalité » posée comme une faculté mentale innée⁶⁰. Si la distinction entre « compétence » et « performance » renvoie à la distinction saussurienne entre « langue » et « parole », ces deux couples conceptuels revêtent néanmoins un sens considérablement différent⁶¹.

La théorie linguistique au sens du générativisme a pour objet la modélisation de cette « compétence ». La notion de « compétence » conduit à un ensemble d'implications conceptuelles réalisées au sein de la linguistique générative telles que l'idée d'une « grammaire universelle »⁶², la « thèse modulariste »⁶³, la thèse « nati-

57. Voir, par exemple, les critiques caractéristiques dans : Leontiev, [1969] 2003-b, pp. 149-151 ; Leontiev, [1969] 2003-c, pp. 81-83 ; pp. 130-131.

58. Voir à ce propos : Chomsky, 1969, p. 16.

59. Voir sur les relations entre la « compétence » et la « performance » : Chomsky, 2012, p. 213.

60. Ainsi, Chomsky a recours à « l'intuition linguistique du sujet parlant » dans : Chomsky, 1971, p. 42. Voir aussi : Chomsky et Piaget, 1982, p. 41.

61. Voir à ce sujet : C. Fuchs, « Compétence/performance », dans : *Encyclopaedia Universalis*.

62. Chomsky, 1981, pp. 40-41.

63. Fodor, ([1983] 1986).

viste »⁶⁴. C'est surtout le caractère « non social » et « individuel » de la « compétence » au sens de Chomsky, la « mentalisation » et la « naturalisation » de l'objet « compétence » qui sont d'emblée rejetés par la psycholinguistique soviétique.

C'est d'ailleurs dans ce contexte qu'on constate la fusion du terme de *rečevaja dejatel'nost'* (activité de langage) avec le terme de « *jazykovaja sposobnost'* » (la « faculté de langage »). En s'opposant à la vision innéiste du générativisme américain, la conception de la « faculté de langage » russe-soviétique accentue la nature sociale de cette formation qui serait tributaire de l'activité de la communication. C'est ainsi qu'on voit réapparaître dans cette conception la notion de *rečevaja dejatel'nost'*, proposée elle aussi comme traduction du terme saussurien de « langage ». Ainsi, les chemineurs complexes de cette option de traduction s'avèrent finalement conditionnés par divers enjeux à la fois épistémologiques et idéologiques.

2. Le cas de Volochinov : quelques choix de traduction sujets à polémique

La conception de Valentin Volochinov (1895-1936)⁶⁵ s'est constituée au croisement de deux champs référentiels - d'une part, le courant psychologique en linguistique et, d'autre part, le formalisme esthétique psychologique⁶⁶ d'origine germanique. C'est la psychologie germanique d'alors qui scelle l'unité de ces deux sources mobilisées par Volochinov et en constitue l'arrière-fond conceptuel. L'importance de cette piste psychologisante pour la pensée de Volochinov invite à le considérer comme l'un des représentants de cette orientation psychologique en sciences humaines du tournant du XIX^e et du XX^e siècles⁶⁷.

La mise en valeur de cette piste dans l'œuvre majeure de Volochinov nous semble d'autant plus importante que la récente tra-

64. Pinker, (2013 [1994]).

65. Avec Pavel Medvedev (1892-1938), Volochinov fait partie de ce qu'on appelle traditionnellement le « cercle » de Mikhail Bakhtine (1895-1975).

66. Il s'agit avant tout des « historiens d'art » germaniques tels que A. Riegl, K. Fiedler, A. Hildebrand, H. Wölfflin, W. Worringer.

67. Voir pour les détails : Tchougounnikov, 2012, pp. 335-358.

duction de son livre *Marxisme et philosophie du langage. Les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage*⁶⁸, tout en fournissant un très bon outil de travail, efface cette dimension psychologique de sa conception. Qui plus est, cette traduction comporte certaines occurrences terminologiques contestables en cela justement qu'elles gommant la généalogie psychologique de la pensée de Volochinov et proviennent d'une absence de prise en compte de celle-ci.

2.1. La généalogie psychologique de la conception de Volochinov

Le recours de Volochinov aux concepts linguo-psychologiques témoigne de l'ancrage profond de sa conception dans l'« âge psychologique » de la linguistique. Tel est bien le cas du concept d'« aperception », notion-type de cette période, qui fonde à plusieurs reprises les développements de Volochinov.

Pourtant, la traduction de Patrick Sériot et Inna Tylkowska-Ageeva, tout en gardant ce terme dans un passage⁶⁹, le remplace ailleurs par le terme de « appréhendée » (« appréhension »). Voici le passage en question : « C'est l'idéologie du quotidien qui insère l'œuvre d'art dans une situation sociale donnée. L'œuvre est mise en relation avec tout le contenu de la conscience de ceux qui la reçoivent et n'est appréhendée (*appercepiruetsia* en russe) que dans le contexte de cette conscience contemporaine »⁷⁰.

Ainsi, le terme original de Volochinov *appercepiruetsja* est transmis par le terme « appréhendée ». Les traducteurs commentent ainsi leur choix de traduction : « *Appréhendée* : « nous traduisons ainsi *appercepiruetsja*, calque de la terminologie de la psychologie allemande de l'époque : *appercepieren*. Le terme d'« aperception » y signifie la prise de conscience d'une sensation ou d'une idée, ou bien le processus de compréhension au cours duquel de nouvelles propriétés de l'objet sont mises en rapports avec l'expérience antérieure. Ce terme est utilisé par Leibniz dans le sens de "percep-

68. Par Patrick Sériot et Inna Tylkowska-Ageeva, voir Vološinov, [1930] 2010.

69. Voir l'emploi du terme de « fond aperceptif du Mot » (*apperceptivnyj fon* en russe) (Vološinov, [1930] 2010, pp. 369-371).

70. *Ibid.*, p. 311.

ception réflexive de soi". On le rencontre également chez Kant et Wundt »⁷¹.

C'est précisément ce choix de traduction qui nous semble discutable parce qu'il rompt la continuité avec un autre emploi de ce même concept par Volochinov⁷² et, ce faisant, oblitère le caractère systématique de l'emploi de cette notion dans la pensée de Volochinov. En outre, cette traduction ne nous paraît pas heureuse du point de vue de l'histoire conceptuelle de la psychologie. En effet, vers la période où Volochinov écrit son livre, le concept d'aperception est clairement spécifié dans la psychologie d'alors qui prend soin de le délimiter de notions concurrentes.

Il suffit de se reporter au *Dictionnaire de philosophie* du philosophe et psychologue autrichien Rudolf Eisler (1873-1926) qui fait également autorité dans le domaine de la terminologie psychologique d'alors pour s'assurer que ces deux concepts – « appréhension » et « aperception » – sont clairement distingués dans la psychologie de cette période.

Ainsi, le terme de « conception » (*Auffassung*) désigne « la réception, l'appropriation, l'élaboration mentale du matériau de la représentation, la capacité d'apprécier, de juger les données mais aussi le mode subjectif d'appréhension des objets »⁷³. Le terme proche d'« appréhension » (*Apprehension*) signifie « la saisie du contenu de la représentation, réception de celle-ci dans la conscience »⁷⁴. En revanche, le terme d'« apercevoir » (*Apperzipieren*) signifie « 1) observer avec attention, remarquer, 2) intégrer à un ensemble de représentations »⁷⁵. Le terme d'« aperception » (*Apperzeption*) signifie « l'acte particulier et conscient de saisir un contenu, la réception d'un contenu dans l'ensemble des représentations de la conscience », ou encore : « le fait de faire entrer un contenu dans l'ensemble des contenus de la conscience »⁷⁶.

71. *Ibid.*, p. 328.

72. L'emploi déjà mentionné du terme de « fond aperceptif du Mot » (*apperceptivnyj fon* en russe) (Vološinov, [1930] 2010, p. 369-371).

73. Eisler, 1922, p. 71.

74. *Ibid.*, p. 49.

75. *Ibidem*.

76. *Ibid.*, p. 46.

À la différence de la « perception et du vécu pur et simple », l'« aperception » est définie en outre comme « la mise en relief, la mise en évidence d'un contenu grâce à la concentration de l'attention à son égard ». L'« aperception » « provient soit d'une tension (*Streben*) ou d'une pulsion (*Trieb*) particulière liée à une représentation (l'« aperception passive »), soit de la volonté (*Wille*) proprement dit (l'« aperception active »). L'« aperçu » est « ce qui dans un instant donné est le plus clairement conscient, il réside pour ainsi dire au point focal de la conscience »⁷⁷.

Ainsi, l'aperception, intimement liée à la notion d'attention, met en évidence certains contenus dans le champ de l'attention (des contenus de conscience clairs). Par conséquent, le concept d'*apperzipieren* correspond au terme « apercevoir »⁷⁸. Ainsi, la seule traduction scientifique de ce concept est « aperçu » (comme « apercevoir ») tandis que le terme « appréhension » et son dérivé « appréhender » correspondent à un autre concept psychologique (*Auffassung*).

L'origine psychologique de la conception de Volochinov se manifeste clairement dans un autre long développement que nous tenons à citer et où il a justement recours au même concept d'aperception⁷⁹. Volochinov écrit :

« Tout ce qui est essentiel dans l'appréhension appréciative de l'énoncé d'autrui [*ocenivajuščee vosprijatie*], [...] est exprimé dans le matériau de la parole intérieure. En effet, ce n'est pas un être muet privé de parole qui appréhende [*vosprinimaet*] l'énoncé d'autrui, mais un être humain rempli de paroles intérieures. Tout son vécu [*pereživanija*], ce qu'on appelle le fond aperceptif [*apperceptivnyj fon*], est donné dans le langage de la parole intérieure [...] d'une part, l'énoncé d'autrui est encadré par un contexte de commentaire factuel (qui coïncide partiellement avec ce qu'on appelle le fond aperceptif [*apperceptivnyj fon*] du Mot), la situation (interne et externe), les signes visibles de l'expression, etc. ; d'autre part, une réplique (*Gegenrede*) se prépare »⁸⁰.

77. *Ibid.*, p. 46.

78. Nous remercions vivement David Romand d'avoir attiré notre attention sur cette distinction conceptuelle.

79. Plus exactement, il emploie le terme de « fond aperceptif ».

80. Vološinov, [1930] 2010, pp. 369-371.

Ainsi ces termes réitérés – celui d'« apercevoir » et celui de « fond aperceptif » - sont d'une importance cruciale pour la conception qu'expose Volochinov dans son ouvrage majeur.

2.2. Une métaphore du dialogue : le « style pictural »

La nouvelle traduction du livre de Volochinov rend le célèbre emprunt de « *živopisnyj stil'* » repris au livre de Heinrich Wölfflin⁸¹ par « le style pittoresque de la transmission de la parole d'autrui »⁸². Cette traduction constitue de nouveau une occurrence problématique. Le passage correspondant chez Volochinov cherche à rendre compte de deux « styles » de la transmission de la parole d'autrui »⁸³. Pour désigner ces deux « styles », Volochinov emprunte les termes de « *linearer Stil* » et de « *malerischer Stil* », utilisés par Wölfflin dans sa monographie de 1915. La traduction erronée du « style pictural » du texte original par le « style pittoresque » s'explique par le fait que les traducteurs ont trouvé dans le texte de Volochinov la traduction russe du terme allemand d'origine : « *živopisnyj stil'* », transposition qui est à priori ambiguë. Néanmoins, le recours à l'original allemand – « *Malerisch* », « *das Malerische* », « *der malerische Stil* »⁸⁴ - dissipe l'ambiguïté et sélectionne le terme de « pictural » comme seule traduction possible. Faute de s'être reporté à cet original, les traducteurs ont traduit l'adjectif relationnel des originaux allemand et russe par l'adjectif qualificatif⁸⁵. Non seulement cette transposition, oblitère l'influence du formalisme esthétique germanique sur la pensée de Volochinov, mais elle témoigne du fait que cette influence - pourtant très im-

81. Wölfflin, [1915] 1983

82. P. Sériot et I. Tylkowski-Ageeva, voir : Vološinov, [1930] 2010, p. 375. Pour Vološinov, la tendance de ce « style » consiste à « effacer les contours extérieurs nets du mot d'autrui » (*Ibid.* p. 375).

83. *Ibid.*, p. 372.

84. On lit chez Wölfflin: « Die Entwicklung vom Linearen zum Malerischen » (Wölfflin, [1915] 1983, p. 22) ; ou encore : « Das Lineare und das Malerische », « Linear (zeichnerisch, plastisch) und malerisch » (*Ibid.*, p. 27, p. 30, etc.).

85. Le fait que la traduction du livre de Vološinov par M. Yaguello (1977) utilise, elle aussi, le terme de « style pittoresque » ne justifie nullement ce choix de terme erroné. D'ailleurs, la traduction française du traité de Wölfflin traduit l'occurrence en question par le « style pictural ».

portante – n'a pas été prise en compte. En effet, ni l'introduction, ni les commentaires de la nouvelle traduction n'en parlent.

Chez Volochinov, cette distinction entre le « style linéaire » et le « style pictural » est stratégique : elle correspond à la délimitation entre le « monologisme » et le « dialogisme », essentielle dans les théorisations issues du « Cercle de Bakhtine ». Cette référence à Wölfflin constitue un autre argument de poids quant à la « réalité » de l'existence du « Cercle de Bakhtine » et à la continuité des réflexions de ses auteurs (M. Bakhtine, V. Volochinov, P. Medvedev). À partir de l'idée des périodes stylistiques « architectoniques » de Heinrich Wölfflin, Volochinov distingue en effet deux orientations de la dynamique des interactions entre le discours auctorial et le discours rapporté : le « style linéaire » et le « style pictural » de la transmission du discours d'autrui⁸⁶.

La démarche de Wölfflin est à la fois psychologique et « ethnopsychologique » : d'une part, il se veut historien des représentations, telles qu'elles se manifestent dans la production picturale de diverses époques artistiques. Pour lui, la « vision possède son histoire », et il revient à l'historien de l'art d'extraire ces « couches optiques »⁸⁷. D'autre part, elle correspond aux critères « ethnopsychologiques » car elle se propose d'explorer l'entrelacement du « style individuel » avec « le style de l'école », « le style du pays », « le style de la race »⁸⁸ ainsi que les interpénétrations entre « le style individuel », « le style du peuple » (*Volksstil*) et le « style du temps »⁸⁹. Quant à sa célèbre distinction entre le « style linéaire » et le « style pictural », soulignons qu'il s'agit avant tout d'une distinction sensorielle : celle entre l'« image tactile » (*Tastbild*) et l'« image visuelle » (*Sehbild*), c'est-à-dire, de la différence entre les sens et, par conséquent, entre les types de récepteurs⁹⁰. Pour Wölfflin, ce sont deux manières radicalement différentes de voir, deux visions du monde (*Weltanschauungen*) différentes, qui sont orientées différemment à l'égard du goût et de l'intérêt pour le monde⁹¹.

86. Vološinov [1929] 1998, pp. 413-418.

87. Wölfflin, [1915] 1983, p. 18.

88. *Ibid.*, p. 14.

89. *Ibid.*, p. 17.

90. *Ibid.*, p. 27.

91. *Ibidem*.

Ces deux styles s'opposent comme la « vision selon les lignes » (*in Linien*) et la « vision selon les masses » (*in Massen*)⁹². On retrouve dans cette opposition les deux types de « vécu » décrits par Vološinov dans : « perception par le nous » (*my-pereživanie*) et « perception par le moi » (*ja-pereživanie*)⁹³, et qui correspondent respectivement à la dichotomie « style pictural » - « style linéaire », dans la mesure où cette dernière se fonde sur l'opposition des « masses », des « vécus collectifs » aux « éléments isolés », aux « vécus individuels ».

La vision « linéaire » sépare nettement une forme d'une autre ; la vision « picturale », au contraire, vise le mouvement général qui dépasse l'ensemble des objets. Dans ces deux « styles », la frontière, celle qui délimite les objets, possède deux fonctions différentes : la fonction d'isolement, de séparation pour le « style linéaire » et la fonction de liaison, de combinaison pour le « style pictural »⁹⁴. Par conséquent, le « linéaire », l'« art de l'être » (*eine Kunst des Seins*), s'oppose à l'« art de l'apparence » (*eine Kunst des Scheins*)⁹⁵.

Wölfflin conçoit les relations entre le « linéaire » (*das Lineare*) et le « pictural » (*das Malerische*) sur le mode évolutionniste : sa méthode s'efforce de suivre le développement (*Entwicklung*), allant du « linéaire » au « pictural ». Il entend par ce « développement » l'élaboration de la ligne comme « itinéraire et guide du regard » ainsi que sa dévaluation (*Entwertung*) graduelle⁹⁶. Il s'agit de deux types de perception des corps : d'une part, leur perception selon leur caractère tactile (*nach ihrem tastbaren Charakter*), et, d'autre part, la perception des corps qui se passe de « dessin perceptible » (*greifbare Zeichnung*) et se fie à la « seule apparence optique » (*dem blossen optischen Schein*)⁹⁷. La vision plastique, à contours fermes, isole les choses ; la vision picturale les combine et les fait fusionner. La première vision s'attache à la perception des objets isolés, la seconde à la perception des combinaisons des objets⁹⁸. Sur le

92. *Ibidem*.

93. Dans la traduction allemande du livre de Vološinov ces deux notions sont rendues par : *Ich-Erlebnis* et *Wir-Erlebnis* (Vološinov, 1975, p. 148).

94. Wölfflin, [1915] 1983, p. 29.

95. *Ibid.*, pp. 30-31.

96. *Ibid.*, p. 22.

97. *Ibidem*.

98. *Ibidem*.

plan sensoriel, cette dichotomie entre le « linéaire » et le « pictural » correspond au passage de la perception tactile à la perception visuelle⁹⁹. Le « pictural » étant plus tardif, il s'agit d'une tendance évolutive qui se fonde sur différents groupes de récepteurs. Au cours de l'évolution de l'art occidental, l'« image tactile » (*das Tastbild*) s'est transformée en « image visuelle » (*das Sehbild*), ce qui représente, pour Wölfflin, le changement d'orientation (*Umorientierung*) qu'a connu l'histoire de l'art¹⁰⁰.

Volochinov, quant à lui, caractérise le « style linéaire » par sa tendance à créer des contours distincts et stables de la parole d'autrui (parole rapportée), par sa tendance à l'isoler de la pénétration des intonations de l'auteur¹⁰¹. Le « style linéaire » protège la netteté et l'inviolabilité des frontières réciproques du discours de l'auteur et du discours d'autrui¹⁰². Il s'agit de l'impénétrabilité du discours d'autrui et de sa délimitation nette à l'égard du discours d'auteur. En revanche, le style pictural de la transmission du discours d'autrui efface les frontières entre le contexte auctorial et le discours d'autrui. Dans ce cas, le langage élabore des procédés plus fins et souples pour introduire les répliques et les commentaires de l'auteur à l'intérieur du discours d'autrui¹⁰³. Le discours d'autrui devient souple et se mêle au discours auctorial : il s'agit de la réception interactive du discours d'autrui¹⁰⁴.

Volochinov propose ensuite une typologie historique des « tendances possibles des relations du discours auctorial et du discours d'autrui », typologie qui se fonde sur la netteté de la frontière entre le « mot de l'auteur » et le « mot d'autrui »¹⁰⁵. Là encore, il suit fidèlement la perspective évolutionniste de Wölfflin pour qui le type plastique dominant est lié à la dominante d'une période culturelle : les périodes « picturales » succèdent habituellement

99. *Ibid.*, p. 31.

100. *Ibidem*.

101. Vološinov [1929] 1998, p. 413.

102. *Ibid.*, p. 414.

103. *ibid.*, pp. 414-415.

104. *Ibid.*, p. 416.

105. Ces périodes vont de la période « du dogmatisme autoritaire » caractérisé par le style linéaire dans la transmission du discours d'autrui (Moyen-Âge) jusqu'à la période de « l'individualisme relativiste » caractérisé par la « décomposition du contexte auctorial (temps modernes) » (*Ibid.*, p. 417).

aux périodes « linéaires ». Cet emprunt conceptuel de Volochinov témoigne des cheminements inattendus des idées du « dialogisme » et de l'analyse du discours durant le XX^e siècle. Les deux conceptions en question – celle de Wölfflin et celle de Volochinov – partagent néanmoins le même fondement conceptuel qu'est la tradition psychologique en sciences humaines et la psychologie germanique de cette période.

2.3. Volochinov et la « psychologie explicative »

La nouvelle traduction comporte une autre proposition malencontreuse : il s'agit du terme de « *žiznennaja ideologija* » de Volochinov, terme qui a été rendu par « idéologie du quotidien »¹⁰⁶. Cette traduction efface complètement la référence à la « philosophie de la vie » (*Lebensphilosophie*) allemande qui constitue pourtant une autre source attestée de la psycholinguistique de Volochinov. En effet, tout le troisième chapitre du livre de Volochinov (« La philosophie du langage et la psychologie objective ») est consacré à la « psychologie explicative » de Wilhelm Dilthey (1833-1911), et c'est d'ailleurs dans ce contexte et par référence à Dilthey que Volochinov s'approprie la notion essentielle chez ce dernier qu'est le « vécu » (*Erlebnis*).

Le slavisant britannique Galin Tihanov a montré l'importance de la « philosophie de la vie » de Georg Simmel (1858-1918) dans la pensée de Volochinov¹⁰⁷. En effet, Volochinov se réfère à Simmel quand il parle de *žiznennaja ideologija* (littéralement : l'« idéologie de la vie » ; *žizn'* = vie). Ainsi, le terme de *žiznennaja ideologija* laisse percevoir l'influence de la *Lebensphilosophie*, « philosophie de la vie » de G. Simmel sur la conception de Volochinov posant l'unité de l'idéologie et de la « psychologie sociale ». L'« idéologie de la vie » est chez Volochinov une source de « significations idéologiques ». Par la suite ces dernières se trouvent transformées en produits idéologiques au sens propre. Cette « idéologie » constitue le milieu naturel où s'accomplissent les actes (*postupok*) et se développent les « idéologèmes ». L'idéologie dominante, soutenue par les formes de la « parole externe », forme une « conscience

106. *Ibid.*, pp. 310-311.

107. Tihanov, 2002, p. 326. Chez Simmel, les forces de la croissance organique sont en conflit permanent avec les forces de solidification et de consolidation.

officielle ». Cette dernière peut éventuellement entrer en conflit avec la « conscience non-officielle », c'est-à-dire avec la « parole interne » de l'individu.

Outre la « psychologie de la vie » dans la version de Simmel, cette traduction masque l'influence de la « psychologie descriptive »¹⁰⁸ du philosophe Wilhelm Dilthey (1833-1911) à laquelle manifestement renvoie l'autre concept fondateur de Volochinov qu'est l'« évaluation sociale » (*social'nja ocenka*), dite aussi « accent social » (*social'nja akcent*), et « vécu » (*pereživanie*) qui est une traduction de l'allemand Erlebnis. Ce terme de « vécu » est fondamental dans la psychologie descriptive (*beschreibende Psychologie*) que Dilthey oppose à la « psychologie explicative » (*erklärende Psychologie*)¹⁰⁹.

Cette transposition terminologique altère aussi la particularité de la position de Volochinov à l'égard des idées psychologiques de son temps. Dans la conception de Volochinov, le « vécu » (*pereživanije*) est étroitement lié à une autre notion fondamentale, celle de « signe idéologique ». Volochinov définit le « signe idéologique »¹¹⁰ comme fonction de « réfraction », ce phénomène est chargé d'un fort potentiel évaluatif (il est porteur de l'évaluation sociale)¹¹¹. Il réalise « la perception par le nous » (*my-pereživanie*) à la différence de la « perception par le moi » (*ja-pereživanie*). Le signe idéologique conditionne la perception en tant que « fait de conscience » ou « fait social ». Le « signe idéologique » correspond à un « vécu » social, partagé ou collective : ainsi, aucun « vécu » personnel, « non-dialogique » ou « monologique » n'est possible¹¹².

108. Qui est également une « philosophie de la vie » car la notion de « vie » (*Leben*) désigne chez Dilthey l'être immédiat du contenu de la conscience.

109. Dilthey [1894] 1924, pp. 201-204.

110. Introduit dans Baxtin (Vološinov) [1929] 1977.

111. Vološinov assimile la notion d'évaluation à celle de « signe interne » et de « parole interne ». Comprendre signifie attribuer une signification à un signe. Pour faciliter la compréhension, le signe doit être constant et contenir une attitude évaluative. Le langage externe est gouverné par la parole interne. Est interne tout signe externe doué de « valeur ».

112. Pavel Medvedev, autre participant du « cercle de Baxtin », introduit une notion analogue au « signe idéologique » qu'il définit comme l'« idéologème ». De même que l'« évaluation sociale » de Vološinov, l'« idéologème » de Medvedev est une fusion du psychologique et du social. Dans l'art, c'est une matérialisation dans les formes artistiques des valeurs d'un milieu so-

Le vécu (*Erlebnis*) se caractérise surtout par la participation de la volonté aux corrélations que cette dernière établit entre certains stimuli externes et les réactions qu'ils entraînent. Infléchies par la volonté, les représentations ainsi abstraites par le psychisme intègrent sa structure. Pour Dilthey, cette corrélation stimuli-réactions, contractée par une détermination volontaire, constitue une valeur (*Wert*) pour la vie de l'individu. Dilthey accentue la dimension évaluative qui a lieu automatiquement dans toute perception et toute représentation. À un niveau purement biologique la valeur (*Wert*) correspond à une fusion de la volonté avec une série de stimuli perçus par l'organisme de façon positive. Quand une série de valeurs, une série de perceptions successives, se constitue dans le temps historique, cet effet confère à l'organisme vivant le « sens de la vie »¹¹³. Ainsi, la psychologie descriptive pose ainsi le fondement volontariste et évaluatif de la vie mentale. Le vécu apparaît comme la mise en valeur de l'expérience personnelle et comme la construction successive de sa propre personnalité par une série de déterminations évaluatives.

À l'instar des sciences de la nature, la « psychologie explicative » appréhende les faits psychiques de l'extérieur ; en revanche, la « psychologie descriptive » le fait de l'intérieur, pour elle ce sont les « données premières » de la vie psychique. Dilthey cherche à relier ces « vécus », signes internes de la vie psychique, à l'ensemble de la vie historique. L'objet de la « psychologie descriptive » devient l'étude des « formes de vie » que prennent divers « vécus » dans les œuvres de la culture¹¹⁴.

La démarche de la « psychologie explicative » est liée aux « valeurs », à l'« évaluation » : en effet, « comprendre » signifie pour

cial donné. Ce parallélisme rigoureux des conceptions élaborées au sein de ce qu'on appelle traditionnellement le « Cercle de Baxtin » démontre clairement que ce travail collectif a bel et bien existé (Baxtin [Medvedev] [1928] 1993).

113. *Ibid.*, p. 206.

114. Ce projet a été partiellement réalisé par Eduard Spranger (1882-1963), disciple de Dilthey, auteur du livre « Formes de la vie » (*Lebensformen. Geistwissenschaftliche Psychologie*) qui, s'inspirant de l'idée dilthéenne des « types de Weltanschauung », décrivait six types de comportement humain, distingués selon les liens de leurs « vécus » avec l'« esprit objectif supra-individuel » (Spranger, 1914 ; Spranger, 1921). Voir les références de Vološinov à Spranger : Vološinov, [1930] 2010, p. 182, p. 214.

elle « évaluer » les « vécus » subjectifs, les faire entrer dans des relations sémantiques plus vastes. Ces relations résident hors des individus, dans l'univers des « valeurs » culturelles. Pour Volochinov, comme pour Dilthey, les « vécus » sont les données premières appréhendées intérieurement par l'individu, ce sont des formations complexes, originelles et indécomposables. La méthode de la « psychologie explicative » semble convenir au projet de « linguistique sociologique » de Volochinov : en effet, l'examen des « formes de la vie » s'oppose à l'introspection de la psychologie analytique dans la mesure où celles-ci sont supra-individuelles et n'apparaissent pas telles quelles dans la « vie individuelle ». Même les définitions de l'individu de la « psychologie explicative » et de la « linguistique sociologique » sont bien proches : dans les deux cas l'individu n'est qu'un croisement des systèmes de « valeurs », qui résident dans divers ordres culturels. Par conséquent, la « compréhension » de l'individu implique l'analyse de la dimension supra-individuelle des « valeurs » qui déterminent le psychisme individuel. Ce terme de « vécu » (*Erlebnis*), appliqué par Volochinov à l'analyse des faits linguistiques, confirme de nouveau l'origine psychologique de sa conception

Ces termes psychologiques utilisés par V. Volochinov jettent une lumière rétrospective sur la généalogie de l'ensemble des concepts issus des travaux de ce qu'on appelle habituellement le « Cercle de Bakhtine » tels que « signe idéologique », « perception par le nous » [*my-pereživanie*], « contexte d'auteur » (V. Volochinov), « idéologème », « évaluation sociale » (P. Medvedev) ; « mot à deux voix » [*dvugolosoje slovo*], « mot dialogique », « dialogisme », « polyphonie » ; « translinguistique » (M. Bakhtine). Ces célèbres notions, mainte fois commentées dans la littérature, sont à réinsérer et à réexaminer dans leur contexte qui est, avant tout, celui de la psychologie de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Le substrat psychologique de ces conceptions tel qu'il se manifeste dans les termes employés par ces auteurs - M. Baxtin, V. Vološinov, P. Medvedev - témoigne d'une très grande cohérence des conceptions produites par les participants de ce « cercle ». Or, au cours de ses études de la conception de V. Volochinov, P. Sériot s'applique systématiquement à prouver le contraire. Il défend sa vision **volontairement polémique** de ce phénomène en insistant

en particulier sur ce qu'il perçoit comme des hétérogénéités et des discontinuités dans la pensée de ces auteurs¹¹⁵. Cette position se cristallise dans la formule sciemment provocatrice de P. Sériot, selon laquelle « le 'cercle de Bakhtine' n'a jamais existé » (Sériot, 2010, p. 19).

Conclusion

Ces deux cas de traduction scientifique – celle de Saussure vers le russe et celle de Volochinov vers le français – permettent d'évaluer l'ensemble de tensions et d'implicites idéologiques qui sont consubstantiels à cette activité. Ces deux parcours de traduction constituent autant d'aventures interculturelles.

Ainsi, dans le cas de Saussure, les traducteurs russes du *Cours* – A. M. Suxotin dans sa traduction de 1933 et A. A. Xolodovič, qui a retravaillé en 1977 la traduction de Suxotin – ont rendu la notion saussurienne de « langage » en s'appuyant sur le modèle de la notion de *jazykovaja dejatel'nost'* (l'« activité de parole ») proposée par L. Ščerba en 1931. Comme le concept de Ščerba remonte à son tour au concept d'« activité de parole » (*Sprechtätigkeit*), essentiel dans la linguistique d'H. Paul, il en résulte que la notion de Saussure a été finalement rendue à l'aide d'un concept d'origine néogram-mairienne. Or, c'est contre ce courant que Saussure avait jadis créé son propre programme linguistique. De plus, l'opposition entre la notion d'« activité de parole » et celle de « compétence » posée par la psycholinguistique soviétique dans ses critiques de l'approche générativiste des années 1960 a sans doute infléchi en ce sens ce choix de traduction.

Dans le cas de Volochinov, les choix opérés par les traducteurs, sans doute au nom de leur propre vision des positions de ce der-

115. Voir aussi les commentaires volontairement hétérodoxes et iconoclastes de ce traducteur avec un intitulé caractéristique « De la mystification » (*ibid.*, p. 33) ainsi que sa référence (*ibid.*, p. 46) à l'ouvrage récent de Jean-Paul Bronckart et Cristian Bota, *Bakhtine démasqué : Histoire d'un menteur, d'une escroquerie et d'un délire collectif*. Genève : Droz, 2011. Voir aussi le compte rendu de cet ouvrage : Serge Zenkine, « Jean-Paul Bronckart, Cristian Bota, Bakhtine démasqué », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 52/4 | 2011. URL : <http://monderusse.revues.org/7509>, ou encore sa version anglaise : Serge Zenkine, « The incompetent unmaskers », dans : *Bakhtiniana, Rev. Estud. Discurso* vol.9 no. spe São Paulo Apr./July 2014.

nier, ont finalement contribué à effacer un important substrat psychologique de sa conception et oblitéré ainsi la généalogie de sa pensée. En effet, la traduction des termes originaux – *apercipirovat', živopisnyj stil', žiznennaja ideologija* par « appréhender », « style pittoresque », « idéologie quotidienne » au lieu d'« apercevoir », « style pictural », « idéologie de la vie » - font passer inaperçues certaines visées de la conception de Volochinov.

Dans les deux cas les options de traduction reflètent des dispositifs sous-jacents (tantôt le poids du contexte politique et socio-culturel, tantôt les interprétations personnelles des traducteurs). On peut donc parler d'une interaction complexe de facteurs déterminants définissables comme une « idéologie externe » et une « idéologie interne ». Ces deux faits ponctuels démontrent toutes les ambiguïtés constitutives d'une traduction scientifique au croisement de diverses traditions scientifiques nationales.

Bibliographie

Mixail Baxtin, [Bakhtine, M.] (Medvedev, P.), ([1928] 1993) *Formalnyj metod v literaturovedenii* [La méthode formelle appliquée aux études littéraires], Moscou : Labirint.

N. Chomsky, (1969) *La linguistique cartésienne*, Paris : Seuil.

N. Chomsky, (1971) *Aspects de la théorie linguistique*, Paris, Seuil.

N. Chomsky, (1981) *Réflexions sur le langage*, Paris : Flammarion.

N. Chomsky, et J. Piaget, (1982) *Théories du langage, théories de l'apprentissage*, Paris : Seuil.

N. Chomsky, (2012) *Le langage et la pensée*, Paris : Payot & Rivages.

W. Dilthey, ([1894] 1924) *Ideen über eine beschreibende und zergliedernde Psychologie*, in : Dilthey, W., *Gesammelte Schriften*, B. 5, Leipzig : Teubner.

R. Eisler, (1922) *Handwörterbuch der Philosophie*, zweite Auflage, Berlin : Mittler & Sohn.

J. Fodor, ([1983] 1986) *La Modularité de l'esprit : essai sur la psychologie des facultés*, Paris : Minuit.

C. Fuchs, « Compétence/performance », dans : *Encyclopaedia Universalis* :

<http://www.youscribe.com/catalogue/dictionnaires-encyclopedies-annuaires/savoirs/definition-de-competence-performance-linguistique-2266562>.

V. Jarceva (éd.) (1990) *Lingvističeskij Enciklopedičeskij slovar'* (Dictionnaire encyclopédique de linguistique), Moscou : Sovetskaja Enciklopedija.

M. Jaroševskij, (1996) *Istorija psixologii ot antičnosti do serediny XX veka* (Histoire de la psychologie de l'antiquité jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle), Moscou : Akademija.

M. Jaroševskij, ([1993] 2007) *L. S. Vygotskij v poiskakh novej psixologii* (Vygotski à la recherche d'une nouvelle psychologie), Moscou : Ed. URSS.

C. Knobloch, (1988) *Geschichte der psychologischen Sprachauffassung in Deutschland von 1850 bis 1920*, Tübingen : Niemeyer.

A. A. Leontiev, ([1965] 2003-a) *Slovo v rečevoj dejatel'nosti* [Le Mot dans l'activité de parole], Moscou : Ed. URSS.

A. A. Leontiev, ([1969] 2003-b) *Jazyk, reč, rečevaja dejatel'nost'* [Langue, parole, activité de parole], Moscou : Ed. URSS.

A. A. Leontiev, ([1969] 2003-c) *Psixolingvističeskie edinicy i poroždenie rečevogo vyskazyvanija* [Unités psycholinguistique et genèse de l'énoncés], Moscou : Ed. URSS.

H. Osthoff, K. Brugmann, (1878) „Vorwort“, in : *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, Leipzig : S. Hirzel.

H. Paul, ([1880] 1909) *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Tübingen : Max Niemeyer Verlag.

H. Paul, *Prinzipy istorii jazyka* (Principes de l'évolution du langage), Moscou, Izdatel'stvo inostrannoj literatury, 1960.

S. Pinker, (2013 [1994]) *L'instinct du langage*, Paris : O. Jacob.

F. de Saussure, ([1916] 1969) *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot.

F. Sossjur [Saussure], (1933) *Kurs obščej lingvistiki* [Cours de linguistique générale], trad. par A. Suxotin, Moscou : OGIZ-Socèkgiz.

F. Sossjur [Saussure], (1977) *Kurs obščej lingvistiki* [Cours de linguistique générale], trad. sous réd. d'A. Xolodovič, Moscou : Progress.

E. Spranger, (1914) *Lebensformen. Geisteswissenschaftliche Psychologie und Ethik der Persönlichkeit*, Halle : Max Niemeyer.

E. Spranger, (1921) *Types of men: The psychology and ethics of personality*, Halle : Max Niemeyer.

Ščerba, L. (2007) *Yazykovaja sistema i rečevaja dejatel'nost'* [Système de langue et activité de parole], Moscou : Komkniga.

S. Tchougounnikov, (2012) Du « psychologisme » au « cognitivisme ». *La « linguistique psychologique » entre Allemagne et Russie (1850-1930). L'émergence d'une psycholinguistique européenne*, Mémoire de l'Habilitation à diriger des recherches, Paris : Université Paris-7.

S. Tchougounnikov, (2012) Du « psychologisme » au « cognitivisme ». *La « linguistique psychologique » entre Allemagne et Russie (1850-1930). L'émergence d'une psycholinguistique européenne*. Mémoire de l'Habilitation à diriger des recherches. Paris : Université Paris-7.

G. Tihanov, (2002) "Voloshinov, Ideology, and Language : The Birth of Marxist sociology from the Spirit of Lebensphilosophie", in : M. Gardiner (éd.), *Mikhail Bakhtin*, v. 1, London : Sage, pp. 599-621.

V. Vološinov, ([1929] 1998) *Marxism i filosofija jazyka* (Marxisme et philosophie du langage), in : Baxtin, M. [Bakhtine, M.], *Tetralogija* (Tétralogie). Moscou : Labirint.

V. Vološinov, ([1930] 2010) *Marxisme et philosophie du langage. Les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage*, trad. par P. Sériot et I. Tylkowski-Ageeva, Limoges : Lambert-Lucas.

H. Wölfflin, ([1915] 1983) *Kunstgeschichtliche Grundbegriffe. Das Problem der Stilentwicklung in der neueren Kunst*, Dresden : VEB Verlag der Kunst.

Traduction assistée par ordinateur et artificialisation du traducteur¹¹⁶

De la nature des textes idiolectiques et sociolectiques

Bien qu'il existe une variété complexe de types de textes¹¹⁷, il est possible de tous les classer sous une simple dichotomie opposant ceux qui sont produits par un individu, les « textes idiolectiques », et ceux produits par une communauté, les « textes sociolectiques ». Si le texte littéraire porte la marque d'un idiolecte, c'est-à-dire le style d'un écrivain systématisé dans une variation par rapport à un code linguistique, les textes à caractère commercial se développent quant à eux suivant des normes de standardisation très précises qui permettent à de multiples rédacteurs de les coproduire de manière homogène. La traduction d'un texte littéraire nécessite donc un filtre idiolectique—qui n'est autre que le rôle assuré par le traducteur—donnant au texte une voix unique dans la langue cible, tandis que la traduction d'un texte de type commercial passe par l'établissement d'un système de contrôle linguistique complexe entre deux codes. Cette distinction est essentielle car elle est directement liée au choix de plateforme. En effet, la majeure partie des traducteurs littéraires n'utilise habituellement pas de logiciel de traduction assistée par ordinateur (TAO)—hormis pour des raisons ergonomiques ou pour faciliter l'accès à certaines fonctions de concordance—alors qu'ils sont devenus une sorte de constante universelle dans le secteur de la loca-

116. Ce chapitre a été rédigé par Romain Rivaux de la Florida Atlantic University.

117. Katharina Reiss, « Text types, translation types and translation assessment », éd. Andrew Chesterman, *Readings in Translation Theory*, Helsinki: Finn Lectura, pp. 105-115; Mary Snell-Hornby, *Translation Studies: An Integrated Approach*, Amsterdam: John Benjamins, 1995.

lisation. Bien que les technologies de TAO fournissent de précieux avantages, ne serait-ce qu'aux niveaux du rendement et de la cohérence terminologique, leur utilisation est souvent accompagnée d'un phénomène inhérent d'altération des structures natives de la langue cible, doublé par des pratiques de contrôle sémantique et syntaxique de la langue source à des fins d'optimisation. Cette double mutation identitaire—puisque ce sont bien les identités de la langue source et de la langue cible qui sont en jeu—relève d'un implicite idéologique dont nous exposerons ici toute la complexité. Ainsi, dans un premier temps, nous utiliserons quelques exemples tirés de la retraduction d'*Ulysse* de 2004 dirigée par Jacques Aubert pour comprendre en quoi la traduction de textes idiolectiques est le produit d'actes de négociation oscillant librement entre les stratégies directe et oblique¹¹⁸. Dans un deuxième temps, nous montrerons que les technologies de TAO systématisent la traduction des textes sociolectiques dans un acte de négociation contraint à une stratégie directe, notamment sous l'effet de deux principes majeurs : l'alignement des unités discrètes et la répétition. Dans un troisième temps, nous élaborerons sur les stratégies rédactionnelles et d'optimisation du contenu source qui, alliées aux technologies de la TAO, altèrent la langue cible et la langue source par un phénomène de réduction sémantique et syntaxique. Nous concluons cet exposé par quelques remarques sur l'impact à la fois idéologique et réel de la dissémination croissante de tels contenus.

Traduire le texte idiolectique : un acte de négociation libre et asymétrique

La mission du traducteur est bien connue : faire du contact des langues un lieu diglossique où celles-ci ne feraient que s'effleurer. En tant que protecteur de la langue source et de la langue cible, il garantit le respect linguistique, sémantique et sémiotique de la première et propose une équivalence pesée au sein du système complexe de la seconde. De tels préceptes sont primordiaux, le traducteur étant sans cesse confronté à des choix de toutes natures, à la fois structurels et culturels. Dès lors, il convient de poser un principe fondateur de toute traduction idiolectique, celui de libre

118. Vinay et Darbelnet, « A methodology for translation », éd. Lawrence Venuti, *The Translation Studies Reader*, New York : Routledge, 2004, p. 84-93.

asymétrie du rapport entre toute unité de texte source et de texte cible, qui garantit que tout choix de traduction ne s'effectue que par rapport à un contexte unique et exclusif. Par exemple, dans la retraduction d'*Ulysse*, les deux premières occurrences du mot « mummer » (*Ulysses*¹¹⁹ 5, 199) sont traduites par « cabot » (*Ulysse*¹²⁰ 14, 252) et la troisième (*Ulysses* 425) par le mot « baladin » (*Ulysse* 526). Ainsi, le traducteur n'opte pas pour une cohérence terminologique systématique, mais préserve « baladin », un choix original de Valery Larbaud et d'Auguste Morel, spécifiquement pour le chapitre « Les bœufs du Soleil », afin de marquer l'œuvre traduite par la diversité et la polyphonie. Le principe d'asymétrie est donc clé car il garantit au traducteur une pleine liberté et créativité dans ses choix, directs ou obliques, et lui permet de constamment repenser les unités de sens du texte source, quand bien même celui-ci semblerait répétitif.

Précisément, ce principe rend possible une traduction au cas par cas, soucieuse du rendu esthétique, notamment par une sensibilité accrue aux systèmes phonétiques de la langue source et de la langue cible. A titre d'exemple, le mot-valise joycien « mummer »—à cheval entre les mots « mum » [maman] et « murderer » [meurtrier] sous-tendant le thème du matricide dans le chapitre « Télémaque »—résonne avec le verbe « murmered » (*Ulysses* 5) [murmura] par une allitération en /m/. Ainsi, on retrouve la même allitération dans la version française par l'entremise de l'adjectif « charmant » et du verbe « murmura » (*Ulysse* 14), permettant ainsi de laisser résonner les mots « maman » et « meurtrier » dans l'inconscient du lecteur. Fait intéressant, il s'agit là d'une correction vraisemblablement calculée puisque cette allitération—capitale dans la mesure où elle reprend le mot clé « métempsychose » emblématique du personnage de Molly—était absente de la traduction de 1929 où figure l'adjectif « séduisant » (*Œuvres II*¹²¹ 6). Jacques Aubert remarque l'importance de tels actes de négociation : « Un des soucis majeurs des traducteurs fut ainsi de tenter de rendre la diabolique habileté de Joyce, et l'évidente jouissance qu'il en tirait, à mimer et parodier, jusqu'à en rendre le timbre, ces modes d'être

119. James Joyce, *Ulysses*, New York : Random House, 1986.

120. James Joyce, *Ulysse*, Paris : Gallimard, 2004.

121. James Joyce, *Œuvres II*, Paris : Gallimard, 1995.

cristallisés en parlars et en phrasés typiques, par le respect, notamment, de la ponctuation, des distorsions, des onomatopées, des registres, des rythmes, des tons ». (*Ulysse* 973-974)

Si le principe d'asymétrie joue un rôle notoire au niveau phonétique de l'œuvre littéraire traduite, il est d'autant plus crucial pour la libre utilisation du système morphologique de la langue cible. En effet, pour rendre l'effet d'équivalence¹²² adéquat, le traducteur ne saurait être contraint à un mimétisme exact des parties du discours de la langue source. Par exemple, l'adjectif « stately » (*Ulysses* 3), le tout premier mot d'*Ulysse*, n'est pas traduit par un adjectif dans la retraduction de 2004, mais par le syntagme « en majesté » (*Ulysse* 11), un groupe nominal prépositionnel plus apte à restituer le registre et le niveau de langue de la version originale. De plus, du fait de l'aspect productif et créatif de la langue de Joyce, s'attaquant à la morphologie même du lexique, le traducteur doit avoir carte blanche dans ses choix. Ainsi, afin de restituer le caractère iconique d'un mot comme « endlessnessnessness » (*Ulysses* 227) substantivé par quatre occurrences du même suffixe [ness], la traduction présente le néologisme « infinitudetude-tude » (*Ulysse* 345) qui n'est substantivé que par trois occurrences du même suffixe [tude], peut-être par sensibilité rythmique ou pour exprimer subtilement le fait que la notion d'infini n'est pas quantifiable par des unités finies. Cela dit, une bonne traduction n'est pas systématiquement tenue de diverger morphologiquement du contenu source. Par exemple, les cas de sémiosis illimitée¹²³ que l'on rencontre dans des expressions joyciennes telles que « pornosophical philotheology » (*Ulysses* 353) ou « biscuifully » (*Ulysses* 102), sont respectivement restituées en français par de simples calques lexicogénétiques, c'est-à-dire « philothéologie pornosophique » (*Ulysse* 536) et « biscuitellement » (*Ulysse* 159). En somme, retenons simplement que le principe de libre asymétrie rend possible, quoique non obligatoire, la totale mobilité de tout morphème et de toute partie du discours, et que l'on ne saurait

122. Werner Koller, «The concept of equivalence and the object of translation studies», *Target* 7.2, 1995, pp. 191-222.

123. Joe Trotta, « Creativity, playfulness and linguistic carnivalization in James Joyce's *Ulysses* », https://www.academia.edu/8402289/Creativity_Playfulness_and_Linguistic_Carnivalization_in_James_Joyces_Ulysses, consulté le 27 décembre 2015.

limiter le traducteur du texte idiolectique à des choix grammaticaux ou lexicogénétiques imposés par la langue source.

Il en va de même pour le traitement de la syntaxe. On y observe fréquemment des renversements—les cas de thématisation étant particulièrement fréquents en version française—ou de simples déplacements syntaxiques, comme le rejet de la subordonnée relative dans l'exemple suivant : « He came over to the gunrest and, thrusting a hand into Stephen's upper pocket, said » (*Ulysses* 4), rendu par « Il s'approcha de la banquette de tir et dit, plongeant la main dans la poche de poitrine de Stephen » (*Ulysse* 13). Quant aux cas de libre réorganisation de l'unité phrastique—une pratique contestée¹²⁴ de la traduction littéraire—on n'en trouve que très peu dans la retraduction d'*Ulysse*, car l'un des aspects majeurs de la mise à jour de la version de 1929 est le rétablissement de la syntaxe originale par un principe de mimétisme sensationnel : « Les mots dans la phrase de Joyce s'ordonnent alors selon une sorte de 'phénoménologie de la perception', ils y sont malmenés parfois pour lui être fidèles et aboutissent à une floraison de mots-valises. Une traduction contemporaine de l'*Ulysse* se devait de respecter autant que faire se pouvait l'ordre des mots dans la phrase de Joyce et les divers malaxages auxquels il les soumet pour être toujours plus près de cet effet de sensation 'en direct' qu'il recherchait, à rapprocher de l'effet de réalité' caractéristique du cinéma ». (*Ulysse* 973) Ainsi, dès la première phrase du roman, on remarque que l'ordre VOS de la version de 1929 a été rétabli dans celle de 2004 suivant l'ordre SVO du texte original : « a mirror and a razor lay crossed » (*Ulysses* 3-4), rendu en 1929 par « reposaient en croix rasoir et glace à main » (*Œuvres II* 3), puis en 2004 par « un miroir et un rasoir reposaient en croix » (*Ulysse* 11). Quoi qu'il en soit, peu importe les choix syntaxiques faits par le traducteur du texte idiolectique, celui-ci n'est habituellement pas soumis à des contraintes de longueur—puisque le texte cible est de fait voué à l'expansion¹²⁵—à l'instar du chapitre « Pénélope » qui s'étend libre-

124. Vladimir Nabokov, « Problems of Translation: Onegin in English », éd. Lawrence Venuti, *The Translation Studies Reader*, New York: Routledge, 2004, pp. 71-83.

125. Andrew Chesterman, *Memes of translation*, Amsterdam: John Benjamins, 1997.

ment sur presque une centaine de pages en adoptant la trame syntaxique du texte source.

Bien entendu, ces remarques sur le traitement des systèmes phonétique, morphologique et syntaxique observables dans le contexte de la traduction idiolectique, si épisodiques soient-elles, n'ont pour but que de clairement expliciter le principe de libre asymétrie, étranger au contexte de la traduction sociolectique assistée par ordinateur.

Traduire le texte sociolectique : un acte de négociation contraint par la TAO

La montée en puissance des contenus numériques traduits, ou multilingues, soutenant la mondialisation pèse un poids indéniable sur les langues de notre monde. Elle semble menacer en permanence de les faire converger, d'estomper leurs nuances, de les faire adhérer au mythe de la langue unique. Fidèle à lui-même, le traducteur ne déroge pas à sa mission. Mais ce sont les interfaces de traduction modernes et leurs architectures qui semblent redéfinir son rôle en tant que simple « opérateur linguistique ». Le principe de ces technologies est élémentaire : stocker un maximum de contenu traduit sous forme de courts segments dans des bases de données bilingues massives organisées par secteur, client, région, etc. afin de fournir au traducteur une puissante ressource linguistique et terminologique d'une part et de minimiser les coûts et délais de traduction d'autre part. Si de tels outils étaient encore en voie de développement dans les années soixante-dix, leur essor exponentiel depuis la fin des années quatre-vingt-dix¹²⁶ nous confronte aujourd'hui à un réel phénomène de société et mérite une interrogation sur leur impact linguistique mondial.

Contrairement à la traduction idiolectique, qui se distingue par le principe de libre asymétrie présenté plus haut, la traduction sociolectique par TAO se caractérise quant à elle par deux principes, ceux de répétition et d'alignement des unités discrètes. En effet, tout segment source étant susceptible de se répéter, le traducteur

126. Lynne Bowker, *Computer-aided technology : A practical introduction*, University of Ottawa Press, 2002, p. 92.

est tenu de fournir une traduction dite « peephole »¹²⁷ [en œilleton], c'est-à-dire compatible avec tout contexte éventuel ; et tout segment ne coïncidant pas toujours avec une unité phrastique, il se trouve souvent contraint de calquer au plus près le système morphosyntaxique de la langue source. A titre d'exemple pour illustrer le principe de répétition, il est fréquent de remarquer dans le processus de traduction l'absence de toute forme pronominale, qu'elle soit anaphorique ou cataphorique, dans la mesure où elle risquerait de ne pas être compatible avec un contexte alternatif indéterminé, mais devant néanmoins être anticipé par le traducteur. Nombre de chercheurs s'accordent ainsi sur le fait qu'il en « résulte souvent un texte moins cohérent et par là même moins lisible »¹²⁸. Quant au concept d'alignement des unités discrètes, il s'illustre au mieux dans les situations où l'unité phrastique est tronquée en plusieurs segments. L'exemple fictif suivant montre ainsi la manière dont la segmentation d'une phrase énumérant des formes infinitives impose un mimétisme morphosyntaxique rigide sur la langue cible : « A linguist knows how to/translate,/ edit,/and proofread » rendu par « Un linguiste peut / traduire, / réviser, / et relire ». En effet, le principe d'alignement des unités discrètes inhérent à la TAO ne permet pas¹²⁹ une traduction plus fluide, qui ferait intervenir les processus de nominalisation et de thématisation, telle que : « La traduction, la révision et la relecture font partie des compétences du linguiste », laquelle permettrait aussi de ne pas adopter cette étrangère « virgule d'Oxford » dans le texte cible.

Certes, ces logiciels sont des outils de travail extrêmement puissants offrant de nets avantages pour l'accélération du processus de traduction ainsi que la cohésion terminologique du travail

127. Mattias Heyn, "Translation memories: Insights and prospects," éd. Lynne Bowker, *Unity in Diversity? Current trends in translation studies*, Manchester: St. Jerome Publishing, 1998, p. 135.

128. Lynne Bowker, *op. cit.*, p. 117.

129. A moins de regrouper la segmentation du texte dans un même segment, une tâche souvent chronophage et parfois impossible à réaliser dans certains systèmes. Notons ici qu'une pratique minoritaire (car moins rentable) consiste à opter pour une segmentation en paragraphes qui permet de contourner le problème de la littéralité. Voir Bert Esselink, *A practical guide to localization*, Philadelphia: John Benjamins, 2000, p. 363.

individuel ou en équipe¹³⁰. Mais le cadre rigide de la TAO—ainsi caractérisé par le découpage du texte source en segments modulaires—contribue nettement à faire du traducteur un simple « opérateur linguistique », dans la mesure où cet environnement le contraint souvent à adopter, selon la terminologie du modèle de Vinay et Darbelnet, les trois procédures directes que sont l'emprunt, le calque et la traduction littérale, aux dépens des quatre procédures obliques que sont la transposition, la modulation, l'équivalence et l'adaptation. En effet, le flux textuel y est souvent littéral et dépourvu de cohésion¹³¹ du fait (1) d'une segmentation sous-phrastique, (2) de la présence d'éléments cryptés ou codés devant être conservés dans une séquence précise dans le texte cible, (3) du phénomène « peephole » lié à la segmentation du texte, (4) des contraintes liées à la longueur du texte, et (5) de l'empreinte résiduelle de tous ces phénomènes qui fixent le traducteur dans un habitus linéaire.

De plus, les architectures de TAO apposent sur le texte cible une forte répétitivité terminologique par le biais d'un triple système de concordance. Premièrement, le traducteur ne fournit que rarement des traductions entièrement originales. En effet, tout segment validé par un traducteur (ou par un membre de son équipe) dans la mémoire du système (TM) est susceptible d'être réutilisé, partiellement ou totalement, pour la traduction d'autres segments dont le contenu source est identifié comme « similaire » selon un seuil et des critères de concordance prédéterminés et personnalisables. L'un des critères de compétence du traducteur de TAO se définit d'ailleurs par sa capacité à sonder une mémoire afin de détecter et de réutiliser des traductions existantes. Deuxièmement, le traducteur se doit de respecter invariablement la terminologie d'un glossaire qui reflète habituellement toute une stratégie prédéfinie et adoptée par le commanditaire. Ainsi, l'activité terminologique du traducteur résulte souvent d'un processus de concordance croisée consistant à réutiliser des fragments de texte proposés par la mémoire tout en les révisant conformément aux

130. Jeremy Munday, *Introducing translation studies*, New York: Routledge, 2012, p. 281.

131. Michael Halliday et Ruqaiya Hasan, *Cohesion in English*, Londres: Longman, 1976.

directives du glossaire. Troisièmement, le traducteur est également assujéti à une feuille de style paramétrable pouvant limiter ses choix terminologiques et morphosyntaxiques, en proscrivant par exemple les formes superlatives, les constructions passives, etc. En somme, la rigidité du cadre syntaxique et sémantique caractéristique des logiciels de TAO—ainsi créée par les principes de répétition et d’alignement des unités discrètes—génère souvent des traductions perçues comme excessivement littérales, ou comparables à des produits de dissémination, c’est-à-dire issus d’une traduction machine (MT) subséquemment révisée par un humain.

De surcroît, contrairement au contexte de la traduction idiolectique où les normes de qualité sont draconiennes, il s’avère que les problèmes de qualité inhérents aux traductions issues de la TAO sont non seulement connus du secteur, mais standardisés. En effet, divers modèles¹³²—notamment ceux de l’ATA (American Translator Association) et de LISA (Localization Institute Standards Association)—ont établi des seuils de qualité minimum (TQI) qui cristallisent la notion de « qualité standardisable », permettant ainsi aux parties prenantes du secteur de contrôler les taux d’erreurs via des paramètres de rentabilité tels que la négociation des délais et du coût de traduction. Encore plus intéressantes peut-être sont les classifications de ces modèles qui remarquent sous diverses nomenclatures que les « erreurs » présentes dans ces contenus portent principalement sur le sens, la terminologie, la grammaire, le style, le contexte et la mise en page. En d’autres termes, l’implicite idéologique de l’industrie massive de la localisation peut se définir par son fonctionnement axiomatique produisant des normes arbitraires de coût, de délai et de qualité, tout en affirmant la supériorité des contenus générés par la TAO. Aux hommes d’être confrontés aux milliards de publications annuelles produites sous la contrainte.

132. Franco Zearo, « Measuring language quality with the translation quality index (TQI): A real world case study of language QA at Lionsbridge », http://www.translationquality.com/files/MeasuringLanguageQualityWith_TQI.pdf, consulté le 28 décembre 2015.

Vers une adaptation des contenus originaux : l'idéologie universaliste de la réduction

Devant les limitations inhérentes à la TAO, le secteur de la traduction se veut novateur, non pas du côté de la langue cible, mais de celui de la langue source. En effet, afin de minimiser les taux d'erreurs et les problèmes de flux textuels présentés précédemment, les concepteurs-rédacteurs adaptent maintenant leur savoir-faire afin de développer des contenus originaux plus malléables, plus facilement traduisibles, et plus compatibles avec les interfaces de traduction. Ces pratiques, intitulées « *content optimization* » [optimisation de contenu] ou encore « *controlled authoring* » [rédaction contrôlée], sont solidement établies en langue anglaise, langue internationale des affaires, dont l'origine remonte probablement au « Basic English » développé par Charles K. Ogden dans les années trente¹³³, consistant entre autres à réduire le lexique anglophone à environ 850 mots. Quant à la mise en œuvre progressive de ces langues dites « optimisées » ou « contrôlées », elle a vraisemblablement d'abord eu lieu dans le contexte de la traduction machine (MT) avant de s'installer dans celui de la traduction humaine (TAO).

On retrouvera ainsi des règles de contrôle similaires dans la stratégie rédactionnelle d'IBM et WebSphere¹³⁴ pour les contenus source destinés à la *traduction machine*, dans les règles d'optimisation d'O'Brien¹³⁵ pour les contenus source destinés à la *traduction de type machine*, ou encore dans le guide stylistique de John R. Kohl¹³⁶ pour les contenus source destinés à la *traduction humaine*¹³⁷.

133. Charles K. Ogden, *Basic English: A General Introduction with Rules and Grammar*, Londres: K. Paul, Trench, Trubner & Co., Ltd., 1932.

134. IBM WebSphere, «Guidelines for writing content that will be machine-translated», http://www-01.ibm.com/support/knowledgecenter/SSMQRN_5.0.0/com.ibm.wts.doc/writingGuide.html, consulté le 29 décembre 2015.

135. Sharon O'Brien, «Controlling Controlled English: An analysis of several controlled language rule sets» : <http://www.mt-archive.info/CLT-2003-Obrien.pdf>, consulté le 29 décembre 2015.

136. John R. Kohl, *The global English style guide: Writing clear, translatable documentation for a global market*, Cary: SAS Institute., 2008.

137. Voir Ultan Ó Broin, «Controlled authoring to improve localization», *Multilingual*, octobre/novembre 2009.

De manière quasi-systématique, ces modèles—et bien d’autres—offrent des recommandations portant sur deux principes majeurs : la réduction sémantique et la réduction syntaxique. En d’autres termes, qu’un texte source doive être traduit par une machine ou par un humain, la pratique dominante du secteur de la localisation est de l’optimiser en utilisant des phrases simples et courtes, en évitant les idiomes, en bannissant les mots et expressions ambigus ou polysémiques, en répétant les noms et groupes nominaux aux dépens de l’utilisation de pronoms, en prohibant la voix passive, etc. Nous réunissons dans le tableau ci-dessous les règles de réduction sémantique et syntaxique les plus fréquemment utilisées dans les modèles de langue contrôlée :

Réduction sémantique	Réduction syntaxique
Synonymes (prohibés)	Préposition ou postposition immédiate des modificateurs
Participes présents (prohibés)	Positionnement en tête de phrase des adverbes phrastiques
Pronoms (prohibés)	Limitation à trois noms du groupe nominal
Prépositions complexes (prohibées)	Stricte utilisation de la voix active
Mots polysémiques (prohibés)	Non utilisation de parenthèses/structures digressives en milieu de phrase
Figures de style (prohibées)	Calibrage phrastique (4 mots minimum - 24 mots maximum)
Participes passés non adjectivaux (prohibés)	
Temps complexes (prohibés)	

Mais quelle est la réelle idéologie qui pousse un tel phénomène de réduction ? Certes, ces contenus « réduits » ou « optimisés » peuvent sembler plus faciles et plus rapides à traduire ; et il est donc possible que les considérations de coût demeurent un facteur important justifiant cette mutation linguistique, ancrant toujours plus le traducteur dans un rôle de simple « opérateur linguistique ». En effet, il n'est pas rare de remarquer dans les revues spécialisées l'établissement de liens directs entre la réduction sémantique et syntaxique du contenu source et la minimisation du coût de traduction¹³⁸. Mais les facteurs économiques n'expliquent pas tout. Il semble y avoir un véritable consensus quant à la supériorité logique des langues contrôlées sur les langues naturelles, et *a fortiori* de l'anglais optimisé sur les langues du monde entier. Dans une certaine mesure, la marche inexorable de la dissémination de contenus simplifiés traduits de l'anglais est une forme d'hégémonie implicite par l'universalisme linguistique, un moyen de conditionner le lectorat cible dans un rapport au monde qui serait homogène, direct et dépourvu d'ambiguïté, et qui ferait converger l'humanité vers une sorte de réalité cognitive singulière.

Certes, la volonté d'éliminer le relativisme linguistique peut sembler une démarche utopique, mais ne s'agit-il pas d'une idéologie en plein essor dans le contexte anglophone unilingue actuel ? En effet, le succès du « plain English » est particulièrement notoire aux États-Unis, comme en attestent le « Paper Reduction Act » de 1976 et le « Plain Writing Act » de 2010¹³⁹, qui ordonnent à toutes les administrations gouvernementales américaines d'écrire dans un style clair et concis. Ce mouvement s'est d'ailleurs largement propagé à la communauté juridique. Notons par exemple les consignes de Christopher Williams¹⁴⁰ ou de Richard C. Wydick¹⁴¹ pour un anglais juridique clair qui consiste—avec une surprenante adéquation aux principes de réduction sémantique et

138. Barb Sichel, «Planning and writing for translation», *Multilingual*, octobre/novembre 2009.

139. Paula Pomerence, «A short introduction to the plain English movement», *Issues in writing*, 10.1, 1999, pp. 30-45.

140. Christopher Williams, «Legal English and plain language: An introduction», *ESP Across Cultures* 1, 2004, pp. 111-124.

141. Richard C. Wydick, *Plain English for Lawyers*, Durham: California Academic Press, 1998.

syntactique présentés plus haut—à éliminer tout élément lexical ou syntactique superflu, à réduire la longueur des phrases, à bannir la voix passive, à limiter la nominalisation excessive, etc. En somme, l'émergence du « plain English », qui fait de l'acte d'écrire un acte de traduction intralinguale¹⁴², semble largement corrélé avec l'expansion massive des langues contrôlées dans le secteur de la localisation, laquelle ne serait de fait que le symptôme d'une profonde idéologie universaliste poussant la langue anglaise vers la réduction.

De la langue contrôlée au contrôle de l'homme

Dans ce chapitre, nous avons pu établir que le principe de libre asymétrie est le fondement essentiel de toute traduction idiolectique, permettant à un idiolecte de trouver une voix équivalente, et donnant au traducteur son plus grand espace de négociation. Au contraire, la traduction sociolectique assistée par ordinateur se caractérise par les principes de répétition et d'alignement des unités discrètes qui ancrent fermement les contenus traduits dans la réduction sémantique et syntaxique, un phénomène lui-même accentué par l'adoption continue des stratégies rédactionnelles et d'optimisation des contenus source. Notre incapacité à quantifier l'ampleur de telles stratégies, en ligne et ailleurs, ne permet pas aujourd'hui d'évaluer le poids que ce type de contenu aura à long terme sur l'évolution de l'anglais et des langues cible du monde entier. Il semble néanmoins important de reconnaître que l'avancée de la mondialisation et du secteur de la localisation—rendue possible par une myriade de logiciels de TAO et de soutien rédactionnel—pourrait être en train de s'effectuer par le biais d'une idéologie vieille comme le monde, celle de l'universalisme linguistique, qui tend à réduire le rôle du traducteur, ainsi que celui du concepteur-rédacteur, à une fonction quasi-artificielle.

Au terme de ce bref état des lieux, les techniques de traduction utilisées par le secteur commercial posent d'importantes questions d'ordre idéologique. Parviendrons-nous à protéger la diversité du patrimoine linguistique devant la montée exponentielle de la mondialisation ? Continuerons-nous à contraindre nos langues

142. Roman Jakobson, «On linguistic aspects of translation», éd. Lawrence Venuti, *The translation studies reader*, New York : Routledge, 2000, pp. 113-118.

à s'adapter aux besoins de la technologie ? Deviendrons-nous un jour, sans même en prendre conscience, les utilisateurs, voire les locuteurs, de ces langues contrôlées facilitant la perméabilité des codes linguistiques ? Et quelles pourraient être les conséquences de la réduction sémantique et syntaxique sur les facultés cognitives mêmes de l'homme ? Telles sont les questions qui se profilent dans notre marche vers un développement hybride ou « glo-cal », marqué par l'interaction forcée d'influences globales et de cultures locales.

La traduction collaborative activiste 2.0¹⁴³

Introduction

Dans ce chapitre nous voulons montrer, dans un esprit *sémiotraductologique* (Guillaume, 2016), ce qui veut dire au sens large qu'on suit une *approche complexe* (Morin, 2008), que les phénomènes nouveaux, et encore fragmentaires, de la traduction collaborative activiste — que nous appelons TCA 2.0 — sont des phénomènes de *traduction lente et rationalisante*.

Les deux s'insèrent dans les « nouveaux modèles de pensée et d'action » (Renne (dir.), 2014) qui essaient de réconcilier la complexité sociale grandissante et l'engagement civique de façon non bouleversante. Ces efforts de ralentissement rationnel activiste et traductif, nous les encadrons dans les logiques décélévatrices du *mouvement lent* ou *Slow Movement* et dans celui de la *repolitisation*, un phénomène qui contribue au renforcement des sociétés civiles et qui opère en « antagonisme dialogique » (Morin, 2008), avec la *reidéologisation*, qui elle, n'est qu'un nouveau cycle d'instrumentalisation idéologique des acquis du présent « réveil politique mondial » (Brzezinski, 2007).

Nous voulons ainsi montrer que les nouveaux projets de traduction collaborative activiste à l'étude sont riches en complexité et en pluralisme, en accord avec l'époque que nous vivons. Cela est repérable non seulement dans les textes, et le fonctionnement des collectifs de traduction collaborative activiste, mais aussi dans le comportement individuel des différents acteurs impliqués. Nous partons de l'analyse de ce qui est nouveau dans les actions des agents activistes, et du reflet que cela provoque dans les textes originaux. Nous analysons ensuite l'activité des traducteurs et des

143. Ce chapitre a été rédigé par Raúl Ernesto Colón Rodríguez de l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa (Canada).

éditeurs activistes qui traduisent et commentent ce que font ou écrivent les agents et auteurs activistes. Nous analysons également le comportement du lectorat de ces traductions publiées en ligne. Toutes ces interactions horizontales, réseautiques, permettent de détecter et d'analyser les implicites et les explicites idéologiques qui favorisent cette repolitisation sporadique et *lente*. Phénomènes d'ailleurs qui sont repérables dans plusieurs sociétés développées ou émergentes contemporaines et qui constituent des symptômes d'un changement-évolution complexe de leurs respectives sociétés civiles.

Il sera question également de montrer que ces nouvelles formes d'engagement sont reliées à des poussées de temporalité *Kairos*.¹⁴⁴ Concept temporel de l'ancienne Grèce, il est sporadique et bref, mais intense et riche phénoménologiquement parlant. Il s'oppose de façon dialogique au *Chronos*, qui a plutôt tendance à un développement séquentiel et quantitatif.

L'activisme traductif que nous étudions est aussi relié à des processus métonymiques aux sens propre et au sens large du terme, ce qui encourage l'exploration de zones de la connaissance linguistique, et dans notre cas traductologique sur lesquelles on n'a pas encore prêté suffisamment attention, ou tout simplement porté un regard réducteur (Denroche, 2015 : 1-8). Il est plus important de le faire, car la boucle récursive provoquée par ces phénomènes contribue à un renouvellement intellectuel, sémiotique et éthique des sociétés impliquées, sachant qu'il s'agit d'un *renouvellement intellectuel, sémiotique et éthique complexe*.

Notre corpus part de l'analyse d'une dizaine de traductions et de leurs originaux, de deux projets de traduction collaborative activiste au Canada et au Brésil qui ont traduit des textes reliés aux mouvements étudiants de 2012 au Canada et de 2013 au Brésil. Pour des raisons d'espace et compte tenu de la richesse des cas proposés, nous allons nous limiter dans le présent chapitre à l'analyse de deux traductions par projet.

144. Soit la temporalité lente, comme le conçoit Geir Bertherlsen, fondateur du World Institut of Slowness.

Contexte

De nos jours, une multiplicité de nouveaux phénomènes sociaux contemporains est en train de préparer et de consolider le terrain d'une importante transformation de nos modes de vie. La reconnaissance de ce phénomène a été confirmée par le Président Barack Obama dans son dernier « État de l'Union », quand il a rappelé que : « Nous vivons à une époque de changements extraordinaires, et ces changements redessinent nos façons de vivre, de travailler, la planète entière, et notre place dans le monde »¹⁴⁵.

En France, sous l'influence d'approches qui s'éloignent progressivement des paradigmes binaires, on parle d'un « nouveau "mécano" de civilisation qui se construit progressivement sous l'effet de facteurs lourds et convergents de mutations » (Renne (dir.), 2014, t.1 : 9). On y précise qu'il s'agit d'une « modernité post-industrielle », berceau d'un authentique changement d'époque, car de nouveaux imaginaires de société, de nouvelles façons de se représenter l'activité humaine, montent lentement en puissance. Ouvrant à de nouveaux modèles de pensée et d'action et à de nouvelles utopies, qui cherchent à réconcilier les différentes dimensions : économique, technologique, environnementale, sociale et de l'activité humaine (Renne (dir.), 2014, t.1: 94).

En outre, les recherches sur l'activisme ont constaté aussi des mutations vis-à-vis d'un activisme « traditionnel », en crise plus ou moins systématique. *Ambiguities of Activism* explore ce type d'action sociale « à l'ère de l'accélération » (Hoofd, 2012), et souligne dès sa préface « qu'aujourd'hui les formes traditionnelles de résistance théorique et activiste sont probablement dépassées, inefficaces ou au moins ambiguës ». Un glissement des espaces et des agendas s'est opéré et on y précise également que les nouveaux *nœuds symptomatiques* de l'engagement sont : « l'activisme des nou-

145. «We live in a time of extraordinary change—change that's reshaping the way we live, the way we work, our planet and our place in the world.» In «Remarks of President Barack Obama – State of the Union Address As Delivered», URL :

<<https://www.whitehouse.gov/the-press-office/2016/01/12/remarks-president-barack-obama-%E2%80%93-prepared-delivery-state-union-address>>. Toutes les traductions vers le français dans le chapitre sont de nous, tous les liens Internet ont été consultés en 2016.

veaux médias, l'activisme sans frontières et l'activisme relié au changement climatique » (2012 : ix).

Trois idées séminales découlent des citations précédentes. *Primo* : le constat fondamental que nous vivons un changement d'époque à l'échelle planétaire, ce qui pose la question de la recherche de nouvelles épistémologies pour mieux comprendre une réalité qui est, en mesure grandissante maintenant, le résultat de l'intervention humaine. L'épistémologie complexe prête main-forte dans un tel contexte, car, parler de « réconcilier les différentes dimensions » de la réalité revient à reconnaître la dimension d'*antagonisme dialogique* inhérente à tout phénomène, naturel ou social.

Secundo : si les « nouveaux modèles de pensée et d'action » ne sont pas le résultat de ruptures révolutionnaires mais plutôt des processus d'une lente, réflexive et récursive montée en puissance, cela implique qu'il y a une innovation sociale à explorer. Dans ce sens, on constate de manière croissante que traduction et activisme en interaction symbiotique deviennent l'un des secteurs de la vie sociale particulièrement riche en manifestations innovatrices. Les événements des *printemps arabes* (Franjié, 2013) mais également les mouvements étudiants qui ont secoué pays développés et émergents (Colón Rodríguez, 2015) ont montré des *pensées* et des *actions* largement différentes de l'activisme traductif traditionnel.

Tertio : nous constatons que l'activisme traditionnel est en crise et que les nouveaux phénomènes d'activisme, y compris le traductif, non seulement se manifestent dans les nœuds symptomatiques ci-dessus mentionnés, mais qu'en même temps ils constituent une évolution-adaptation vis-à-vis de conditions de lutte, quantitative et qualitativement différentes à celles du monde bipolaire. Dans une planète qui se mondialise de façon exponentielle, les vieux paradigmes idéologiques ont du mal à survivre et des nouveaux apparaissent. Pourquoi en serait-il autrement?

Cadre théorique

Une démarche de « reliance » (Morin, 2008 et 2014) des éléments porteurs de nouveauté est nécessaire pour explorer les réseaux et combinaisons textuelles, discursives et sociosémiotiques

de l'activisme traductif émergent. La pensée complexe, outillée d'une approche inductive est ici suivie, mais dans une configuration complexe de la recherche, à savoir, sa nature propice à des conclusions ouvertes et exploratoires. Dans cet esprit, Edgar Morin a constaté :

« Vous ne pouvez pas déduire les qualités d'un tout à partir de celles des parties, elles sont indéductibles, et vous pouvez les induire, c'est-à-dire, à force de voir les êtres vivants qui ont les mêmes qualités, vous pouvez par l'induction dire : ça va se passer pareil » (Morin, 2014).

La capacité de relier ou « reliance », en termes simplifiés, veut dire que « connaître, c'est être capable de distinguer, puis de relier ce qui a été distingué »¹⁴⁶. La reliance propose alors une horizontalité réseautique censée réduire le risque de simplification propre à l'induction. Les défis auxquels fait face le chercheur aujourd'hui, c'est d'être capable à la fois de « distinguer, analyser, associer et synthétiser », tout en reconnaissant « la présence de l'observateur/concepteur dans l'observation-conception »¹⁴⁷.

Ce procédé épistémologique et théorique permet d'analyser les phénomènes de la traduction activiste contemporaine à partir d'une *perspective sémiotraductologique*, qui s'inscrit dans une « sémiotique des cultures » (Guillaume, 2016 : 232). On sait que le traducteur, qu'il soit professionnel ou pas, n'est pas un simple automate du transfert interlinguistique. Avec Astrid Guillaume, on peut aussi affirmer « qu'il est également interprète de l'idéologie de son temps et de celle des temps passés [...] il agit comme un décodeur de messages et de signes explicites et implicites » (2016 : 232). La sémiotraductologie est donc « la compétence et la discipline indispensables pour déceler toute forme d'idéologie et produire une traduction éthique » (2016 : 232), et cela nous mène à la question méthodologique.

Dans ce domaine, la complexité est fréquemment reliée à la transdisciplinarité. On devrait également la relier à l'indisciplinarité. La première peut et doit être critique de l'organisation disciplinaire des autres disciplines (Montuori, 2005), et doit aussi

146. Voir la synthèse du concept morinien de « reliance » : *Réseau Intelligence de la Complexité*, en ligne.

147. *Ibidem*.

contribuer, dans le revenir sur elle-même qui favorise la fusion disciplinaire, à créer un *système de la connaissance* qui soit capable de s'autocritiquer, de s'autocorriger et de s'autorégénérer. Alors, problématiser ce qui a semblé ou semble encore évident, est peut-être la meilleure façon de régénérer en permanence la connaissance. La deuxième, c'est-à-dire l'indisciplinarité doit contribuer à récupérer l'*apprentissage intuitif* que le rationalisme aurait banni (Loty, 2004). Il y a un holisme cognitif dans l'intuition qui ne doit plus être réprimé, car il peut et doit, en antagonisme dialogique avec la raison, être utile aux « bonnes causes » rationnelles.

Contextes théoriques spécifiques et concepts opératoires

La culture des réseaux

Dans le premier nœud symptomatique de l'engagement : l'*activisme des nouveaux médias* (Hoofd, 2012), nous distinguons une émergente « culture des réseaux » (network culture), où l'on a « une abondance inouïe de flux d'information et une accélération des dynamiques informationnelles » (Terranova, 2004 : 1). Le fait que ces flux superabondants d'information ne sont plus monolingues fait que la traduction y a un rôle de plus en plus visible ou même paradigmatique.

Cette nouvelle culture étroitement reliée aux technologies de l'information est donc un élément fondamental de la pluralisation des engagements contemporains. Des voix individuelles y trouvent écoute et possibilité de participation. La méthode de communication sociale change, on privilégie les processus au lieu des structures, les processus non linéaires, spontanés ou même sporadiques au lieu des linéaires, basés sur la permanence, parce que le choix d'insertion ponctuelle dans un processus de « dynamiques informationnelles en accélération » est — en antagonisme dialogique — la réponse ralentissante et rationnelle à cette accélération.

L'eCulture

Se développe alors à l'intérieur de cette *culture des réseaux* une *eCulture*, ou « condensé de "culture de la communication par voie électronique" »¹⁴⁸ où la « communication asynchrone » est

148. Voir, dans le *Glossaire eCulture*, l'entrée « eCulture ». URL : <http://www.letudiant.fr/boite-a-docs/document/glossaire-eculture-17429>.

un facteur transformateur des dynamiques de communication traditionnelles. Ici, chaque interlocuteur « traite l'information à son rythme, sans obligation de consulter ni répondre immédiatement », ce qui « permet de réfléchir tranquillement et de débattre souvent plus en profondeur »¹⁴⁹. Ce ne sont pas seulement les espaces des échanges qui ont changé, mais également la temporalité et la géographie de ces échanges qui sont soumises à des changements lourds de conséquences.

Échelle locale ou planétaire des échanges

Culture des réseaux et *eCulture* se caractérisent par l'*échelle locale ou planétaire des échanges*, et c'est dans l'interrelation de ces trois facteurs que l'on constate l'émergence de « nouveaux discours », de « nouvelles communautés discursives », de nouvelles formes d'organisation du militantisme et de l'action politique.

Avec la traduction activiste, on est passés d'un schéma linéaire classique :

auteur-texte-lecteur/traducteur-traduction-lecteur

à un schéma réseautique et récursif :

auteur-texte-lecteur-traducteur-traduction-lecteur ;
lecteur-lecteur ;
lecteur-traducteur ;
traducteur-auteur ;
lecteur-auteur, etc.

Théorie métonymique de la traduction

Les métonymies et la pensée métonymique se font de plus en plus présentes, repérables et récurrentes dans le discours social. Cela exige des approches théoriques complémentaires, et celles-ci commencent à apparaître. Proposée par Charles Denroche (2015), la théorie métonymique de la traduction se veut un « nouveau paradigme pour la traductologie » (2015 :154). Loin de se laisser séduire par la métaphore, comme cela a été le cas des linguistes

html>

149. *Ibid.*, entrée « communication asynchrone », p.4

et des traductologues, historiquement influencés par le prestige ou même par le diktat des discours littéraire et rhétorique, Denroche voit dans le langage figuratif métonymique l'outil capable de rendre compréhensible la traduction dans un sens fondamental. Il y souligne que « les traducteurs consacrent la plupart de leur temps et énergies à explorer les relations métonymiques inter et intralinguistiques » (2015 : 159), et cela le conduit à la conclusion que « la traduction est le processus dans lequel les relations métonymiques ne sont explorées que dans une seule dimension, mais tout au long des réseaux de relations du texte » (Denroche, 2015: 159). Cette théorie permet de jeter un regard nouveau sur la traduction en général, et à la TCA 2.0 en particulier, mais on le fait aussi et surtout parce que l'approche se veut inclusive et complexe, car faire l'emphase sur les « réseaux de relations du texte », revient à proposer une approche de reliance.

Traduction et ralentissement rationnel

La traduction est en général un acte de *ralentissement rationnel* du texte source. Le traducteur lit et relit le texte original dans le but de le reformuler dans une langue et une culture d'arrivée qui ne sont pas toujours proches des langues et cultures à la source. Cela provoque de la part du traducteur un effort de compréhension et de transfert qui s'avère un processus interprétatif, explicatif et réflexif, donc décélérateur et rationalisateur.

La traduction est aussi en général — à la différence d'une rhétorique métaphorisante, adepte du monolinguisme et du « monoculturalisme » aux racines théologiques —, une quête « d'équivalence dynamique » (Nida, 1969 [2003]), et en même temps un processus de « réécriture et de remâchement » donc une quête de « création » et de « transcréation » (de Campos, 1997). Dans ce sens, elle s'approche du concept et des procédés de la métonymie, autant dans un sens littéral que figuré.

D'une part, observé dans une dimension diachronique et mondiale, le *ralentissement rationnel* en traduction augmente ou diminue selon les impératifs de l'époque ou des sociétés en particulier, c'est-à-dire qu'il y a une permanente relation « d'antagonisme dialogique » entre, d'un côté, des tendances de rationalisation et d'ex-

plicitation et d'un autre côté, de persuasion implicite, ou si on préfère, de manipulation idéologique en traduction.

Mouvement lent

Le *Mouvement lent* (Slow Movement)¹⁵⁰ est un mouvement international qui prône le ralentissement des rythmes humains et qui se répand à une large panoplie de secteurs de la vie sociale, de la cuisine à la façon de faire la science¹⁵¹, mais également la politique et l'activisme. Dans ce sens, Ingrid M. Hoofd souligne dans ses conclusions : « Il apparaît alors, que pendant que la planète se retrouve dans ce maelstrom d'accélération, la seule réponse possible serait de *ralentir en urgence* l'irresponsable aggravation de cette tension, et de cette insoutenable logique de ciblage » (Hoofd, 2012 : 109).

Repolitisation

La *repolitisation* — produit du réveil politique des générations qui ont vécu plus de sept décennies de relative paix mondiale, qui ont été mieux éduquées et qui sont toujours partie active ou témoins de la plus importante révolution scientifique et technologique de l'histoire de l'humanité¹⁵² — contribue à la consolidation des sociétés civiles et à l'avancement de la résolution pacifique et évolutive des conflits sociaux ou sociétaux. Il s'agit d'un concept qui n'a pas été ignoré en traductologie où il apparaît surtout relié aux questionnements éthiques (Cronin, 2003, 2013; Van Wyke, 2013). De cette manière, la *repolitisation* favorise une « nouvelle rationalité » (sanity) dans les affaires publiques (Heath, 2014), que beaucoup réclament, et est ainsi à l'origine d'un nouveau type

150. Mouvement multisectoriel qui va du *Slow Food* jusqu'à la *Slow Science*, en passant par la *Slow Politics*, et qui prône en essence une récupération de la culture de la décélération par rapport aux rythmes de vie imposés au monde contemporain.

Voir <<http://movimientoslow.com/en/filosofia.html>>

151. Voir le *Slow Science Manifesto*, sur <www.slow-science.org>.

152. Il est significatif que le président Obama vienne de rappeler cet aspect évident mais un peu oublié de notre contemporanéité. Voir :

<<https://www.whitehouse.gov/the-press-office/2016/04/25/remarks-president-obama-address-people-europe>>

d'éthique et d'action sociopolitique pluraliste, spontanée, réseautique et pourtant souvent éphémère.

Aux antipodes, la *reidéologisation* vise à escalader le conflit et à instrumentaliser la repolitisation (Colón Rodríguez, 2015 : 108-109). La traduction y est vue « comme une voie de conversion » (translation as a channel of conversion) (Robinson 1997), où « la créativité personnelle du traducteur devait être subordonnée à ou subsumée dans le Logos, la Parole unitaire de Dieu ».

Les processus récursifs et la *Pensée lente* sous-jacents dans la repolitisation favorisent l'émergence de nouvelles formes de reliance sociale y compris au niveau sémiotique, et avec elles de nouvelles formes de conscience, d'éthique et d'activisme.

Politique lente

Le *Mouvement lent* se manifeste en politique, à travers la promotion d'une *Politique lente* ou *Slow Politics*¹⁵³, à fortes composantes décélératrices et néorationnelles. La *Politique lente* promeut une analyse politique individualisée et singulière, agissant en faveur d'un avancement graduel et décéléré, ou comme l'a souligné le *Slow Politics Anti-Manifesto* (2014) :

« Sans forcer les gens en synchronicité, [où] tout le monde peut faire partie d'un projet plus important et en même temps vivre sa propre singularité, [...] la « politique lente » arrive à pas feutrés et évite le souffle court d'une entrée longue et éruptive ».

Traduction lente

Forts des constats qui précèdent, nous qualifions de « traduction lente » ou *Slow Translation*, le phénomène de ralentissement rationnel des textes sources et de leur réception. Ce ralentissement est une dimension générale qui inclut trois autres dimensions spécifiques : une dimension textuelle, avec un caractère *métonymique* repérable; une dimension sociale, détectable dans

153. À l'échelle internationale deux conférences internationales ont été organisées, une première à Sapporo, Japon, intitulée : «Slow Politics: International Conference on Power & Creativity in an Age of Crisis», les 27-29 septembre 2014.

Voir <<http://www.smal.jp/en/projects/page.php?id=132>>, et une deuxième à Berlin, les 13-15 novembre 2014). Voir : <<http://berlinergazette.de/konferenzen/slow-politics/>>

le fonctionnement des projets (collectifs, spontanés, pluriels et éphémères de traducteurs professionnels et non professionnels) ; et la dimension de l'*espace-temps* de ce type de traduction, car elle se manifeste dans les *espaces dynamiques et virtuels* du *Web 2.0* et a lieu dans l'aléatoire, intense phénoménologiquement parlant, et qualitatif *Kairos*.

Le lien entre traduction lente et repolitisation

La TCA 2.0, phénomène de *traduction lente*, tout comme la *Slow Politics*, se manifeste activement à travers la *communication asynchrone* que favorise l'*eCulture*. Ce type de communication temporellement diverse, réfléchi et polyrythmique, est le moyen idéal à travers lequel se construit un esprit de *repolitisation* lente, progressive, sporadique et spontanée de la société civile où elle a lieu.

Implicite et explicite idéologiques et leurs interactions

L'*implicite*, selon le CNRTL¹⁵⁴, est ce qui « sans être énoncé expressément, est virtuellement contenu dans un raisonnement ou une conduite ». L'*implicite idéologique*, quant à lui, est un concept qui a tendance à être utilisé dans des domaines très divers du savoir de manière implicite, c'est-à-dire sans le définir. En traductologie, il a été évoqué par Barbara Folkart (2007) pour ironiser sur « l'inhérente et inéluctable supériorité de l'original » vis-à-vis de la traduction. Pour définir l'implicite idéologique, nous allons partir de la connotation de « foi implicite » qu'apporte le CNRTL dans la définition citée ci-dessus. Alors, et reprenant cette connotation pour l'adapter, l'implicite idéologique, ce sont les idéologies contenues mais non développées ni mises à jour dans un texte original et dans sa traduction, qui n'étant pas toujours identiques dans l'un et l'autre, nous renvoient à une doctrine ou à une attitude de vie.

L'*explicite*, toujours selon le CNRTL¹⁵⁵ est ce « qui est nettement et complètement formulé, sans aucun doute possible ». L'*explicite idéologique* en revanche semble être aussi un concept peu exploré dans la littérature scientifique. Néanmoins, déjà en 1980 deux au-

154. Voir l'entrée « implicite ». URL :
<<http://www.cnrtl.fr/lexicographie/implicite>>

155. Voir l'entrée « explicite ». URL :
<<http://www.cnrtl.fr/definition/explicite>>

teurs canadiens précisait que l'idéologie explicite était « l'apparition des contenus manifestement produits par (ou annexables à) une idéologie isolable hors du texte [...] d'énoncés de type ouvertement emprunté à une zone spécifique de l'extra-texte : en l'occurrence, la politique » (Choul et de Smet, 1980 : 119 et 141). Pour nous, l'explicite idéologique est l'idéologie appartenant à un registre intertextuel qui est repérable dans la traduction, à partir de sa présence dans le texte original, mais également dans l'environnement de publication de cette traduction. Cela est particulièrement le cas — on le verra — des traductions publiées en ligne, dans des sites ou projets de traduction collaborative activiste.

Ce qui ne doit pas nous échapper ici est le fait que l'implicite idéologique et l'explicite idéologique coexistent en antagonisme dialogique dans tout phénomène à l'étude, et que souvent c'est le point de vue de celui qui regarde qui va faire pencher la balance dans l'un ou l'autre sens.

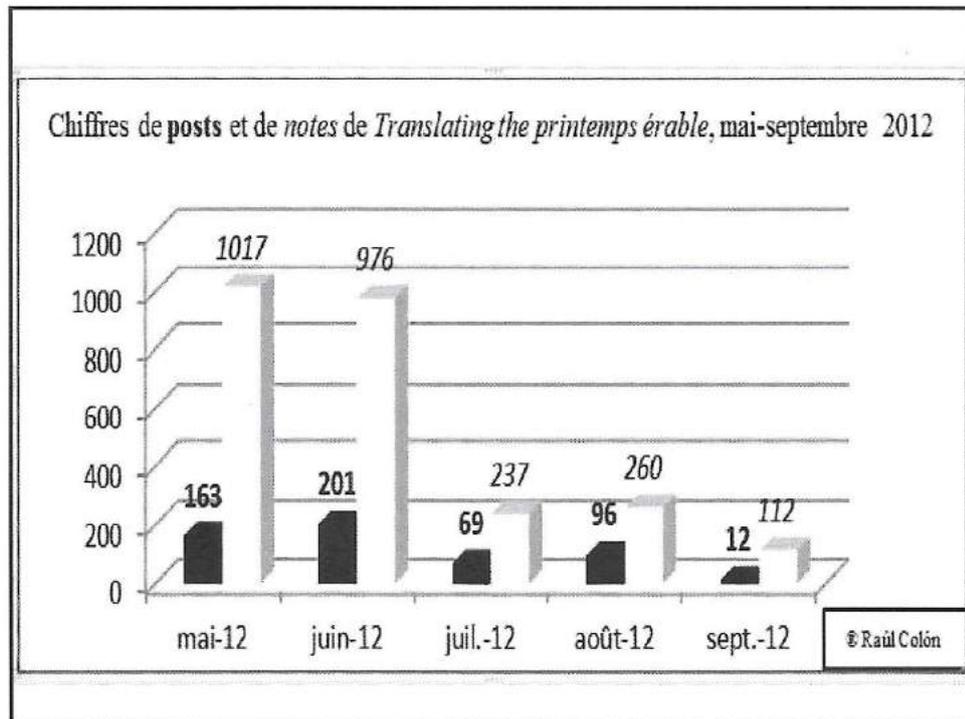
Les implicites et les explicites idéologiques de la repolitisation en traduction : étude de cas de *Translating the printemps érable* et d'*Outras Palavras*

*Translating the printemps érable*¹⁵⁶ est né avec le mouvement étudiant qui a secoué le Québec en 2012. Le 19 mai 2012 après la publication par le journal québécois *Le Devoir* d'un article contre la loi 78 du gouvernement provincial qui avait comme objectif l'interdiction et la répression des manifestations, une première traduction anglaise « Bill 78 - Abuse of Power (Le Devoir) » d'un texte québécois déclenche le projet et donne suite à des centaines d'autres traductions.

Nous allons nous concentrer sur les 13 derniers jours du mois de mai 2012, premiers du projet *Translating the printemps érable*. Il s'agit d'un total de 163 traductions de textes de presse, et parfois des transcriptions-traductions d'autre type de textes, des vidéos, des affiches ou des photos des manifestations. On y trouve également des posts publiés sur Facebook et des éditoriaux en anglais des éditeurs du projet, atteignant 1017 notes, « likes » ou commentaires des lecteurs. C'était, à n'en pas douter, le moment *Kairos* culminant de ce projet. En cinq mois, comme le montre le

156. <http://translatingtheprintempsérable.tumblr.com>

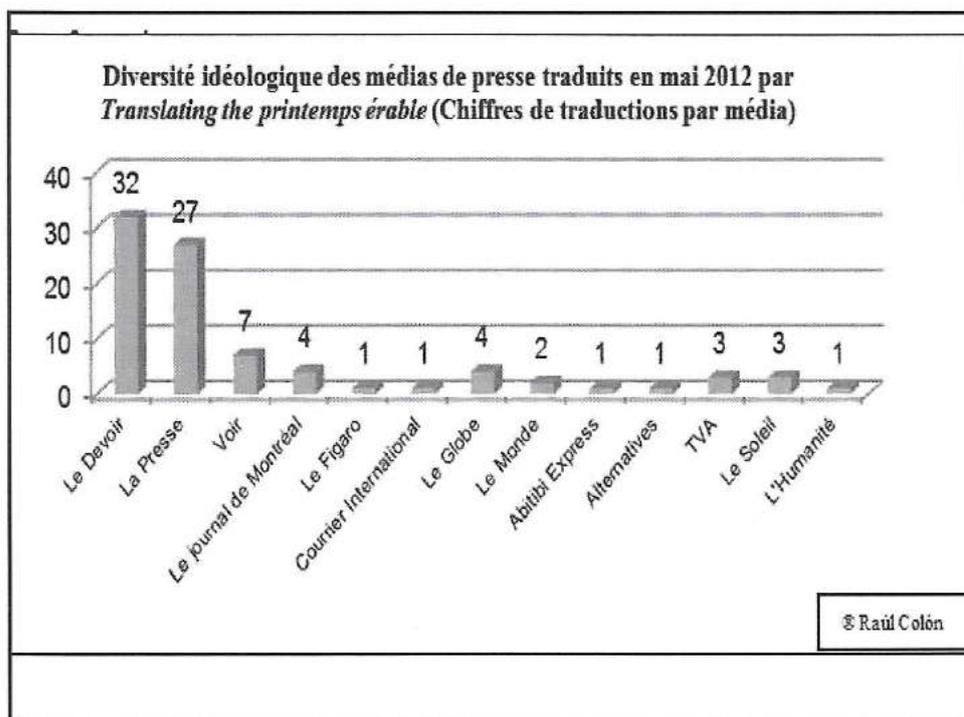
graphique ci-dessous, ils vont publier jusqu'à 541 textes, la plupart des traductions, et obtenir 2602 commentaires, « likes » ou republications.



Graphique 1

Implicites et explicites idéologiques dans *Translating the printemps érable*

Comme le montre le graphique ci-dessous, ce projet reflète dès le début, et à travers leur choix de qui et quoi traduire, la richesse et la diversité des médias et des réseaux sociaux francophones qui se prononcent sur le sujet. Des médias canadiens, français ou d'ailleurs, de gauche, du centre ou de droite, montrent implicitement l'ouverture idéologique présente dans les processus de repolitisation.



Graphique 2

Cas 1. Un exemple de cette diversité idéologique implicite, présente autant dans l'original que dans la traduction, est l'interview du journal *Le Devoir* avec l'Anarchopanda¹⁵⁷, figure emblématique de l'appui d'une bonne partie des professeurs universitaires ou des cégeps à la cause étudiante. Même si inspiré d'une idéologie anarchiste, nous allons voir que ce « prof » véhicule un message un peu différent de l'anarchisme traditionnel, car son appel à la non-violence et à la résolution pacifique du conflit est très loin d'un anarchisme « classique ».

157. AnarchoPanda: Philosophy on the sidewalk (Le Devoir). URL : <http://translatingtheprintempsérable.tumblr.com/post/23822432490/anarchopanda-philosophy-on-the-sidewalk-le-devoir>

Original	Pourquoi le panda ? Pour le symbole et les couleurs, noir et blanc, de l'anarchisme, mais essentiellement « parce que c'était la plus belle des mascottes cheaps en vente sur E-Bay China. » Digressons pour rappeler que « la diplomatie du panda » existe en Chine depuis 2000 ans avant J.-C. : on y offre en cadeaux des pandas géants en gages de bonnes relations.
Traduction	Why the Panda ? For the symbol and the colors, black and white, of anarchism, but essentially "because it was the nicest of the cheap mascots on sale on E-Bay China." We digress to recall that China has had "the diplomacy of the panda" since 2000BC. There they offer giant pandas as a sign of good relations.

Alors, la récupération partielle, non binaire, non violente et dialogique des idéologies du passé s'avère un trait implicite repérable des idéologies de la repolitisation. On l'appellera un *antagonisme dialogique à caractère idéologique*, et il va être récurrent dans les exemples apportés ici.

La manifestation textuelle d'une *traduction métonymisante*, est un trait implicite repérable des idéologies de la repolitisation en traduction.

Original	AnarchoPanda collectionne les étreintes, accordant une plus-value à celles volées aux policiers
Traduction	AnarchoPanda collects hugs, putting more value on those stolen from police officers

Ici, "more value" pour « plus-value » (au lieu de *capital gain*) est une métonymie ou synecdoque généralisante, *le tout pour signifier la partie*, avec une intention croissante ou expansive menant à une abstraction. Si l'auteur de l'article est influencé par la terminologie marxiste, le traducteur ne l'est pas nécessairement ou bien il décide tout simplement d'enlever la possible connotation « politisée ». Cet effet de « refroidissement idéologique » (Colón Rodríguez, 2014) devient un autre trait implicite repérable des idéologies de la repolitisation en traduction.

Quant aux explicites idéologiques de l'exemple cité, il y a déjà dans le titre de la traduction la spécification entre parenthèses que ce texte provient du journal *Le Devoir*, à trajectoire souverainiste reconnue. Le lecteur de cette traduction, au moins le canadien, doit être capable d'identifier explicitement le spectre idéologique de la publication à la source, ce qui se voit renforcé d'ailleurs par le fait que l'adresse URL du texte original est une sorte de sous-titre de la traduction publiée en ligne.

Cas 2. Le texte source est un témoignage anonyme dans un blogue d'un membre de l'armée canadienne devenu travailleur humanitaire dans des pays du Tiers-Monde¹⁵⁸. Original et traduction mettent en valeur, de façon implicite et explicite les causes défendues par l'armée canadienne à l'étranger, et questionnent en même temps les politiques répressives provinciales vis-à-vis des manifestants, de même que l'attitude suiviste de la police provinciale vis-à-vis des élus. Les trois extraits suivants montrent l'*anta-*

158. Letter to my former military buddies (Le Devoir). URL : <http://translatingtheprintempserable.tumblr.com/post/23673319080/letter-spoiled-brats-le-devoir>

gonisme dialogique à caractère idéologique observé aussi dans le cas précédent.

Original	C'est pour la démocratie que tu es allé l'autre bord. C'est certain que là-bas, c'était « live ». (sic)
Traduction	It's for democracy that you went to the other side. To be sure, it was intense over there.

Original	... avec la loi 78, ce n'est plus seulement une question de droits de scolarité. Non, c'est maintenant une question de bris des droits individuels et fondamentaux. De recul.
Traduction	...with Law 78 it is no longer just a question about tuition fees. No, now it's a question of a breach of individual and fundamental rights. A total regression.

Original	Tu sais mon ancien frère d'armes, je ne suis pas de gauche ou de droite. Je suis pour le gros bon sens. Pis la loi 78, pour moi ça ne fait pas de bon sens.
Traduction	You know, my old friend in arms, I'm neither leftist or rightist. I'm totally for good old-fashioned common sense. And Law 78, well to me, it makes no sense.

On y voit aussi une *récupération de l'analyse intuitive*, dans l'appel au « gros bon sens ». Dans le Canada francophone, cette expression s'identifie à la recherche d'une entente commune. Ce serait un autre trait implicite des idéologies de la repolitisation.

Le titre de la traduction — ici aussi — porte la spécification entre parenthèses que ce texte provient du journal *Le Devoir*. Ensemble avec l'adresse URL du texte original (sorte de sous-titre de la traduction), ils constituent des explicites idéologiques pour un lectorat canadien averti de l'histoire politique québécoise et canadienne, mais des implicites pour d'autres lecteurs non avertis.

Les implicites et explicites idéologiques dans *Outras Palavras*

Au Brésil, le site *Outras Palavras*¹⁵⁹ reflète un stade préliminaire de ce que nous appelons TCA 2.0, mais loin déjà de l'activisme traditionnel. Précisons tout d'abord les implicites idéologiques d'ordre général. Par exemple, ce que ce projet n'est pas, parce que dans le contexte latino-américain et du Brésil cela est important. *Outras Palavras*, tout en étant un projet des forces de la gauche intellectuelle et universitaire brésilienne de São Paulo, est aussi un projet de média alternatif qui n'est pas aligné sur le Parti des travailleurs (PT) au pouvoir. Il n'est pas aligné non plus sur l'idéologie politique des partis politiques du Forum de São Paulo. Le credo d'*Outras Palavras*, le confirme :

Dès le début du siècle, une nouvelle culture de la transformation du monde commença à se développer. Elle prend racine parmi d'autres éléments, dans la notion que changer les relations sociales n'est pas quelque chose qu'on peut transférer aux institutions, aux groupes politiques ou à l'avenir. Cela fait partie de décisions concrètes que nous tous prenons en tout temps dans notre quotidienneté, des décisions qui à des moments spécifiques se transforment en action collective¹⁶⁰.

On identifie ici la reconnaissance du changement d'époque et des mentalités. Le refus de laisser la volonté politique citoyenne

159. <http://outraspalavras.net>

160. Voir :

<<http://outraspalavras.net/quem-somos/pos-capitalismo-e-comunicacao-compartilhada/>>

dans les mains des « institutions ou groupes politiques » est une réaffirmation de la crise de l'activisme traditionnel (Hoofd, 2012). Ce refus entraîne une culture politique nouvelle et émergente qui focalise l'attention sur l'individu agissant en réseaux et prenant des « décisions concrètes que nous tous prenons en tout temps ». On identifie ici également la reconnaissance d'une temporalité *Kairos* qui inspire « à des moments spécifiques [...] l'action collective ». Avec ces postulats comme point de départ, qu'est-ce qui le différencie dans le contexte brésilien des autres sites qui font de la traduction activiste?

Une première réponse est le choix des auteurs. Reliés à l'analyse du mouvement étudiant brésilien de 2013, se trouvent Žižek, John Pilger, Ignacio Ramonet, Ramzy Baroud, Immanuel Wallerstein ou Joseph Stiglitz. Des auteurs qu'on peut considérer comme ceux d'une *gauche cosmopolite*, connue également comme *Global Left*, définitivement non partisane des approches idéologiques orthodoxes du passé.

Une deuxième réponse est les textes choisis pour traduction et publication dans le site, des analyses, pour la plupart contextualisatrices des événements brésiliens dans un réseau global d'événements similaires. Il s'agit d'une contextualisation métonymique qui souligne le fait que les événements brésiliens font partie d'un tout mondial.

La troisième réponse est le traitement métonymique des textes traduits à l'heure de les publier (images élargissantes du contenu textuel, légendes de photos à caractère interprétatif, mots clés, phrases-clés surlignées et répétées entre paragraphes pour faire un bilan des idées, etc.).

Cas 1. L'article d'Immanuel Wallerstein : « Uprisins Here, There, and Everywhere » en traduction portugaise : « Novas revoltas globais: o sentido está em disputa »¹⁶¹, présente les combinatoires métonymiques suivantes, révélatrices d'implicites et explicites idéologiques :

161. URL :

<<http://outraspalavras.net/posts/novas-revoltas-globais-o-sentido-esta-em-disputa/>>

1. Entre un titre original en anglais qui en français serait : « Soulevements ici, là, et partout » et un autre en portugais qui serait « Des nouvelles révoltes mondiales, leur sens reste à discuter », nous observons un glissement métonymique du titre (de partie à tout), élargissant le sens de l'original et le précisant. Il ne s'agit pas seulement d'une reformulation en fonction d'une quête « d'équivalence dynamique » (Nida, 1969 [2003]). On a affaire à une adaptation du titre qui répond aux besoins d'une réflexion engagée de la part d'un certain public brésilien, connaisseur et familier avec le sujet. Ceci étant un implicite idéologique de ce titre en traduction.

2. L'article original, publié sur le site de l'auteur, n'a pas d'images l'accompagnant, sauf pour la bannière du site, qui présente une carte physique de la planète et le portrait de l'auteur. La traduction d'*Outras Palavras*, en revanche, rajoute une image tout de suite après le titre et les catégories sous lesquelles la traduction est classifiée dans le site. Nous avons ici une *métonymie multimodale de la variété verbal-graphique* (Forceville, 2009). Cette image est une photo d'une manifestation des femmes égyptiennes au Caire. La légende de la photo explique que ces manifestations ont été manipulées par les militaires égyptiens comme prétexte pour le coup d'État. Il faut signaler que l'article original parle des manifestations en Turquie, au Brésil et en Bulgarie, donc le rajout de la photo des manifestations égyptiennes actualise et élargie le sens du texte original, mais cette expansion ne s'arrête pas là. Le sous-titre créé pour l'article traduit, même s'il est inspiré de certaines affirmations de l'article original, ne se réduit pas exclusivement à ce que Wallerstein avait écrit. La traductrice brésilienne, Gabriela Leite, et les éditeurs du site rajoutent « les révoltes naissent à l'origine à gauche et sont reliées à la tradition antiautoritaire de 1968, mais risquent de glisser dans la direction contraire à l'originelle ». Photo, légende de photo et sous-titre-résumé s'avèrent des procédures qui montrent le rôle des implicites et explicites idéologiques en traduction.

3. La présence de quatre catégories, des quatre liens vers d'autres articles reliés thématiquement, et des cinq mots clés (tags) dans la traduction, tous inexistantes dans l'original, consti-

tuent de notre point de vue des explicites idéologiques, qui travaillent pour offrir au lecteur un réseautage textuel de l'article en question, avec les articles qui intéressent les éditeurs d'*Outras Palavras* que le lecteur consulte.

4. Deux commentaires s'avèrent aussi des réflexions métonymiques élargissantes du texte traduit. Un premier lecteur fait une réflexion « naturalisante » et holistique des phénomènes sociaux en discussion, proposant de voir ces conflits dans un cadre espace-temps plus large. Le suit un autre lecteur qui ironise sur le caractère « éternel » des antagonismes dans les sociétés, nous montrant que des implicites et explicites idéologiques peuvent être étudiés dans la réception des traductions activistes en ligne.

Cas 2. Article de Michael Löwy, « MOVIMENTO PASSE LIVRE. Le mouvement pour le transport gratuit au Brésil », en traduction portugaise : « O Passe Livre, segundo Michael Löwy »¹⁶² ou retraduit en français : « Le Passe Livre selon Michael Löwy ». Le sujet de l'article est directement relié au mouvement étudiant qui a secoué le Brésil en 2013, et nous avons ici des combinatoires métonymiques similaires au cas précédent.

1. Dans la traduction du titre on observe déjà une opération métonymisante de réduction de l'échelle ou métonymie qui va du tout à la partie, c'est-à-dire qu'on passe d'une énonciation généralisante dans l'original français à une personnalisation du point de vue de l'auteur dans la version portugaise. Il y a un implicite idéologique dans cette opération qui est reliée, selon nous, aux convictions nationalistes des éditeurs du site brésilien, pour lesquels les mieux placés pour faire des généralisations sur le Brésil sont les Brésiliens eux-mêmes, toute opinion étrangère n'étant qu'un point de vue singulier.

2. Dans ce cas, il n'y a pas non plus d'image dans l'article original. La traduction rajoute une légende de photo où l'on peut voir un étudiant qui porte une affiche qui dit : "R\$0,20 eu não pago não"

162. URL :

<<http://outraspalavras.net/posts/o-passe-livre-segundo-michael-lowy/>>

(20 centimes de real, je ne vais pas les payer). L'explicite idéologique pour le lectorat brésilien ici est évident. Il s'agit du titre de l'adaptation de la chanson « Opinião » de Zé Keti, qu'a faite la chanteuse, également brésilienne, Elsa Soares¹⁶³ et qui symbolise la réclamation principale du mouvement étudiant brésilien. Ce qui est explicite pour le lectorat brésilien averti constitue un élément implicite pour l'étranger ou le lecteur non averti. L'implicite idéologique et l'explicite idéologique, nous le constatons dans cet exemple aussi, peuvent relever du point de vue de celui qui regarde.

3. Présents aussi dans cette traduction quatre catégories, quatre liens vers des articles reliés thématiquement, et six mots-clés, plus quatre commentaires qui élargissent tous le débat proposé dans l'article traduit. Un élément ressort pour sa signification implicite. Les commentaires sur le site de l'original (Mediapart), et même s'il s'agit du blog de l'auteur, sont réservés aux abonnés. Les raisons sont commerciales, car, comme l'annonce le site dans sa charte, « Mediapart est un Journal payant d'information en ligne »¹⁶⁴. *Outras Palavras* en revanche affiche les commentaires en permanence, même s'il exerce toujours un contrôle éditorial sur les commentaires qui sont publiés ou non.

En résumé des exemples proposés du projet *Outras Palavras*, on constate une claire préférence pour les auteurs de la gauche cosmopolite non orthodoxe, les textes choisis sont porteurs des analyses contextualisatrices pour le lectorat brésilien et on repère également un traitement métonymique en traduction, en publication, et dans la réception, ce qui permet de suivre la trace des implicites et explicites idéologiques en traduction collaborative activiste et de constater l'effort de ralentissement rationnel que tous ces rajouts provoquent, pouvant le classer comme des échantillons de *traduction lente*. Ces éléments montrent aussi que l'on constate non seulement un « usage abondant des procédés

163. Pour consulter la vidéo avec l'explication. URL :
<https://www.youtube.com/watch?v=IfXlHp_bEDo>

164. URL : <<https://blogs.mediapart.fr/charte-de-participation>>

métonymiques dans les cultures dominantes » (Tymoczko, 1999), mais dans les cultures des pays émergents également.

Conclusion

Pour montrer que la traduction collaborative activiste 2.0 est un phénomène de *traduction lente* et rationalisante, nous avons eu recours à la pensée complexe, reliant le contexte global, celui de l'époque actuelle et celui de l'activisme. Suivant également une perspective sémiotraductologique, on a distingué et analysé les réseaux de connections des trois combinatoires du phénomène à l'étude : la combinatoire textuelle, la combinatoire sociale et la combinatoire espace-temporelle. On a ainsi constaté le besoin de « décélération urgente » (Hoofd, 2012) pour lequel ces phénomènes agissent, dans le but de réconcilier complexité et engagement. Ce sont des efforts présents parmi les défis du XXI^e siècle en général, et pour l'activisme et la traduction activiste en particulier.

Nous avons également relié *Culture des réseaux* et *eCulture* avec *l'échelle locale ou planétaire des échanges*, pouvant distinguer que c'est dans le cadre de l'interrelation de ces trois facteurs que l'on constate l'émergence de « nouveaux discours », de « nouvelles communautés discursives », de nouvelles formes d'organisation de l'action politique et de l'activisme traductif.

Pour montrer que la TCA 2.0 est le reflet en traduction activiste des idées et des idéologies de la *repolitisation*, nous avons examiné quatre cas de deux projets de traduction activiste, qui se démarquent dans leurs projections idéologiques de l'activisme traditionnel, de par une **cohabitation idéologique plurielle**, c'est-à-dire, une récupération partielle, non binaire, non violente et dialogique des idéologies du passé. Cela s'observe au niveau des collectifs et des activistes, des éditeurs, des traducteurs et des lecteurs, à des moments culminants (ou *Kairos*) de notre contemporanéité.

En suivant la manifestation en antagonisme dialogique des implicites et explicites idéologiques dans les textes traduits, nous avons pu suivre des *fils connecteurs* de cette mouvance, ici reliés surtout aux processus métonymiques, aux sens propre et large, qui y sont présents. Ces fils, selon nous, ouvrent la voie à de nouvelles approches théoriques qui devront être mises à contribution

comme le *connectivisme* (Siemens, 2005). Il est important de le faire, car il s'agit de phénomènes traductifs qui favorisent un renouvellement intellectuel, éthique et activiste complexe des sociétés concernées, à un moment tournant de l'histoire humaine.

Bibliographie

Geir Berthelsen, (2014) *Slow Film*, in: *World Institute of Slowness*, URL: <http://www.theworldinstituteofslowness.com/>

Zbigniew Brzezinski, (2007), « Une nouvelle vision pour l'Amérique et l'Europe », trad. Isabelle Hausser, dans : *Commentaire*, 2007, 1 (Numéro 117), pp.51-60.

Jean-Claude Choul & Michel de Smet, (1980), « Des Romains bien tranquilles : les prix du Cercle du Livre de France (1960-1965) », dans : *Voix et Images*, vol. 6, n° 1, 1980, p. 127-145.

Raúl Ernesto Colón Rodríguez, (2015), « Traduction lente et traduction collaborative activiste au XXI^e siècle », dans : Guidère, Mathieu (dir.). *Traduction et Géopolitique*, Paris : L'Harmattan, pp.101-125.

Raúl Ernesto Colón Rodríguez, (2014), « Quels rôles civiques pour le traducteur dans le contexte de la globalisation contemporaine ? », dans : Hébert, Lyse (ed.) (2014). *Beyond Mediation? Selected Proceedings of the Fourth Graduate Student Conference in Translation Studies*, Glendon College, York University, pp. 5-24.

Charles Denroche, (2015), *Metonymy and Language. A New Theory of Linguistic Processing*, New York and London: Routledge

Charles Forceville, (2009), "Metonymy in visual and audiovisual discourse", in: Eija Ventola and Arsenio Jesús Moya Guijarro (dir.), *The World Told and the World Shown: Issues in Multisemiotics*. Basingstoke/New York: Palgrave MacMillan, pp. 56-74.

Lynne Franjié, (2013), « Politiques et pratiques de la traduction dans les pays arabes » URL :

<<http://www.lebulletinducratil.fr/index.php/fr/politiques-et-pratiques-de-la-traduction-dans-les-pays-arabes>>

Astrid Guillaume, (dir.) (2016), *Idéologie et traductologie*, Paris : L'Harmattan.

Glossaire eCulture, l'entrée « eCulture ». URL :

<<http://www.letudiant.fr/boite-a-docs/document/glossaire-eculture-17429.html>>

Joseph Heath, (2014), *Enlightenment 2.0 Restoring Sanity to Our Politics, Our Economy, and Our Lives*, Toronto: HarperCollins Publishers Ltd.

Ingrid M. Hoofd, (2012), *Ambiguities of Activism. Alter-Globalism and the Imperatives of Speed*, New York and London: Routledge.

Laurent Loty, (2005), « Pour l'indisciplinarité », in: Douthwaite, Julia & Vidal, Mary (eds.) (2005). *The Interdisciplinarity Century; Tensions and convergences in 18th century Art, History and Literature*, Oxford: Studies on Voltaire and the Eighteenth Century 2005:4, Voltaire Foundation, pp.245-259

Alfonso Montuori, (2005), "Gregory Bateson and the Promise of Transdisciplinarity", in: *Cybernetics And Human Knowing*, Vol.12, no. 1-2, pp.147-158.

Edgar Morin, (2008), *La Méthode* (six tomes en deux volumes), Paris : Seuil.

Edgar Morin, (2014), *Le défi de la complexité – Edgar Morin*, à l'USI. YouTube. URL :

<<https://www.youtube.com/watch?v=6UT57Jm371w>>

Barack Obama, (2016), *Remarks of President Barack Obama – State of the Union Address As Delivered*. URL:

<<https://www.whitehouse.gov/the-press-office/2016/01/12/remarks-president-barack-obama-%E2%80%93-prepared-delivery-state-union-address>>

Marie Renne, (dir.) (2014), *Cahier des nouvelles problématiques de société*, tome 1, Paris : Commissariat Général au Développement durable. Délégation au Développement durable. Mission Prospective. URL : <http://www.developpement-durable.gouv.fr/IMG/pdf/Cahier_des_nouvelles_problematiques_de_societe_-_Tome_1.pdf>

Marie Renne, (2014), *Cahier des signaux faibles*, tome 2, Paris : Commissariat Général au Développement durable. Délégation au Développement durable. Mission Prospective. URL : <http://www.developpement-durable.gouv.fr/IMG/pdf/Cahier_des_signaux_faibles_-_Tome_2.pdf>

George Siemens, (2005), "Connectivism: A Learning Theory for the Digital Age", URL:

http://www.itdl.org/Journal/Jan_05/article01.htm

Slow Politics Anti-manifesto (2014), in: “Slow Politics: International Conference on Power & Creativity in an Age of Crisis”, URL: <www.smal.jp/en/projects/page.php?id=132>

Slow Science Manifesto (2010), URL:

<www.slow-science.org>

Tiziana Terranova (2004), *Network Culture. Politics for the Information Age*, London: Pluto Press.

Sites Web (projets de TCA 2.0)

Translating the printemps érable,

URL:<<http://translatingtheprintempserable.tumblr.com/>>

Outras Palavras, URL : <<http://outraspalavras.net/>>

Partie II

Sociétés et politiques

- Guerre et crises
- Société
- Droit

Exemplaire gratuit - Ne peut être vendu.

Traduction des identités politiques en crise¹⁶⁵

Introduction

Nous nous arrêtons dans ce chapitre sur le rôle de la traduction en tant que vecteur de médiation lors d'une situation de crise politique. Nous avons choisi le thème de la crise politique parce que nous jugeons que c'est essentiellement pendant la crise d'un pays ou d'une société que commence à se cristalliser la différence entre les identités politiques qui s'y trouvent, ainsi que les idéologies qui en surgissent. Cela dit, le discours qu'adopte chacune de ces identités porte sur un ensemble de concepts idéologiques qui pourraient révéler quelques difficultés de traduction. Cela montrerait à quel point pourrait être complexe la mission du traducteur face à cette sorte de discours.

Étant donné le clivage sociétal connu en Syrie depuis l'arrivée du fameux Printemps arabe, sous forme de soulèvement populaire contestataire, nous avons constitué notre corpus d'un ensemble d'articles (100 articles en arabes avec des commentaires qui varient selon le thème entre 150 et 350 commentaires), apparus dans la rubrique « Articles et Opinions » du site électronique syrien www.syria-news.com, à partir du 8 janvier 2012 jusqu'au 30 juin 2014. Les articles ne suivent pas une périodicité précise, environ un article tous les dix jours. La particularité de ces articles se présente par le droit au commentaire ouvert à un large public, et par la nature des sujets abordés qui ne sont pas que politiques. Le site syrien www.syria-news.com étant un média indépendant de l'idéologie de l'État et du régime, il échappe à la censure étatique à l'aide de la toile virtuelle. Le choix énonciatif du discours journa-

165. Ce chapitre a été rédigé par Munaf Abbas des Universités Teshreen à Lattaquié/Lyon (Syrie/France) et Ramia Ismail de l'Université Lyon 2 (France).

nalistique de ce site se situe à mi-chemin entre les différentes identités politiques ; son analyse nous paraît donc d'une grande adéquation avec le sujet de cet ouvrage. Ce qui nous paraît très intéressant dans la médiation de la crise syrienne par ce site, ce sont les commentaires autorisés à tous les lecteurs des articles, qui montrent de près le discours propre aux identités politiques syriennes.

Les représentations divergentes des identités politiques naissantes ont ainsi mené les multiples idéologies à s'exprimer à travers les discours relatés autour de cette crise politique. Notre analyse du corpus en question nous a permis de répartir les discours repérés en trois catégories selon les identités politiques principales, à savoir :

L'identité politique loyaliste, représentée par l'État, le régime et une partie de la société civile ;

L'identité politique opposante, répartie entre les modérés, les extrémistes et une partie de la société civile) ;

L'identité politique centriste, communément appelée la troisième identité ou la majorité silencieuse, qui englobe toute la partie du peuple qui n'appartient pas aux deux premières catégories.

Cette médiation de nos représentations à travers le symbolique, nous transforme, en suivant la réflexion de B. Lamizet (2011), en sujets symboliques de « langage et de culture » tout autant que citoyens de l'espace public. La médiation politique prend forme ainsi par la communication qui se tient entre les sujets de la sociabilité, porteurs d'identité, à l'aide du symbolique qui permet de découvrir les représentations ancrées dans l'imaginaire de l'autre, et par conséquent dans les replis de son idéologie.

L'ensemble d'instructions discursives, présenté par P. Charau-deau (2005), en guise de « contrat de communication », prédéfinit le genre situationnel surdéterminant partiellement les différents protagonistes de la communication. Dans cette perspective, peuvent être distingués les divers types de contrats, tel le politique, le médiatique et le publicitaire. Le traducteur-médiateur est ainsi censé rendre compte de sa connaissance de ce genre situationnel qui relève de la (inter-)subjectivité qui régit cette situation de communication entre deux parties principales : l'énonciateur et le destinataire.

La traduction des discours idéologiques dans le cas syrien relève donc du processus de communication à condition que le traducteur-médiateur tienne compte du positionnement énonciatif adopté par les divers locuteurs. Cela nécessite par conséquent une parfaite assimilation de la visée d'influence imposant l'impact sur le savoir de l'autre comme principale finalité.

Le rôle de la traduction

Les spécificités du discours idéologique syrien étudié se fondent, chez les différents protagonistes de la crise, sur une triade victime-agresseur-sauveur, accompagnée par un processus de surdramatisation de la situation et de focalisation sur la suractualité. La traduction se trouve ainsi, en tant que processus de médiation, face à un procédé d'amalgame qui se traduit par le discours de victimisation, la description du portrait de l'ennemi et l'héroïsation. La traduction se charge de cette manière, de mettre en évidence l'absence de la distance explicative de tout procédé d'analogie abusif.

La médiation de la crise politique dans la traduction des discours idéologiques

L'analyse de notre corpus montre que le processus de médiation représenté par l'acte de traduire peut viser plusieurs niveaux de médiation selon le traitement linguistique du discours. En d'autres termes, la médiation est de nature culturelle quand il s'agit de la traduction de sigles, socio-culturelle quand il s'agit de la traduction des noms des groupes armés et sociologique quand elle concerne la traduction du lexique utilisé par les différents protagonistes. Dans ce qui suit, nous exposons, d'une façon comparative, certains exemples provenant des discours des trois identités principales.

Médiation culturelle : les sigles

Le processus de traduction en tant que médiation se trouve donc chargé, non plus seulement de proposer l'équivalent exact des textes initiaux, mais aussi de fournir toutes les informations nécessaires pour que le lecteur du texte traduit puisse attribuer ce

discours à l'identité politique qui convient, et le situer par la suite par rapport aux idéologies en question.

Dans les exemples suivants, nous pouvons constater qu'il existe une culture, propre à la situation de crise politique syrienne, qui régénère une terminologie bien précise, et cette terminologie détient ainsi son propre ensemble de sigles. Cependant, sans un ajout décisif de la part du traducteur, le lecteur francophone ne sera nullement capable d'attribuer une identité politique précise aux acteurs politiques possédant des abréviations. Déterminer l'identité des acteurs politiques permettrait de comprendre leurs positionnements énonciatifs et de mieux cerner leurs idéologies. Dans les exemples suivants, la médiation de la traduction est ainsi d'ordre culturel, puisqu'elle devrait prendre en compte le manque d'information chez le lecteur-cible vis-à-vis de la culture politique de la crise syrienne. Parmi ces sigles, nous pouvons citer à titre d'exemple :

OSDH : L'Observatoire Syrien des Droits de l'Homme, basé à Londres, principal acteur du soulèvement.

ACHR : Commission Arabe des Droits Humains (Arab Commission of Human Rights), basée au Caire, rattaché à la Ligue Arabe.

FSNS : Front de Salut National en Syrie, basé à Londres et Paris en 2007, avant le Printemps arabe.

CCCDS : Comité de Coordination pour le Changement Démocratique en Syrie, à Damas, l'opposition patriotique considérée ultérieurement comme la seule forme d'opposition reconnue par le régime.

CNFOR : Coalition Nationale des Forces de l'Opposition et de la Révolution, basée à Istanbul et Doha, 1^{er} rassemblement des différentes oppositions de l'étranger.

ASL : l'Armée Syrienne Libre, soutenue par la CNFOR, et soutenue par une coalition internationale sous l'égide des États-Unis.

MOL : Mouvement des Officiers Libres, les déserteurs de l'armée régulière.

FIS : Front Islamique Syrien, un regroupement de plusieurs groupuscules islamistes armés.

EIIL : L'État Islamique en Irak et au Levant, qui est initialement une branche d'Al-Qaïda mais distincte du groupe Al-Nosra, le groupe toujours reconnu par Al-Qaïda.

Médiation socio-culturelle : les noms des groupes armés

En ce qui concerne les appellations des groupes armés sur le terrain, le traducteur-médiateur est le détenteur des informations requises pour comprendre les références incluses dans les noms de ces groupes. Étant de nature socio-culturelle puisque les lecteurs initiaux reconnaissent l'identité de ces groupes à l'aide de leurs noms, cette médiation peut également s'appuyer sur des références d'ordre géographique ou idéologique, en l'occurrence, islamiste.

Selon les références géographiques

Nous entendons par références géographiques les indicateurs qui se trouvent dans une appellation quelconque qui montrent son lien direct avec une région ou une zone géographique. Il est à noter que certains groupes armés en Syrie ont opté pour ce genre d'appellation au début de la crise, dont la mise en relief relève du ressort du traducteur-médiateur. Nous pourrions expliciter cela par l'intermédiaire des exemples suivants :

« Conseil Révolutionnaire de Deir ez-Zor » : groupe actif dans le gouvernorat de Deir ez-Zor, au Nord-Est du pays, proche des frontières irakiennes.

« Brigade de Homs » : groupe actif dans le gouvernorat de Homs, au milieu du pays, limitrophe avec le Liban.

« Brigade des martyrs de Baba Amr » : groupe actif dans l'un des quartiers de la ville de Homs.

« Ahrar Al-Shamal » : (les libres du Nord), vers Alep, Raqqa et les autres villes du nord syrien.

« Ahrar Al-Zawiya » : (les libres de Zawiya), une région du département d'Idlib.

« Brigade des Loups de Ghab », une grande plaine dans le département de Hama.

La première difficulté concernant la traduction de ces appellations consiste dans le fait que le lecteur n'est pas en mesure de se rendre compte des références idéologiques de chacun de ces groupes, surtout au début de la crise. Au fil des années, le sens de ce genre d'appellation est devenu compréhensible pour les lecteurs, grâce aux explications accordées par le traducteur-média-

teur en ce qui concerne la situation politique et militaire de terrain sur le sol syrien.

La deuxième difficulté à laquelle le traducteur a dû proposer une solution, c'est la multiplicité des groupuscules armés ainsi que leurs fournisseurs d'armes et d'argent. Il est également important de noter que le rapport entre ces groupes et leurs donateurs restait caché pendant une longue durée, pour des raisons beaucoup plus pragmatiques que politiques. C'est pourquoi, nous n'avons pas assisté à la création des groupes tels que « Brigade du Prince Hamad », l'ancien chef qatari, ou la « Brigade d'Erdogan » avant le début de l'année 2013, deux ans après le début des événements.

Selon les références idéologiques (islamistes)

Les références idéologiques de la majorité des groupes armés existants sur le sol syrien sont de nature islamiste. Dans les exemples suivants, nous présentons la traduction qui a été accordée à chacun des groupes en question, qui montre le lien explicite entre ces appellations et des textes religieux en général, et coraniques en particulier. Force est de signaler que sans une note explicative, un ajout sémantique ou une explication précise de la part du traducteur, il n'est pas possible de connaître les vraies idéologies de ces groupes. Nous citons à titre d'exemple les appellations suivantes :

« Kataeb Fursan al-Haq » (les Chevaliers de la Vérité) : groupe actif dans le gouvernorat de Homs.

« Liwa al-Haq » (la Vérité), groupe actif dans le gouvernorat de Homs.

« Mouvement d'Al-Fajr al-'Islami » (L'Aube islamique), groupe actif dans le gouvernorat d'Alep.

« Jaysh al-Tawhid » (Armée du monothéisme), groupe actif dans le gouvernorat de Deir ez Zor.

« Kataeb al-Imane » (Brigade de la Foi), groupe actif dans le gouvernorat de Damas.

« Suqour al-Islam » (Brigade des Aigles de l'Islam), groupe actif dans le gouvernorat de Damas.

« Kataeb al-Nasr al-'Ati » (Brigade de la Victoire Venue (certaine))

Il existe tout de même quelques groupes dont les noms indiquent une appartenance ethnique ou nationale comme les « Kataeb Suqour Al-Kurd » (Brigade des Aigles Kurdes), qui est un groupe actif dans le gouvernorat d'Hassaké, dont la majorité des habitants est d'origine kurde.

Médiation sociologique : Le lexique utilisé par les antagonistes de la crise

Le rôle de médiation de la traduction peut également être d'ordre sociologique. Devant le clivage social et politique survenu dans l'espace public et l'espace politique, la traduction a la mission de transmettre également la dimension sociétale de chacun des discours traduits. Les identités politiques étudiées possèdent ainsi des discours caractéristiques d'une partie de la société, qui se différencient les uns des autres par un thème général distinct.

Nous avons pu repérer chez les loyalistes un discours fondé sur l'accusation de tous les autres acteurs politiques qui n'adoptent pas le même credo ou la même vision. Une fois de plus, le traducteur-médiateur est censé prendre en compte, dans sa médiation, le positionnement énonciatif que prennent ces identités dans leurs discours.

Dans le discours accusateur des loyalistes, nous retrouvons des expressions comme : « Les fonctionnaires enlevés ; La mutilation des cadavres ; Les explosions, le chaos, les actes terroristes, les vols et les enlèvements ; Les funérailles des victimes ; Un convoi officiel et populaire ; La mort des innocents ; Face à la pensée médiévale », qui focalisent le discours loyaliste sur la victimisation de l'identité loyaliste face aux autres acteurs « agresseurs ». Le traducteur ne peut également pas simplement traduire certains mots sans fournir quelques éclaircissements sur le vrai sens qu'ils apportent, ce qui est le cas dans les exemples suivants, dans lesquels les loyalistes traitent l'Autre dans leur logique d'accusation :

Les services de renseignement de Jordanie, d'Arabie Saoudite, des Émirats Arabes, d'Égypte, du Qatar, de l'autorité palestinienne et des services sionistes et américains ;

Les descendants des Saoud, les amoureux de Netanyahu ; Les Frères Musulmans résidant des hôtels d'Istanbul ;

Les 'Ar'ouris (les partisans d'un religieux syrien populaire chez l'opposition, appelant à exterminer les autres communautés religieuses qui ne sont pas sunnites) ;

Les takfiris (les radicaux islamistes pratiquent l'excommunication religieuse, dont la pratique de communication avec les autres est basée sur le jugement permanent de l'autre en croyant ou mécréant (kafir en arabe)) ;

Les confessionnalistes (les personnes qui jugent les autres selon rien d'autre que leurs confessions).

En revanche, le discours opposant fait appel à l'ironie et au sarcasme envers le « régime ». Nous citons à titre d'exemple des locutions telles que « les manifestations pro-régime pré-organisées et spontanées » ou « les prétendues manifestations des millions de participants » pour montrer la contradiction du discours du régime concernant sa popularité, « l'axe de résistance et d'opposition à l'hégémonie occidentale » pour signaler que cet axe, dont la Syrie est le pays principal, n'a rien réalisé finalement de ses projets politiques. Nous avons pu remarquer en plus une insistance sur le rôle de la Russie et l'Iran dans la direction politique et diplomatique de la crise, résumée dans cet extrait : « la décision politique est aux mains des Russes, militaire aux mains des Iraniens, l'arme chimique est aux mains des Américains, le Golan est aux mains des Israéliens ».

Parmi les attributs accordés aux loyalistes par les opposants nous trouvons les suivants : « corrompus », « hypocrites », « Chabihas » (les groupes armés qui soutiennent l'armée nationale), « ontaimistes » (un néologisme syrien qui veut identifier les partisans du président Assad par leur slogan du début de la crise qui était « on t'aime Bachar »), « régime dictatorial », « système politique individualiste familial » et enfin « tyran ». Les loyalistes sont traités d'« esclaves » face aux hommes « libres » et « révolutionnaires » de la « révolution ».

Sur le large éventail des groupes opposants, nous nous sommes arrêtés sur le discours du groupe le plus violent et le plus extrémiste dont l'idéologie constitue la pièce maîtresse dans son processus d'endoctrinement des nouveaux recrues, en l'occurrence, l'État islamique dit « Daech ».

En plus de son extrême violence utilisée comme le seul moyen de communication, Daech fait appel à une terminologie non seulement religieuse, mais qui requiert également un haut niveau de connaissance des textes religieux afin de pouvoir interpréter ses messages. Le monde entier a assisté aux scènes où se sont fait décapiter des soldats ou civils syriens, des personnes capturées d'autres nationalités ou même des combattants anti-régime arrêtés par Daech pour des raisons idéologiques ou autres. Toutes ces vidéos présentent un certain niveau de difficulté dans la traduction, en particulier dans le sens où la diffusion de l'événement exige une grande rigueur dans la compréhension du message et de la situation de communication afin de pouvoir le reproduire dans une autre langue. Néanmoins, il existe des termes et des expressions non-religieuses qui ont été repérés dans ce discours, en représentant un processus de re-sémantisation ou de néologisme terminologique ou lexicologique, tel que « al-minṭaqa ar-ramādiyya » (la zone grise : qui désigne l'ensemble des Musulmans qui n'ont pas pris fait et cause pour leur califat, sans pour autant prendre parti contre lui), « ḥazzān dā'īsh » (le réservoir de Daesh : celui qui transfère l'argent et transporte les combattants et les kamikazes), ou enfin « as-samaka fy as-saḥrā' » (le poisson de désert ou le poisson de sable : une nouvelle stratégie militaire appliquée par l'organisme de Daech visant à attaquer plusieurs endroits d'une façon très rapide).

Quant à la troisième identité principale, celle des centristes, elle tient un discours qui prend une position médiane entre les deux premiers discours. Il s'agit d'une logique qui ne soutient ni les loyalistes ni les opposants, mais plutôt la patrie. Les centristes cherchent ainsi à présenter un discours conciliateur qui rapproche les deux antagonistes majeurs de la crise et par conséquent de la guerre. Leur discours contient donc les expressions suivantes : « La logique d'opposition contre la logique loyaliste ; La Syrie est le pays du respect, de la tolérance et de la coexistence entre ses confessions ; La solution démocratique ; Le peuple syrien est uni ; La réconciliation ; Nous devons écrire un nouveau contrat social ; La responsabilité historique ; Les lignes rouges ».

Les pseudonymes chez les différentes identités politiques

Les commentateurs des articles étudiés utilisent des pseudonymes provenant de leurs choix socio-politiques et de leurs références idéologiques, ce qui explique le fait qu'ils sont répartis selon les trois identités naissantes dans la crise. Cependant, le traducteur pourrait rencontrer des difficultés dans sa médiation des notions sur lesquelles sont fondés ces pseudonymes. Nous rappelons que nous nous contentons uniquement de la présentation de ces pseudonymes selon les catégories auxquelles ils appartiennent, ce qui donne une idée claire des motifs qui existent derrière ces choix.

Les différentes formes de violence qui se manifestent dans la société syrienne pendant la crise en question ne laissent pas de place à la liberté d'expression dans l'espace public syrien. La censure traditionnelle de l'État a gagné « davantage de légitimité », selon ce dernier, à cause des dangers qui pourraient menacer la stabilité et la paix civiles. C'est pourquoi, il paraîtrait logique pour les loyalistes comme pour les opposants, de cacher leurs vraies identités de peur de dépasser les lignes rouges imposées par la politique médiatique du gouvernement.

Les loyalistes ont ainsi eu recours à cette pratique à cause des menaces qui pouvaient leur être adressées par certains opposants. Devant l'anonymat, les menaces qui ont été repérées, de la part des deux côtés, n'ont pas visé ainsi l'autre en soi, mais plutôt le projet adverse dans sa totalité : « Vous allez voir à la fin de la crise comment le pouvoir de l'État va redevenir fort, et va vous attraper un par un, bande de traîtres », ou encore « la fin de votre régime est imminente, vous allez voir votre président et ses Chabihis en prison ou décapités ». La pratique de pseudonymie dans les commentaires s'applique même chez la « troisième identité », dont le dévoilement de la vraie identité ne changera rien à l'échange.

Les pseudonymes des opposants présentent parfois une ironie concernant le discours des loyalistes. C'est pourquoi on peut voir des opposants qui se font appeler « Régressiste et fier de l'être », « Comploteur » ou même « Citoyen rêvant d'être baasiste », en réponse aux accusations qui leur sont adressées par les loyalistes. On constate également l'apparition du thème de l'opposition au président ou au Baas dans les pseudonymes comme dans les exemples suivants : « Baasiste déserteur » et « Opposant au des-

potisme d'Assad ». Nous remarquons en outre que les opposants utilisent constamment l'adjectif « libre » pour décrire tout ce qui peut être relié à la révolte. Ainsi les opposants souhaitant garder l'anonymat précise leur ville natale en lui ajoutant des attributs comme : « Hamoui libre » (en référence à la ville de Hama dans le nord-ouest syrien), « Alépine libre » (en référence à la ville d'Alep), « Syrien libre » ou « Syrienne chrétienne libre ».

Quant aux pseudonymes des loyalistes, ils varient entre les commentateurs qui veulent exprimer leur appartenance à leur pays malgré l'intensité de la crise comme dans « Syrien fils de Syrien », « Amoureux de Syrie », « Fils du pays » ou « Alépine authentique (attachée) ». D'autres pseudonymes montrent une sorte de défi à l'égard de l'opposition en montrant l'attachement au parti « Vieux baasiste », ou encore en exprimant son hostilité envers les pays qui soutiennent l'opposition « Brûleur de Saoudiens ». Une partie des pseudonymes montrent également le déplacement forcé chez les loyalistes qui ont été obligés de quitter leurs lieux de résidence à cause des attaques ou des obus des forces de l'opposition « Homsite fuyant Homs » ou « réfugié pro-Assad ».

Conclusion

Il est vrai que les nouveaux mots dans le discours naissant en temps de crise constituent pour le traducteur un défi à relever. Toutefois, ce défi résulte, pour le traducteur-médiateur, d'un conflit entre ses propres positions, inévitables en situation de conflit, et sa fidélité au texte qu'il doit rendre. S'ajoute à cela les positions prises par les différents protagonistes de la crise dont le discours peut porter parfois sur un certain degré d'implicite et de subtilité, que le lecteur ne serait pas en mesure de saisir sans le rôle médiateur du traducteur. La terminologie pendant la crise reflète ainsi le changement social en évoluant très vite. Elle reflète également un concept culturel et une idéologie dominante.

La signification des termes et l'organisation du système notionnel dépendent directement de la théorie du concept qui fonde la terminologie. L'ontologie constitue une piste importante quant à la représentation formelle du système notionnel des termes. Ces derniers ne sont pas isolés, ils forment un système de pensée idéo-

logique face auquel le traducteur devient l'intermédiaire entre la théorie et la pratique.

Ce chapitre a tenté de montrer que l'idéologie et le discours idéologique ne sont pas mis à l'écart du processus de la traduction, surtout quand il s'agit de son rôle médiateur. Nous pouvons ainsi dire que la médiation culturelle que représente cette dernière peut également constituer un besoin, voire une exigence, quand nous avons affaire à un discours de dimension politique ou sociale. Cette médiation devient ainsi une médiation socio-culturelle, voire politique en situation de crise.

Nous pouvons ainsi constater que l'idéologie est le résultat d'une identité en mutation que transforme la crise au fil du temps en un ancrage sociétal authentique, dont la séparation de toutes les représentations figurant dans l'imaginaire collectif semble impossible. Cela met le traducteur devant une responsabilité nouvelle concernant l'éthique de sa mission de médiateur, puisque cette dernière pourrait jouer un rôle décisif dans le déroulement des événements politiques, et en conséquence remettre la communication entre les différents antagonistes aux niveaux des échanges d'idées au lieu de céder la place aux armes.

Bibliographie

Hannah Arendt (1989), *Penser l'événement*, tr. sous la dir. de Cl. Habib, Paris, Belin, 269 p. (Coll. « Littérature et politique »).

J.-L. Austin (1970), *Quand dire, c'est faire*, tr. par G. Lane, Paris, Seuil, 187 p., ind. (Coll. « L'ordre philosophique »).

Émile Benveniste (1966), *Problèmes de linguistique générale, tome 1*, Paris, Gallimard.

Patrick Charaudeau (2006), « Discours journalistique et positionnements énonciatifs. Frontières et dérives », *Revue SEMEN 22*, Énonciation et responsabilité dans les médias, Presses Universitaires de Franche-Comté, Besançon.

Noam Chomsky & E.-S.Herman (2003), *La fabrique de l'opinion publique. La politique économique des médias américains* (1998), tr. fr. par G. Ducornet, Paris, Le Serpent à plumes.

Jacques Derrida (2003), *Le « Concept »* du 11 Septembre, Galilée, Paris.

Jürgen Habermas (1993), *L'espace public* (1962), tr. par M. B. de Launay, Paris, Payot. (Coll. « Critique de la politique »).

Jacques Lacan (1949), *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique*, in LACAN (1966), p. 93-100.

Bernard Lamizet (1998), *La médiation politique*, Paris, L'Harmattan.

Bernard Lamizet (2011), *Le langage politique. Discours, images, pratiques*, Paris, Ellipses.

Amin Maalouf (1998), *Les Identités meurtrières*, Grasset, Paris,.

Edgar Morin (1976), « *Pour une crisologie* », in *Communications*, n°25, pp. 149-163.

Max Weber (1963), *Le savant et le politique* (1919), tr. fr. par J. Freund, Paris, U.G.E. (Coll. « 10/18 »)

Exemplaire gratuit - Ne peut être vendu.

Traduction et chevaux de Troie idéologiques¹⁶⁶

Même s'il se définit généralement par la référence à « des notions collectives sur le bon/mauvais usage, à l'oral ou à l'écrit, par rapport à des genres et des registres de discours particuliers à des cultures différentes » (Jaffe 2008 : 517), le concept d'idéologie linguistique ne se limite pas à la rectitude langagière. Il touche plusieurs sphères et recouvre aussi « des convictions – voire des certitudes – concernant le lien (culturel ou politique) entre langue et identité, touchant à tous les niveaux, de l'identité personnelle à la citoyenneté nationale ou supranationale » (Jaffe 2008 : 518).

Dans cette perspective – et en gardant en ligne de mire les travaux de Simon (1992), Munday (2007) ou encore Lefevre (1992) –, il est pertinent de s'interroger sur certains facteurs temporels ou diatopiques dans la manifestation de l'idéologie (voir notamment Tymoczko 2003 : 183), de même que sur leur caractère collectif ou idiosyncrasique. Nous nous proposons ainsi d'étudier en particulier trois phénomènes prégnants en traduction de l'anglais au français au Canada : la féminisation, la fréquence relative des noms de pays et de peuple en anglais et en français (les mots *Canada* et *Canadian/Canadien(nne)s*, notamment), ainsi que la traduction de *American* par *États-unien*. Le contraste entre la relative « transparence » de ces phénomènes et leur portée politique nous conduirait à les considérer comme des chevaux de Troie idéologiques – certains portant clairement la marque de l'idéologie assumée du traducteur ou de l'émetteur du texte original, comme nous le verrons plus loin.

166. Ce chapitre a été rédigé par Isabelle Collombat de l'Université Laval, Centre interuniversitaire de recherches sur la littérature et la culture québécoises (Québec, Canada).

Le cheval de Troie idéologique : définition

À l'origine, le cheval de Troie était le « cheval de bois gigantesque dans les flancs duquel les guerriers [grecs conduits par Ulysse] se cachèrent pour pénétrer dans Troie ». Par extension, le terme *cheval de Troie* désigne aujourd'hui couramment un « moyen secret pour s'introduire chez l'ennemi, chez l'adversaire » (d'après *Le Grand Robert de la langue française*). Dans le domaine de l'informatique, ce terme réfère à un « programme malveillant introduit dans un ordinateur à l'insu de l'utilisateur pour recueillir ou détruire des informations » (*Le Nouveau Petit Robert* 2016) et en médecine, un « agent pathogène ou vecteur d'une maladie dont on ne se méfie pas et qui est inconnu ou considéré comme inoffensif à première vue parce qu'il n'a pas encore manifesté ses effets nocifs » (*Le grand dictionnaire terminologique*). Comme l'indique le grand nombre de mots connotés présents dans ces définitions – *ennemi, malveillant, à l'insu de, détruire, nocif* –, le cheval de Troie est essentiellement un moyen subreptice permettant à son utilisateur de parvenir à ses fins à l'insu d'autres acteurs dans une situation donnée.

Pour préciser le concept de cheval de Troie idéologique utilisé dans ce chapitre, il convient de s'attarder brièvement sur la notion polymorphe d'*idéologie*, qui « tantôt désigne les conceptions et les formes de pensée propres à un individu ou à un groupe et qui le distinguent des autres, tantôt [...] se réfère à la distorsion d'un corps de pensée par rapport à une approche objective de la réalité » (Chouvier 2016 : 22). Dans l'un ou l'autre des cas, qu'elle soit idiosyncrasique ou apparemment objective, l'idéologie « tend à se définir communément comme un corps de pensée, composé d'idées générales et de représentations, orientant les comportements individuels ou collectifs et organisant le rapport de chacun à ses conditions d'existence » (Mansouri 2016 : 32). De fait, une idéologie se situe au plan axiologique des valeurs, individuelles ou collectives, et s'accompagne naturellement de rapports entre individus ou groupes se réclamant d'idéologies différentes. Ces rapports peuvent se traduire par une volonté d'exercer une influence sur d'autres individus ou groupes – ils peuvent ainsi devenir des rapports de force, au sens propre, et s'alimenter de la mise en

œuvre de moyens de persuasion visant, plus ou moins consciemment, à propager ou à défendre une idéologie.

Dans cette perspective, le cheval de Troie idéologique sera ici considéré comme un outil de défense ou de persuasion : plus précisément, en traduction, nous le définirons comme un procédé matériel d'expression langagière (lexical, morphologique, syntaxique, grammatical ou stylistique) en apparence anodin, présent dans le texte-source ou appliqué au texte-cible, véhiculant une connotation idéologique, c'est-à-dire référant à un système axiologique, et susceptible d'être utilisé ou interprété comme un moyen d'influence.

Pour illustrer ce concept, nous aborderons trois problématiques pouvant se présenter en traduction de l'anglais au français : la féminisation, la fréquence du nom de pays et l'utilisation de l'adjectif *états-unien*.

« Avoir bon genre à l'écrit¹⁶⁷ »

Stahlberg et coll. (2007) établissent une classification des langues selon trois catégories relatives au genre : langues à genre grammatical, langues à genre naturel, langues non genrées (*genderless*). Le français est ainsi une langue où domine le genre grammatical, c'est-à-dire que la « reference to sex is almost inevitable when speaking about human beings » (Stahlberg et coll. 2007 : 164), tandis que l'anglais, langue où « most personal nouns are indifferent on femaleness or maleness » (Stahlberg et coll. 2007 : 165), repose essentiellement sur le genre naturel. Ainsi, lors du transfert de l'anglais au français, l'actualisation du genre naturel en genre grammatical est incontournable : elle peut nécessiter des recherches extralinguistiques, qui permettront par exemple de traduire comme il se doit *student* par *étudiantes* dans un texte portant sur l'Alverno College, université catholique réservé aux femmes située à Milwaukee (Wisconsin).

Comme l'indique Simons (1996 : 16-17), la question du genre n'est généralement pas considérée comme un élément linguistique significatif en traduction, parce qu'il fait partie de ce qu'on appelle les « servitudes » purement mécaniques de la langue. Cela

167. Titre d'un guide de rédaction épïcène publié en 2007 par l'Office québécois de la langue française.

étant, précise Simons plus loin (2007 : 17), « while grammarians have insisted on gender-marking in languages as purely conventional, feminist theoreticians follow Jakobson in re-investing gender-markers with meaning. The meaning which they wish to make manifest in both poetic and, especially, ideological ». De fait, l'actualisation du genre demeure malgré tout un problème de traduction, qu'il soit mécanique ou idéologique : d'ailleurs, il serait illusoire de considérer chaque langue comme un monolithe au plan idéologique puisque, comme le fait remarquer Guilloton (dans Delisle 2013 : 267), « la féminisation en général n'a pas reçu le même accueil partout et elle n'est pas vue comme une nécessité par tous les locuteurs de langue française dans le monde ». *De facto*, si au sein d'un même groupe linguistique la féminisation n'est pas abordée de la même manière et entraîne des usages divergents, on ne peut dès lors plus considérer la traduction du genre comme une simple servitude purement grammaticale, mais comme une question culturelle, sinon idéologique.

Pour Fracchiolla (2008 : 4), la question actuelle de la féminisation des noms de métiers en français puise ses « origines idéologiques et politiques dans la société [française] du XVII^e siècle, pour ressurgir dans les années 80, via le Québec » ; elle est liée à « l'accession progressive des femmes à des postes à haute responsabilité, dont les titres ne se déclinent qu'au masculin ». D'autres, telles que Houdebine (2014 : 9), estiment que les débats « morphologiques » autour de l'impossibilité de féminiser certains noms de métiers relèvent de l'« imaginaire linguistique » et de l'« idéologie sociale ». Dans certains cas, on pourrait même parler d'idéologie historique : s'il est attesté que le terme féminin *auctrix* remonte aux premiers siècles de notre ère – il a été utilisé par Tertullien au II^e siècle puis, plus tard, par Saint Augustin au lieu du masculin habituel *auctor* – et que le mot *autrice*, qui en est dérivé, a été utilisé dès 1480 par Madeleine de France, fille de Charles VII (Evain 2009), l'Académie française émet le 21 mars 2002 une déclaration officielle¹⁶⁸ dans laquelle le mot *autrice* est qualifié de néologisme [sic] et stigmatisé comme « aberration lexicale » contre laquelle

168. Le texte intégral de cette déclaration est accessible au lien suivant : <http://www.academie-francaise.fr/actualites/feminisation-des-noms-de-metiers-fonctions-grades-et-titres> (page consultée le 9 avril 2016).

« l'oreille autant que l'intelligence grammaticale devraient prévenir ». À noter qu'*autrice* est néanmoins le terme retenu en Suisse.

Nous ne prétendons pas revenir ici sur les nombreux travaux effectués sur la féminisation en français : on notera au passage une intéressante étude comparative des stratégies préconisées respectivement en Belgique, au Canada, en France et en Suisse (Dawes 2003). En revanche, la variation des usages privilégiés au sein même de la francophonie indique clairement que sur ce point au moins, le français est bien une « langue pluricentrique » (Pöll 2005) marquée par la coexistence de plusieurs idéologies parfois contradictoires.

Ô Canada !¹⁶⁹

L'identité des francophones du Québec a singulièrement évolué au fil de l'histoire de la province (Warren 2003 : 57). Ils se sont d'abord désignés comme « Français », puis successivement comme « Canadiens » et « Canadiens-français » ; depuis les années 1960, ils se définissent désormais essentiellement comme « Québécois ». De fait, on observe aujourd'hui au Canada la coexistence de trois discours nationalistes différents (Gagnon 2006 : 81) : le discours canadien, qui véhicule une vision fédéraliste fondée sur l'unité du Canada, le discours canadien-français, centré sur les minorités francophones et la survie de la langue française au Canada, et le discours québécois, dont l'objet est la reconnaissance du Québec comme nation à part entière.

L'intrication ou la différenciation de ces trois discours, sensible au plan politique, complexifie la tâche des traducteurs œuvrant dans les deux langues officielles : comme le fait remarquer Mosop (2014 : 137), au Canada, « The French [language] reflects the belief in a Quebec nation which happens to be part of a federation called Canada; the English reflects the belief in a Canadian nation consisting of three territories and ten provinces, one of which is called Quebec. » L'une des illustrations les plus patentes de cette problématique est la fréquence relative des noms propres et, singulièrement, la grande fréquence du nom de pays *Canada* et ses dérivés dans le discours politique fédéral en anglais.

169. Titre de l'hymne national du Canada.

Dans son article intitulé « Language Plurality as Power Struggle », Gagnon (2006 : 82) cite un discours prononcé en octobre 1970 par Pierre-Elliott Trudeau, alors Premier ministre du Canada, dans lequel bon nombre d'occurrences de *Canada* en anglais ont été rendues en français par l'hyperonyme *pays* ou le complément de lieu « chez nous ». De fait, la version anglaise (2546 mots) compte 27 occurrences de *Canada* ou dérivés, tandis que la version française (2751 mots) en contient 13. Ce discours a été prononcé en pleine Crise d'octobre, période sombre au cours de laquelle plusieurs événements politiques ont conduit le gouvernement fédéral à appliquer au Québec une *Loi sur les mesures de guerre*. Dans ce contexte, on comprend que l'atténuation de la présence du mot *Canada* dans le texte français – dont les destinataires étaient essentiellement les Québécois – visait à limiter l'embrasement, simulant un allègement de la présence du *Canada* lui-même dans les discours ou dans les faits.

La répétition du nom de pays figure au palmarès de ce que Delisle¹⁷⁰ a souvent nommé « anglicisme de fréquence », voire « anglicisme insidieux ». Dans le manuel d'initiation à la traduction professionnelle *La traduction raisonnée* (2013 : 404), il observe ainsi : « S'affranchissant de la langue originale, le traducteur de la version non asservie à l'anglais a su éviter la traduction mimétique et n'a pas conservé les cinq occurrences de *Canada/canadien* dans sa traduction [...]. Il est vrai aussi que la répétition du mot *Canada* n'est pas toujours innocente et qu'elle peut, pour des raisons politiques évidentes, contribuer à accroître la visibilité du gouvernement central auprès des contribuables. » Attardons-nous quelque peu sur la formulation de cette affirmation : outre l'adjectif *insidieux* lui-même, elle regorge de mots chargés de connotations énonciatives très fortes, tels que *affranchir*, *asservir*, *innocent*, *politique* et même *contribuable*, qui laissent entendre que le « gouvernement central » verrait ses administrés non pas comme des citoyens mais comme des « payeurs de taxes ». L'ensemble de ces connotations, implicite, est nettement signifiant : cet énoncé, dans lequel Delisle dénonce *de facto* un cheval de Troie du gouvernement fédéral, se présente lui-même sous la forme d'un cheval de Troie, puisqu'une partie non négligeable de sa charge sémantique

170. Voir notamment 2013 : 403-405 et 1998 : 10.

est présente sous forme implicite (la connotation). Il semble donc qu'on assiste ici à un affrontement entre deux idéologies – à l'opposition de deux chevaux de Troie.

Nous avons procédé à une brève analyse d'extraits de sites Internet émanant respectivement d'Australie, des États-Unis, du Royaume-Uni, de Belgique, de France et du Québec. L'échantillonnage a été effectué par choix raisonné (textes gouvernementaux de longueurs comparables et portant sur le même thème), mais au hasard. La fréquence du nom de pays apparaît bien plus élevé en anglais (Australie : 6,72%, États-Unis : 4,38% et Royaume-Uni : 3,73%) qu'en français (Belgique : 0%, France : 1,04% et Québec : 0,99%). Curieusement, ce constat¹⁷¹ peut venir autant confirmer l'existence du cheval de Troie que l'infirmier. Pourquoi ? Parce que d'un côté, si la fréquence du nom de pays est plus grande en anglais, quel que soit le pays, on pourrait difficilement l'attribuer à une intention particulière de la part du gouvernement central canadien. Et parce que de l'autre côté, si la fréquence du nom de pays est moindre en français, la conserver lors de la traduction de l'anglais au français pourrait être interprété comme l'introduction d'un cheval de Troie. En l'occurrence, le cheval de Troie idéologique est étroitement lié à l'interprétation qui est faite de l'intention qui y semble rattachée.

Américains ou États-Uniens ?

Dans son excellente chronique intitulée « Nos voisins les "États-Uniens" », Desrosiers (2007 : 8) fait remonter les premières occurrences de ce « drôle de gentilé » aux années 40, voire avant, sous la plume de Canadiens-français. En 1975, Bourque (1975 : 9) introduisait l'adjectif *états-unien* pour éclairer la notion d'américanité analysée en lien avec le roman québécois, dans une volonté marquée de distinguer l'*américanité* de l'*américanisation*, notions que d'autres se sont attachés à différencier par la suite : « [...] l'américanisation du Québec, concept de résistance ou de refus, est ce processus d'acculturation par lequel la culture étatsunienne influence et domine la culture autant canadienne que québécoise – et mondiale – tandis que l'américanité, qui englobe tout autant

171. Compte tenu de la petitesse du corpus (textes d'environ 100 mots chacun), la prudence est de mise quant à l'interprétation des données.

l'Amérique latine que l'Amérique saxonne, est un concept d'ouverture et de mouvance qui dit le consentement à son appartenance continentale » (Lamonde 1996 : 11). Dans le champ lexical de l'américanité fleurissent des notions comme les grands espaces, la découverte, le renouveau, pouvant être rattachées au rêve américain tel qu'il s'est répandu jusqu'en Europe. L'américanisation, elle, est souvent associée négativement à la mondialisation et, plus spécifiquement, à l'influence hégémonique des valeurs véhiculées par les États-Unis, notamment le capitalisme. Rien d'étonnant alors à ce que certains chroniqueurs, surtout européens, voient dans l'emploi d'*États-Uniens* un cheval de Troie altermondialiste ou anti-américain – terme qui, d'ailleurs, devrait logiquement céder la place à *anti-états-unien*, qui commence à faire timidement son apparition.

Pays imposant aux plans tant géographique que politique et culturel, les États-Unis sont devenus « la métonymie incontournable de la réalité américaine ». Morency (2004 : 32) : c'est la raison pour laquelle d'aucuns préconisent tout simplement, par souci apparent de clarification, d'adopter *états-unien* lorsqu'il est fait référence aux États-Unis d'Amérique et de réserver *américain* aux contextes évoquant le continent. Dans son guide de traduction, Lavallée (2005 : 77) écrit d'emblée : « Tout comme le Montréalais est un Québécois et le Québécois un Canadien, le Canadien est un Américain. » Il se défend d'ailleurs par la suite de faire de l'usage du mot *états-unien* un « choix politique » en tant que tel, rapportant la réflexion sur les plans géographique (appartenance au continent) et « socio-culturel », les Américains n'étant pas tous des citoyens américains (États-Unis).

Les correcteurs du *Monde*, quant à eux, conjuguent considérations idéologiques et souci stylistique (Jedwab 2016). À la question de savoir si l'on peut utiliser *états-uniens* pour remplacer *américains*, ils évoquent deux visions possibles, certains considérant *états-uniens* comme une « appellation altermondialiste » et les autres affirmant : « Il est temps... Les Canadiens, les Mexicains et les Chiliens sont aussi américains. » Et plus loin, l'argument consensuel : « *états-unien* (ou *étasunien*) est un synonyme bien pratique, qui a pour lui l'avantage de la précision ».

Les langagiers – traducteurs, correcteurs – cherchent manifestement à désidéologiser la décision d'employer *états-unien* plutôt qu'*américain*, tout en la justifiant avec force, mais à l'aide d'arguments objectivés : la logique, la géographie, l'évitement des répétitions, la précision. Cette volonté est sans doute attribuable au souci d'éviter toute apparence de subjectivité dans le choix des procédés matériels d'expression langagière de la part d'intervenants qui ne se considèrent pas comme des « auteurs », au sens strict du terme. Les manuels de formation à la traduction professionnelle foisonnent d'ailleurs d'avertissements contre la (tentation de la) subjectivité : le traducteur devrait s'efforcer de reproduire avec exactitude l'appareil textuel sous toutes ses formes, tel qu'il se présente dans le texte original, en respectant notamment le niveau de langue, les connotations, la charge sémantique, et en se gardant bien d'y surimposer – ou d'imposer – sa propre idéologie, sans considération pour les consignes du client ou les paramètres liés au destinataire. Ce n'est que lorsque l'on s'aventure dans le champ de la traduction littéraire que l'on trouve, sous la plume de quelques auteurs parfois considérés comme iconoclastes, la revendication d'une subjectivité assumée, à l'instar de Folkart (1991 : 367), pour qui « la prétendue objectivité de l'opération ré-énonciative est [...] démentie par les faits » et qui affirme précisément que « le mythe du traducteur-absence relève [de l']idéologie » (1991 : 372). Toujours en traduction littéraire, Wuilmart (2008 : 43) pose quant à elle une question : « Est-il concevable qu'un traducteur ne laisse aucune trace ? ».

Approfondir davantage la question du clivage entre la traduction littéraire et la traduction non littéraire – pragmatique ou spécialisée, selon les auteurs, voire « professionnelle », comme si la traduction littéraire n'était pas aussi un métier – nous conduirait à déborder largement du cadre de la présente réflexion : force tout de même est de constater la nécessité de résoudre le trop fréquent hiatus entre une traductologie essentiellement littéraire et une pratique traductionnelle essentiellement pragmatique, alors même qu'il est communément admis que le dialogue entre la théorie et la pratique est au cœur même de l'épistémologie traductologique.

On pourrait néanmoins penser que les langagiers non littéraires commencent peut-être à s'affirmer davantage. Dans un article de l'été 2015 portant sur le rôle du réviseur bilingue publié dans *Circuit*, magazine de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec, Lavallée écrit : « La subjectivité est généralement présentée comme un monstre à combattre. Or, la subjectivité est une hydre : plus on lui coupe de têtes, plus il en repousse. Mais surtout, la subjectivité, c'est le cœur de la beauté. La subjectivité, c'est ce qui fait que je suis moi. » Dans sa formulation, ce postulat n'est pas sans rappeler certains écrits de Delisle cités plus haut : la subjectivité – présence du sujet, au sens propre – y est marquée par des mots connotés et des métaphores, de même que par une claire affirmation de soi. Tout l'inverse de la transparence ou de l'effacement généralement prônés. Loin d'être anecdotique, cette posture peut marquer un tournant dans la perception que le traducteur a de sa tâche et de ses devoirs, issue d'une tradition séculaire remontant à Saint Jérôme et illustrée par Larbaud (1947 : 9), pour qui le traducteur « ne demande rien pour lui-même, mettant toute sa gloire à être fidèle aux maîtres qu'il s'est choisis, fidèle jusqu'à l'anéantissement de sa propre personnalité intellectuelle. » La reconnaissance même de l'existence possible des chevaux de Troie idéologiques dans les traductions vient battre en brèche cette vision héritée de temps immémoriaux.

Conclusion

Au final, il est temps de reconnaître que, même en traduction dite « pragmatique », « *traduire n'est jamais neutre* », pour reprendre la formule de Lotbinière-Harwood (1991 : 27), qui poursuit du même souffle : « C'est l'acte d'une subjectivité à l'œuvre dans un contexte socio-politique précis. Le *je* qui traduit, inscrit son savoir, ses choix, ses intentions, ses convictions dans le texte qui se réécrit. La traduction peut donc être un véritable outil politique. »

Revenons maintenant aux origines du cheval de Troie et posons-nous une question : qui est Ulysse ? En l'occurrence, qui conçoit le cheval de Troie idéologique, c'est-à-dire le véhicule de l'intention ?

Première option : sont-ce les instances gouvernementales fédérales ? Certains répondraient « oui » sans hésitation, notamment le

chroniqueur québécois Mathieu Bock-Côté (2016) qui affirme : « Il y a deux langues au Canada : l'anglais et le traduit de l'anglais. », dans un billet faisant suite à l'annonce de la généralisation imminente du recours de la traduction automatique au sein du gouvernement fédéral pour réduire le coût lié à la traduction « humaine » de documents à destination des fonctionnaires¹⁷². On peut en effet se demander si un logiciel de traduction automatique ne serait pas enclin à conserver, par exemple, toutes les occurrences de *Canada* et ses dérivés – ce qui pourrait être assimilé à l'intrusion d'un cheval de Troie idéologique¹⁷³.

Deuxième choix : serait-ce le traducteur (ou la traductrice) ? Cette hypothèse serait logique, s'il évite sciemment ce qu'il nomme des « anglicismes insidieux », traduit systématiquement *American* par *États-unien* dès que le contexte le permet, opère certains choix lexicaux valorisant sa variante diatopique ou opte pour une appellation féminisée.

Troisième possibilité : les deux ? Sans doute cette réponse mi-toyenne est-elle la plus vraisemblable : en réalité, chacun joue du cheval de Troie à tour de rôle. N'oublions pas que le cheval de Troie idéologique n'a parfois d'existence que dans l'interprétation que l'on fait de l'intention du camp antagoniste, comme si la suspicion valait actualisation.

Enfin, des trois cas présentés plus haut, il nous semble pouvoir identifier comme constante la revendication et la valorisation des identités locales ou minoritaires comme réponse à la mondialisation ou à l'homogénéisation, ce qui viendrait confirmer certains constats précédents (Collombat 2014 : 20). Et si le rôle de médiateur culturel du traducteur est communément admis, son influence potentielle comme *acteur* de la médiation est pour encore rarement mise en lumière – même s'il tend à sortir lui-même de l'ombre.

172. À noter qu'en raison de la levée de bouclier qu'a suscitée cette annonce, le gouvernement du Canada a décidé de sursoir à cette implantation.

173. Une expérience ponctuelle menée avec Google Traduction le 27 avril 2016 montre par exemple que la traduction automatique en français d'un texte de 5916 mots émanant du cabinet du Premier ministre du Canada maintient toutes les occurrences de *Canada* et ses dérivés, alors que la traduction française officielle en éliminait 7%. Cette hypothèse mériterait d'être étayée par une étude systématique menée sur de plus larges corpus.

Bibliographie

M. Bock-Côté, (2016). « La démission linguistique : jusqu'où irons-nous ? », *Le Journal de Montréal*, 23 janvier 2016, consultable sur :

<http://www.journaldemontreal.com/2016/01/23/demission-linguistique--jusquou-irons-nous>

P.-A. Bourque, (1975). « L'américanité du roman québécois », *Études littéraires*, vol. 8, n° 1, pp. 9-19.

B. Chouvier, (2016). « Processus de pensée, groupe et idéologie », *Le Journal des psychologues*, vol. 3, n°335, pp. 22-25.

E. Dawes, (2003). « La féminisation des titres et fonctions dans la Francophonie : de la morphologie à l'idéologie », *Ethnologies*, numéro spécial « Language and Culture/ Langue et culture », vol. 25, n°2 p. 195-213.

J. Delisle, (1998). « Les anglicismes insidieux », dans *L'Actualité terminologique*, volume 31, n°3, p. 10.

J. Delisle, (2013). *La traduction raisonnée. Manuel d'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais vers le français*, 3^e édition. Ottawa : Les presses de l'Université d'Ottawa.

J. Desrosiers, (2007). « Nos voisins les "États-Uniens" », *L'actualité langagière*, vol. 4, n° 4, p. 8, consultable à

http://publications.gc.ca/collections/collection_2008/pwgsc-tpsgc/S52-4-4-4.pdf

A. Evain, (2009 [2008]). « Histoire d'autrice, de l'époque latine à nos jours », A.-M. Houdebine (dir.), *Femmes et langues*, numéro spécial de Séméion. *Travaux de sémiologie*, n°6, p. 53-62 / rééd. en ligne, SIEFAR, 2009.

A. Jaffe, (2008). « Parlers et idéologies langagières », *Ethnologie française* vol. 3, n° 38, pp. 517-526.

A.-M. Houdebine, (2014). « Figuration des femmes dans la presse. De la féminisation des noms de métiers et de quelques stéréotypes dans les caricatures ». *Cahiers de linguistique* 4/1, p. 5-20.

L. Jedwab, (2016). « Nom d'un Américain », *M le magazine du Monde* | 14.04.2016 à 10h39.

http://www.lemonde.fr/m-actu-chroniques/article/2016/04/14/nom-d-un-americaain_4901985_4573473.html#-cAFKdXuCs5rmzAuA.99

Y. Lamonde, (1996). *Ni avec eux ni sans eux. Le Québec et les États-Unis*, Montréal, Nuit blanche.

Lamonde, Y. (2004). « Américanité et américanisation. Essai de mise au point », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, n° 2, pp. 21-29.

V. Larbaud, (1947). *Sous l'invocation de Saint Jérôme*, Paris, Gallimard.

F. Lavallée, (2005). *Le traducteur averti*, Montréal, Linguatéch Éditeur.

F. Lavallée, (2015). « Le but n'est pas de prouver qu'on a raison », *Circuit*, n°127, <http://www.circuitmagazine.org>

A. Lefevre, (1992). *Translation, Rewriting and the Manipulation of Literary Fame*, London & New York : Routledge.

S. Lotbinière-Harwood (de), (1991). *Re-belle et infidèle/ The Body Bilingual. La traduction comme pratique de réécriture au féminin*, Montréal, Éditions du Remue-ménage.

M. Mansouri, (2016). « L'idéal du Moi au prisme des idéologies », *Le Journal des psychologues*, vol. 3, n°335, pp. 32-36.

J. Morency, (2004). « L'américanité et l'américanisation du roman québécois. Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, n° 2, pp. 31-58.

B. Mossop, (2007). *Revising and Editing for Translators*, Manchester, 2e ed., Manchester : St. Jerome Publishing/New York : Kindehook.

J. Munday, (2007). "Translation and Ideology", *The Translator*, 13:2, p.195-217.

S. Simon, (1996). *Gender in Translation: Cultural identity and the Politics of Transmission*. New York: Routledge.

D. Stahlberg, F. Braun, L. Irmen, & S. Sczesny, (2007). "Representation of the sexes in language", K. Fiedler (Ed.), *Social communication*, New York : Psychology Press, p. 163-187.

M. Tymoczko, (2003). "Ideology and the Position of the Translator: In What Sense is a Translator 'In Between'?" », M. Calzada Pérez (Ed.) *Apropos of Ideology: Translation Studies on Ideology - Ideologies in Translation Studies*. Manchester: St. Jerome Publishing.

B. Pöll, (2005). *Le français, langue pluricentrique ? Études sur la variation diatopique d'une langue standard*, Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New York, Oxford, Wien.

J.-P. Warren, (2003). "The History of Quebec in the Perspective of the French Language", Pierre Larrivée (ed.), *Linguistic Conflicts and Language Laws. Understanding the Quebec Question*, London, Palgrave, pp. 57-86.

F. Wuilmart, (2008). « Le traducteur fantôme », *Les traces du traducteur*, Magdalena Nowotna et Amir Moghani (dir.), Paris, INALCO, CERLOM.

Traduction et métaphores juridiques¹⁷⁴

Introduction

Pour débiter cette réflexion sur la métaphore juridique anglo-saxonne et sa recevabilité dans les langues romanes, nous nous appuyerons sur une question et une affirmation extraites du livre de Michaël Oustinoff, *La traduction*¹⁷⁵ : « Une traduction est-elle en mesure d'évoquer la même chose que l'original ? » et « Une langue, en effet, à l'instar de la tour de Babel, n'est pas faite uniquement de mots : chacune renferme une « vision » du monde propre (« Weltansicht ») ». Poursuivant dans la direction du même raisonnement, nous rajouterons à nos hypothèses de travail l'affirmation de Jean-Claude Gémard : « Aussi la traduction totale ou exhaustive, l'identité parfaite entre le contenu du TD et celui du TA est-elle un mythe. »¹⁷⁶, tout en postulant qu'il existe des nuances exprimées à travers des gradations qui président au passage d'une langue-culture à une autre, dans le domaine juridique. Nous nous situerons, ainsi, dans la perspective du traducteur-jurilinguiste, tout en entendant le terme « idéologie » tel que Destutt de Tracy l'avait conçu au XVIII^e siècle : « A. Science des idées (au sens général des faits de conscience), de leur nature, de leur rapport avec les signes qui les représentent, et surtout de leur origine (qu'elles tirent de la seule expérience sensible, continuation du sensualisme de Condillac). »¹⁷⁷ Ce qui nous intéresse ici plus particulièrement est l'expérience sensible comme trame de fond pour l'accueil des concepts dans une langue-culture, lorsqu'on parle de métaphores juridiques.

174. Ce chapitre a été rédigé par Corina Veleanu de l'Université Lyon 2.

175. Michaël, Oustinoff, *La traduction*, PUF, 5^e édition mise à jour, 2015, p. 14.

176. Jean-Claude Gémard, *Les enjeux de la traduction juridique*. Principes et nuances, p. 1.

177. Cf. Trésor linguistique de la langue française informatisé, TLF.

Cette approche multilingue et contrastive a comme but d'explorer la métaphore juridique à travers des langues de spécialité en contact aujourd'hui : les langues romanes - français, italien, espagnol, portugais, roumain - et l'anglais, se basant sur un corpus qui comprend des résultats obtenus en interrogeant IATE, Linguee, OPUS, Eurlex, ainsi que des communiqués de presse. Parmi les phénomènes remarquables s'y trouvent la spécialisation, la déspecialisation, la re-spécialisation des termes, les pactes de véridiction, les négociations et les différents degrés d'identification et de réversibilité. Les termes et les structures que nous avons analysés sont : *whistleblowing*, *money-laundering*, *dirty money*, *slumlord*, *leveling the playing field*.

Appartenant à la catégorie des structures imagées et des termes à valeur expressive, les métaphores existant dans le monde du droit nous montrent l'empreinte culturelle du terme juridique sous un nouvel angle, et peuvent pénétrer d'autres langues dans des degrés différents tout en contribuant à l'implantation d'un nouvel imaginaire et de nouvelles perceptions du monde.

Et pourtant, originairement, dans la *Rhétorique* et la *Poétique* d'Aristote, tout semble opposer la métaphore au juridique, la première appartenant à la poétique et le second à la rhétorique. La métaphore appartient au monde de la fiction, car en proposant une redescription de la réalité, elle agit sur celle-ci et implicitement l'altère. Le juridique s'occupe de la description de la réalité et réfute toute altération de celle-ci car elle invaliderait sa raison même d'exister. Le juridique fait partie de la rhétorique car voué à persuader en se fondant sur la connaissance des causes qui engendrent des effets. Celui qui maîtrise l'art dangereux de la rhétorique, véritable « arme sur la place publique », selon Ricoeur, possède également un pouvoir redoutable : «... le pouvoir de disposer des mots sans les choses ; et de disposer des hommes en disposant des mots. »¹⁷⁸ En suivant le raisonnement, on se pose la question « qu'est-ce que persuader ? » Une forme de violence sur la réalité parmi d'autres, sans doute, car sa visée est d'agir sur et changer l'Autre, en le soumettant. Pour quelle raison la métaphore doit-elle être bannie, ostracisée, du domaine de la rhétorique, donc du juridique ? Doit-elle souffrir cet opprobre à cause

178. Paul Ricoeur, *La Métaphore vive*, Editions du Seuil, 1975, p. 15.

de la perception imposée qui la rattache, obligatoirement et sans droit d'appel, à la triade *poiêsis-mimêsis-catharsis* qui sera exclusivement vouée à appartenir au monde de la poésie, donc de l'imaginaire ? Pourquoi n'y aurait-il pas de pont vers l'éloquence et la triade rhétorique-preuve-persuasion ? La métaphore, comme son nom l'indique, « porte en dehors », « trans-porte », signifie le changement même, le mouvement vers, la tension vers l'Autre, et donc, implique l'existence d'un lien entre la chose qui est et sa transformation. Elle implique l'existence d'un point de départ et d'un point d'arrivée, donc d'une trajectoire parcourue, d'un pont entre deux réalités. Le sens de la métaphore vient d'ailleurs, il est emprunté, donc étranger (*allogrios*¹⁷⁹) et en cela même « échappe à la banalité » (*exallattousa to idiotikon*)¹⁸⁰. La métaphore implique le déplacement de sens, mais aussi la substitution : « le mot métaphorique vient à la place d'un mot non métaphorique qu'on aurait pu employer (si du moins il existe) ; il est alors doublement étranger, par emprunt d'un mot présent et par substitution à un mot absent. »¹⁸¹

Ce qui nous intéresse le plus à ce moment de notre analyse, dans le raisonnement de Paul Ricoeur, est la parenthèse : « si du moins il existe », puisque, dans le domaine du langage de spécialité juridique, le traducteur-jurilinguiste est souvent confronté à la question de l'existence même de la réalité à traduire dans la langue-culture juridique cible. Lorsque le concept de la langue de départ n'a pas de correspondant dans la langue d'arrivée, le traducteur est obligé d'expliquer, de reformuler ou de créer de nouveaux mots ; pour le traducteur juridique le choix d'action est plus restreint, car l'heuristique et la création des termes-concepts juridiques est habituellement réservée aux législateurs. Traduire des métaphores juridiques est, ainsi, une entreprise difficile et paradoxale, car, tout en travaillant sur l'imaginaire, le traducteur se voit remettre en question son droit à la créativité.

179. « En conclusion, l'idée aristotélicienne d'*allogrios* tend à rapprocher trois idées distinctes : l'idée d'écart par rapport à l'usage ordinaire ; l'idée d'emprunt à un domaine d'origine, l'idée de *substitution* par rapport à un mot ordinaire absent mais disponible. » Paul Ricoeur, *Ibid.*, p.30.

180. *Ibidem*, p. 26.

181. *Ibid.*, p. 29.

Étude de cas

La re-spécialisation

Un exemple de re-spécialisation et de métaphorisation est représenté par le terme *business*, qui est passé du langage général - où l'adjectif *busy* signifiait l'état d'être *busy* - dans le vocabulaire du droit des affaires, pour revenir dans le langage général avec un sens figuré dans des expressions du type *it's not any of your business*, *it's none of your business*, etc. ; on le retrouve plus récemment dans le langage diplomatique et dans une contextualisation et une métaphorisation très précises par des locuteurs américains à l'aide de l'adjectif négatif *unfinished* : *unfinished business*.¹⁸²

Ainsi, il est intéressant de remarquer le mouvement de va-et-vient qui caractérise certaines métaphores, entrées dans le langage juridique à partir du langage général et à nouveau employées dans un contexte non-juridique, *mais pas pour autant* général systématiquement, car réutilisées dans un autre domaine de spécialité, comme la politique internationale et la diplomatie. La métaphore, pour citer à nouveau Ricoeur, « ne défait un ordre que pour en inventer un autre »¹⁸³. Nous sommes donc en présence d'un dédoublement de la référence, car « le sens d'un énoncé métaphorique est suscité par l'échec de l'interprétation littérale de l'énoncé », basée sur l'auto-destruction du sens qui est accompagnée de l'abolition de la référence. L'« impertinence sémantique » dont parle Ricoeur est ici deux fois présente, dans le langage juridique et dans celui de la diplomatie américaine, en parlant de ses relations avec un autre pays. On peut parler ici du voir et de l'agir métaphorique, car voir le semblable et le dire signifient implicitement le poser dans la réalité, agir sur celle-ci en l'altérant à jamais ; le monde est reconstruit et nous sommes confrontés à ce que Nelson Goodman appelle « *reality remade* »¹⁸⁴. La métaphore introduit l'esthé-

182. « Together, we can continue the hard work of completing the 'unfinished business' in Europe's east and responding to unfolding challenges in the wider world. »,

<http://romania.usembassy.gov/policy/media/>. En traduction:

« Ensemble, nous pouvons continuer notre dur labeur pour finir ce qui n'est pas parachevé dans l'Est de l'Europe et répondre aux défis qui se présentent dans le reste du monde. »

183. *Ibid.*, p. 32.

184. Nelson Goodman, , *Languages of Art, an Approach to a Theory of Symbols*, In-

tique dans le langage juridique, et nous oblige à avoir un regard différent, plus frais peut-être, du moins affecté par la surprise de l'image. L'inattendu est au rendez-vous dans un monde où règne la norme.

Les structures à fort impact sensoriel facilitant l'identification et la mémorisation

Si traduire un texte est « affaire de mots »¹⁸⁵, traduire des métaphores est « affaire de sens ». La déconstruction du sens de base des éléments qui composent la métaphore va de pair avec la déconstruction implicite de l'expression ou du mot métaphorique en soi, qui perd son sens premier pour en trouver un autre, au bout d'un processus quasi-alchimique de transmutation graduelle. La métaphore est implicitement séductrice, nous emmenant étymologiquement à l'écart, nous détournant du sens premier et apparent subrepticement, comme le décrit V. Jankélévitch : « Le séducteur, comme le mot le suggère, feint de nous conduire, mais c'est pour nous mener doucement à l'écart et pour nous faire dévier peu à peu de notre voie, pour nous dérouter de notre route, pour faire de la dupe un dévoyé... »¹⁸⁶ Des structures telles *leveling the playing field*, *money(-)laundering*, *whistle(-)blowing* en sont autant d'exemples, nous montrant en même temps l'efficacité des métaphores, car il suffit de mentionner le fort impact de l'image pour appréhender le fait que les expressions imagées aident à comprendre le nouveau sens à travers une relation qui s'établit avec quelque chose qui nous est familier.

Ceci est particulièrement utile aux avocats plaidants, lorsqu'ils doivent imaginer des stratégies rhétoriques variées afin de persuader les jurés ; l'emploi des métaphores et des modèles à fort impact visuel leur permet de réaliser cette cruciale *captatio benevolentiae*, d'abord, et s'assurer que les non-initiés chargés de décider le sort du procès comprennent leur discours. Ces valeurs imagées nouvellement acquises sont au service de l'argumentation juridique, car elles ont été conçues pour répondre à un besoin langagier précis,

diannapolis, The Bobbs-Merrill Co, 1968, cité in Ricoeur, op.cit., p. 288.

185. Gemar, op.cit., p. 2.

186. Vladimir Jankélévitch, *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien. 2. La méconnaissance. Le malentendu*, Editions du Seuil, 1980, p. 66.

qui est celui institué par le principe de l'économie du langage, tout en facilitant l'identification et la mémorisation. L'expérience métaphorique est à la fois émotive et cognitive, le sujet est saisi par la proximité des termes, par ce jeu de miroirs qui reflètent des ressemblances et mettent en scène la « méprise catégoriale »¹⁸⁷ dont parlait Ricoeur. Implicitement et soudainement, le sujet se trouve entre deux mondes, oscillant brièvement entre deux sens et deux références, au-dessus du précipice du malentendu et de la méconnaissance, en train de négocier son chemin vers le sens d'arrivée.

La traduction en tant que négociation entre langues et cultures

Cette négociation se passe, ainsi, à deux niveaux, intra-langue et inter-langues. Pour ce qui est du deuxième niveau, on voit, avec Umberto Eco, qu'il doit aussi être envisagé doublement : « On a déjà dit, et l'idée est établie, qu'une traduction ne concerne pas seulement un passage entre deux langues, mais entre deux cultures, ou deux encyclopédies. Un traducteur tient compte des règles linguistiques mais aussi d'éléments culturels, au sens le plus large du terme. »¹⁸⁸ Le passage entre deux langues et cultures peut s'avérer semé d'embûches pour le traducteur, qui se retrouve, tel le funambule sur son fil, à essayer d'avancer tout en gardant le parfait équilibre entre le texte et la langue-culture sources et le texte et la langue-culture cibles. Il évolue toujours dans un espace aux frontières floues et élastiques, qui nous rappelle le je-ne-sais-quoi et le presque-rien identifiés par Vladimir Jankélévitch, mais aussi le presque nommé par Umberto Eco : « ... comment, tout en sachant qu'on ne dit jamais la même chose, on peut dire *presque* la même chose. À ce stade, ce qui fait problème, ce n'est pas tant l'idée de la *même* chose, ni celle de la *même chose*, mais bien l'idée de ce *presque*. Jusqu'où ce *presque* doit-il être extensible ? »¹⁸⁹ Et puisque nous nous situons dans un raisonnement qui prend en compte le principe de l'économie du langage, la négociation apparaît comme un processus récurrent dans l'acte de traduction : « un processus selon lequel, pour obtenir quelque chose, on renonce à quelque

187. Ricoeur, op. cit., p. 290.

188. Umberto Eco, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Editions Grasset & Fasquelle, 2006, pp. 205-206.

189. *Ibidem*.

chose d'autre, et d'où, au final, les parties en jeu sortent avec un sentiment de satisfaction raisonnable et réciproque, à la lumière du principe d'or selon lequel on ne peut pas tout avoir. »¹⁹⁰ Les parties prenantes à la négociation sont les parties-sources, identifiées comme passives - auteur, texte source, culture source - et les parties-cibles, qui sont actives : le texte cible, la culture cible. Dans cette relation dialogique posée par Umberto Eco, les parties-cibles agissent sur les parties-sources pour se les approprier et les comprendre. Entre les deux - le traducteur, dans un rôle de médiation, de pont, de passeur et de Charon aussi car demandant le prix fort à payer pour le passage d'un rivage à l'autre : l'existence d'une correspondance dans l'autre monde, ou bien qu'une carte blanche lui soit accordée pour la translation d'une réalité à l'autre : « Le traducteur se pose comme négociateur entre ces parties réelles ou virtuelles, et lors de ces négociations, l'assentiment explicite des parties n'est pas toujours prévu. »¹⁹¹

Un pacte de confiance absolue s'établit implicitement entre la culture-cible et les parties-sources, d'un côté, et le traducteur, de l'autre. De par le fait même que la traduction lui ait été confiée, le traducteur se trouve dans un rapport de confiance avec ses mandataires appartenant à la partie-cible (culture, éditeur, etc.) car reconnu dans ses fonctions professionnelles, donc au sein du groupe. Les parties-sources s'inscrivent également dans ce rapport fiduciaire, car elles se livrent complètement et absolument, acceptent implicitement la transformation nécessaire et inévitable qu'elles doivent subir afin de pouvoir commencer à exister, à avoir droit de cité ailleurs. Outre ce pacte de confiance, il s'établit implicitement entre ces instances participantes à l'acte de traduire ce que U. Eco appelle des pactes de véridiction : «... on a aussi une négociation implicite pour les *pactes de véridiction*, différents pour les lecteurs d'un livre d'histoire et ceux de romans, auxquels on peut demander, au nom d'un accord millénaire, la *suspension de l'incrédulité*. »¹⁹² En traduction juridique, nous sommes en plein pacte de véridiction, où la question de l'incrédulité ne se pose pas, et où, implicitement, la traduction est entendue comme *medium véhi-*

190. *Ibidem*, p.19.

191. *Ibidem*.

192. *Ibidem*.

culant des vérités et des faits vérifiables. Le rapport du sens à la référence dont parle Ricoeur n'est pas suspendu, bien au contraire, et la métaphore juridique peut élever une prétention à la vérité. L'implicite, le non-dit de la métaphore juridique font partie de la négociation et englobent les éléments dénotatifs et les éléments connotatifs¹⁹³.

Il existe aussi des notions précises qui ont des espaces sémantiques qui ne sont couverts que partiellement par la traduction¹⁹⁴. En prenant l'exemple de *whistleblowing*, rendu en français par *alerte professionnelle* selon FranceTerme, une recherche sur OPUS révèle : esp. *denuncia de irregularidades*, fr. dénonciation, it. *denuncia degli informatori*, port. *denúncia*, roum. *denunțare*, alors qu'en interrogeant IATE nous obtenons : esp. *denuncia de irregularidades*, *denuncia de prácticas corruptas*, fr. *dénonciation de dysfonctionnements*, *notification de dysfonctionnements*, *alerte éthique*, it. *whistleblowing*, *denuncia di irregolarità*, pt. *denúncia de irregularidades*, *comunicação de irregularidades*, roum. *denunțare*, *avertizare în interes public*. Des sèmes différents ainsi qu'une échelle de gradation sont remarquées dans ces syntagmes ; la gradation va de la simple communication, à la notification, à l'avertissement, en passant par l'alerte pour arriver à la dénonciation. On se pose alors la question de l'existence des scénarios communs où l'on donne pour implicite le même contexte derrière la réalité juridique posée par le terme en question. Celle-ci n'est pas systématique, car, par exemple, *whistleblowing* renvoie à l'image de quelqu'un qui souffle dans un sifflet, alors qu'*alerte professionnelle* renvoie à quelque chose de plus abstrait, pendant que *money-laundering* et *blanchiment d'argent* renvoient à la même image, à peu près.

Lorsque nous pouvons avoir recours au scénario commun, on peut parler de la réversibilité évoquée par Umberto Eco, dans le sens où l'on peut revenir « en quelque sorte » au terme de départ, car il y a une « possibilité de reconnaissance » du terme-source dans le terme-cible pour quelqu'un qui connaît la langue-source. Le terme-cible implique et montre de manière plus ou moins trans-

193. « l'équivalence connotative – qui concerne la façon dont des mots ou des expressions complexes stimulent dans l'esprit des auditeurs ou des lecteurs les mêmes associations et réactions émotives. » op.cit., p. 31.

194. « la traduction concerne des mondes possibles » op. cit., p. 54

parente le terme source, dans le sens originel du terme latin, car le sens du terme source se trouve « plié, replié, enroulé » dans le sens du terme cible. Pour suivre le raisonnement d'Umberto Eco, la réversibilité est « matière à des gradations infinitésimales »¹⁹⁵. Dans les expressions *money-laundering* (roum. *spălare a banilor*, fr. *blanchiment d'argent*, esp. *blanqueo de dinero*, port. *branqueamento*, *lavagem de dinheiro* ; it. *riciclaggio di denaro*) et *dirty money* (*sale, sporco, nero, negro, negru*) il y a des degrés de rapprochement, de reconnaissance. Ainsi, de laver à blanchir, on reconnaît une échelle d'intensité - laver jusqu'à ce que cela devienne blanc ; à travers le verbe recycler on vit notre modernité, car avec le recyclage des déchets, l'argent sale est assimilé à un déchet qu'il faut transformer, transmuter pour pouvoir ensuite le réutiliser dans des conditions de sécurité.

Dirty money

Source : IATE. Domaine : libre circulation des capitaux, problème social, infraction.

Angl. *black money, dirty money*, esp. *dinero negro*; fr. *argent sale*, it. *denaro nero, denaro sporco*, ptg. *dinheiro negro*, roum. *bani negri, bani murdari*

On observe que les adjectifs « sale » et « noir » sont synonymes dans ce cas de figure. Le « noir » est ambivalent, car ici il est l'équivalent de « sale », renvoyant à l'opacité de la source de cet argent mais aussi la couleur de la justice en France et dans le monde anglo-saxon. Selon Peter Mohr, le noir évolue dans le schéma « péché, angoisse, révolte et jugement »¹⁹⁶, qui contient ainsi les sphères éthique, religieuse et juridique, dans une double perception, celle d'une activité incessante et insoumise, d'un côté, et celle d'une volonté de pouvoir sur cette activité ayant comme but ultime son anéantissement (le jugement). Ceci rappelle les mythes de la polarité, la *coincidentia oppositorum*¹⁹⁷ et la cohérence des contraires dont parle Gilbert Durand ; l'argent sale/noir (avec son

195. op.cit., p. 80.

196. Peter Mohr, *Psychiatrie une Rorschach'schen Formdeut. Versuch*, pp.122-133, in Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Dunod, Paris, 1992, p. 97.

197. Durand, op.cit., p. 332.

corollaire le blanchiment d'argent) est-il en train de devenir une structure synthétique de notre imaginaire ? On est en présence d'« une structure d'harmonisation des contraires »¹⁹⁸ qui possède un caractère dialectique et un esprit de système, car fonctionnant comme un tout, et qui s'inscrit dans l'histoire de nos sociétés, dans l'évolution des cultures juridiques et des langues, car les syntagmes équivalents de *dirty money*, tout comme celles qui traduisent *money-laundering*, ont franchi depuis longtemps le seuil de l'usage général dans les langues étudiées ici.

Cette ambivalence se prolonge jusque dans le monde des affaires, souvent source de méfiance pour le non-initié, et qui est devenu un des domaines de la délinquance financière et de la corruption. L'argent est aussi une métaphore de l'échange, d'un certain type de dialogue entre les membres d'un groupe ; le voir en noir ou sale implique l'annulation de la possibilité même d'interaction, l'acte de communication se trouve perverti, falsifié. Sauf que, à la différence de la monnaie fausse, ici la possibilité de réparer est pressentie et lovée à la fois dans le terme et dans ce qu'il projette : car qui dit argent sale implique forcément le blanchiment d'argent.

La métaphore de l'argent sale ou noir évoque, à travers le renvoi au fait de laver, de nettoyer, l'eau nocturne de Bachelard, l'eau du Styx qui mène vers la mort de l'innocence, de l'éthique. Implicitement, on est porté vers le monde ténébreux de la pègre qui ne vit pas au grand jour, mais cachée, loin du regard, de la lumière révélatrice, de la justice avec son glaive ascensionnel. L'argent en tant que métal symbolise et renvoie même étymologiquement¹⁹⁹ à la lumière, à la pureté, à la sagesse divine même. Alors, les constructions *argent noir/argent sale* sembleraient pour le moins paradoxales, sinon contradictoires et donc dépourvues de sens. Inscrit dans la triade nocturne lune-eau-féminin, l'argent implique symboliquement la présence de l'eau purificatrice, qui viendrait corriger l'aspect négatif. Symboles nocturnes également, le noir et le sale sont aussi des symboles doubles, car le sale cache la propreté

198. *Ibidem*, p. 400

199. « Le mot même argent dérive d'un mot sanscrit signifiant blanc et brillant. », Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Robert Lafont Jupiter, Paris, 1982, p. 75.

et la nuit fait place à l'aube. La métaphore de l'argent sale contient en elle-même la solution au problème qu'elle pose, car ce qui est sale peut être lavé, et ce qui est noir peut être blanchi. Elle ouvre d'emblée un monde des possibles, et porte en elle fallacieusement la rectification et le rétablissement de l'ordre, d'un dialogue certes limité aux membres d'un groupe, risquant l'opprobre et la sanction de la part du reste de la société.

Provenant de *denarius*, *denarii*, pièce d'argent de dix as du système monétaire de l'Empire romain, *denaro*, *dinheiro*, *dinero*, implique l'argent en tant que matière constitutive mais absente de l'empreinte linguistique. Il est intéressant d'observer qu'en roumain le nom commun *ban* signifiant « monnaie, argent » a une origine inconnue²⁰⁰, probablement provenant du mot germanique *ban*, du latin médiéval *bannus*, « communication, appel », qui a ensuite signifié « amende » ou « taxe féodale ». L'idée d'échange et d'interaction est ainsi implicite par l'étymologie du terme, la matière (argent) disparaît de la symbolique étant remplacée par l'acte de communication qui devient sale ou se fait au noir, dans les deux cas étant perverti.

Money-laundering

Angl. *money(-)laundering*, esp. *blanqueo de capitales*, *blanqueo de dinero*, *blanqueo de bienes*, fr. *blanchiment d'argent*, *blanchiment de capitaux*, *blanchiment des avoirs*, it. *riciclaggio dei proventi*, ptg. *branqueamento de capitais*, *lavagem de dinheiro*, *branqueamento de dinheiro*, roum. *spălare a banilor*.

En français, le verbe *blanchir* signifie « innocenter, disculper » depuis le XIV^e siècle (cf. TLF). Nous sommes ici en présence d'un glissement du sens général au sens figuré, et au sens juridique. Le passage se fait du langage général au langage de spécialité, et l'on parle, ainsi, de la spécialisation du terme. Il est intéressant de remarquer que ce verbe n'est pas enregistré comme terme juridique dans le TLF, mais qu'il se voit attribuer ce sens dans le Larousse : « Faire subir à des fonds une série d'opérations à la suite desquelles leur origine frauduleuse, illégale peut être dissimulée : Blanchir de l'argent provenant d'un trafic de drogue. » La métaphore *money(-)*

200. Cf. Alexandru Ciorănescu, *Dicționarul etimologic al limbii române*, Editura Saeculum I.O., București, 2002, p. 76.

laundering est un néologisme juridique sous influence américaine au XX^e siècle (après 1973 et le scandale de Watergate), mais sur la base du sens français du verbe blanchir du XIV^e siècle, en empruntant le chemin de « lavandier » de l'ancien français pour arriver à *launder* en anglais.

Dans les autres langues romanes, le terme *money* est remplacé quelques fois par des synonymes partiels englobant le sème + argent, tout en restant toujours dans le domaine du lavage, du nettoyage, du blanchissement. D'ailleurs, il n'y a que le portugais et l'espagnol (*lavado de dinero, lavado de capitales*) qui emploient une métaphore contenant un cognat de *launder*, les autres langues utilisant les cognats du verbe *blanchir*.

L'ambiguïté implicite de cette métaphore, qui existe dans toutes les langues étudiées, est saisissante, car, s'il est lavé, l'objet devient propre, donc pourvu d'une connotation positive, surtout si l'on établit le lien avec le syntagme précédent, *dirty money*. Les symboles sont renversés, et le régime nocturne l'emporte ici sur la brillance du blanc solaire, dans une perversion de l'acte. Le décryptage n'est pas facile, et l'on est suspendu entre deux univers référentiels, l'un positif et l'autre négatif, à la recherche de l'absolu ; la réponse n'est évidemment pas absolue mais bien relative, l'acte de nettoyage est certes profitable et bénéfique mais seulement pour une partie des acteurs participant à l'acte communicationnel, alors que pour les autres celui-ci devient un acte illégal, voire immoral. On doit aller jusqu'à un deuxième niveau d'implication et de métaphorisation afin d'arriver au sens juridique de droit pénal d'aujourd'hui. Marc Fumaroli²⁰¹ établit un lien implicite entre, d'un côté, l'argent gagné aussi « au noir », le marché au noir, la nuit, qui est le temps par excellence des actions liées à l'immoralité et à l'illégalité, et le monde de la probité, de la pureté morale, de la justice, à travers le blanchiment, qui sert de passage, de seuil à franchir entre les deux mondes diamétralement

201. « Blanchir de l'argent sale. Cet argent gagné au mieux « au noir » et au pis de manière criminelle a fini par prendre la couleur des douteuses opérations qui l'ont vu naître, couleur qui est aussi celle de la nuit, propice à ces opérations. Il faut donc restituer cet argent mal acquis au blanc de la probité... candide et du lin blanc, mais cette mise en circulation ne le « lave » pas sur le champ de tout soupçon. », Marc Fumaroli, *Le livre des métaphores*, Robert Laffont, Paris, 2012.

opposés. Une *restitutio in integrum* est visée par ce processus, qui réparerait donc l'acte d'échange faussé à un moment donné et qui restaurerait l'ordre, même superficiellement.

Marchand de sommeil et slumlord

Tout en restant dans le domaine de l'économie et de l'échange, le syntagme terminologique *marchand de sommeil* est, en droit civil comme en droit pénal, le « logeur en garni qui demande un prix exorbitant pour de mauvaises conditions d'hébergement. » (cf. TLF) En anglais, le terme comprend les sèmes +pouvoir, +pauvreté et rappelle d'autres termes connotés négativement tels *warlord*, *druglord*, etc. En français le syntagme terminologique contient les sèmes: +commerce, +affaires, +repos et rappelle le marchand de quatre saisons, le marchand de rue, le marchand d'esclaves, le marchand de tapis, le marchand de chair humaine, le marchand de plaisir, le marchand de soupe, etc. On voit bien qu'ici les connotations négatives et positives se mélangent, ce qui donne une impression d'ambivalence à cette métaphore. La première attestation de ce terme en français est trouvée dans le roman d'Alphonse Daudet, *Jack*, en 1876 (cf. TLF), et est liée à l'immigration de la population rurale vers les villes. En anglais on retrouve une première attestation de *slumlord* en 1893²⁰². Le *slum* - la chambre louée dans un quartier pauvre, en argot en anglais -, traduit par *taudis* en français, est l'un des thèmes centraux de l'*East End Literature*, qui décrit la vie dans l'East End de Londres au XIX^e siècle.

Dans la base de données IATE, uniquement le terme *slum* a été trouvé avec les traductions suivantes dans les langues romanes qui nous intéressent ici : esp. *barrio de chabolas*, fr. *bidonville*, it. *baraccopoli*, ptg. *bairro degradado*. Une recherche sur Linguee pour le terme *slumlord* a donné les résultats suivants : fr. *roi des taudis*, esp. *arrendadores*, *dueños de barrio*, *propietarios explotadores*, ptg. *slumlord*, *dono de propriedade*, *dono de favela*, *explorador*, it. *padrone senza scrupoli di edifici degli slum*, roum. *proprietar de locuințe insalubre*²⁰³. Il est intéressant de voir qu'en italien l'anglicisme est présent sans aucune adaptation, et constitue d'ores et déjà une entrée dans le diction-

202. www.etymonline.com

203. NB: notre traduction, n'en ayant trouvé aucune autre ni dans les dictionnaires ni sur les sites web.

naire Treccani. Ce sont des images souvent très différentes d'une langue à l'autre, des métaphores qui ne sont pas forcément transposées mais qui restent transposables car renvoyant au même référent. On remarque l'opposition entre deux sphères sémantiques, celle du « marchand » en français, et celle du « maître » dans les autres langues. En français, nous avons à faire à une métaphore commerciale, comportant les sèmes + échange, +communication, alors que dans les autres langues la métaphorisation porte sur le domaine du pouvoir, souvent absolu, caractérisé par la dialectique du maître et de l'esclave.

Leveling the playing field

La métaphore *leveling the playing field* se retrouve dans le discours des diplomates américains qui s'expriment sur deux questions différentes, les droits de l'homme et les affaires²⁰⁴ : «In the United States, we metaphorically say "leveling the playing field" to mean ensuring that all children should have the same opportunities to thrive.» "People want to do business on a level playing field."²⁰⁵;

Une recherche sur Linguee a fourni les résultats suivants :

Fr. uniformisera les règles du jeu pour toutes les entreprises, aplanir les disparités, mettre en œuvre des règles du jeu, des conditions de concurrence égales, des règles du jeu uniformes, des règles du jeu justes et équitables, esp. establecer unas condiciones de igualdad, crear condiciones justas, nivelar el campo de juego, nivelar el campo de juego, allanar el terreno, nivelar la situación, establecer un marco de igualdad, aplicar reglas de juego equitativas, crearía una situación equitativa, port. atingir um patamar de igualdade, criar condições equitativas, assegurar a igualdade de condições, nivelar o campo de acção, facilitar, it. questo «level playing field», mi chiedo dove stia il level playing field, condizioni eque di concorrenza, condizioni paritarie, le condizioni di parità, un mercato interno dove la concorrenza non sia falsata (level playing field), roum.

204. En traduction: « Aux États-Unis on dit métaphoriquement « niveler le terrain de jeu » pour signifier que tous les enfants devraient s'épanouir dans des conditions d'égalité. Les gens souhaitent faire des affaires sur un terrain de jeu uniforme. »

205. Remarks by Deputy Chief of Mission Duane C. Butcher on the Occasion of the Roma Education Fund Celebration, <http://romania.usembassy.gov/policy/media/dcm-09182012.html>.

condiții de concurență echitabile, condiții egale, condiții de egalitate, un mediu concurențial echitabil, un mediu echitabil.

En interrogeant la base de données IATE, les réponses suivantes ont été obtenues :

Angl. *level playing field, fair level playing field*, esp. *condiciones de competencia equitativas, igualdad de condiciones de competencia*, fr. *conditions équitables, conditions de concurrence équitables, jouer à armes égales, assurer des règles du jeu équitables*, it. *par condicio, level playing field, condizioni di parità, parità di condizioni, parità di trattamento*, port. *condições de concorrência equitativas*, roum. *condiții competitive egale, condiții de concurență echitabile*.

On observe que le français offre deux équivalents métaphoriques : *règles de jeu équitables, armes égales*, dans les domaines du sport et de la guerre. L'espagnol emploie aussi des expressions imagées : *nivelar* (utilisé aussi en portugais), *allanar*. L'italien utilise parfois la structure en anglais : *il level playing field*. On remarque une préférence des langues romanes à avoir recours à des expressions abstraites et non-imagées, à part le français qui emploie volontiers la structure métaphorique. L'imaginaire américain qui situe le *level playing field* à la fois dans le domaine de la responsabilité morale et de l'obligation juridique, d'un côté, et dans le domaine du commerce, n'est pas transposable automatiquement dans les langues romanes. Nous sommes ici loin de ce que Roland Barthes appelait « la coïncidence de la parole et de l'écoute »²⁰⁶, et plutôt face à l'« éclatement de l'écoute ». Le traducteur cherche dans l'imaginaire de sa langue-culture des outils pour transposer la partie de réel qui arrive de l'imaginaire américain, et se trouve lui-même en train d'essayer de niveler ce terrain de jeu qu'est le langage, ou bien de découvrir au moins un terrain semblable où planter la nouvelle graine de sens et de référence. L'implicite culturel n'étant pas toujours au rendez-vous, on se réfugie dans l'abstrait, dans l'explication, ou bien l'on importe la métaphore telle quelle, soit en misant sur l'hypothèse que le destinataire a déjà été familiarisé avec cette expression (et fait partie des initiés au langage économique, juridique, etc., qui emploient couramment l'anglicisme), soit en lui rajoutant une glose. L'état d'âme dont parle Northrop Frye (*moo-*

206. Roland Barthes, « La paix culturelle » in *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Editions du Seuil, 1984, p. 115.

d)²⁰⁷ suscité par le *level playing field* chez un locuteur anglo-saxon semblerait difficilement identifiable à travers ces traductions qui ont préféré une expression plus abstraite ; l'impact n'est pas le même. Mais l'on reste néanmoins dans ce que l'on pourrait appeler une universalité relative, car la notion de terrain de jeu existe dans toutes les langues-cultures étudiées ici.

Conclusion

En guise de conclusion de ce chapitre sur la communicabilité des métaphores juridiques d'une langue-culture à l'autre, et donc sur le transfert idéologique en traduction, il serait peut-être intéressant de noter que, pour parler d'idéologie, tout comme pour parler de métaphore, il est nécessaire de s'interroger, avec Ricoeur, sur « les conditions qui rendent possibles une fonction de distorsion, une fonction de légitimation et, sous cette fonction de légitimation, une fonction d'intégration »²⁰⁸. La métaphore et l'idéologie sont sur un terrain commun : la métaphore a une fonction de distorsion, car elle est une entorse au réel, qu'elle confronte, l'idéologie existe dans la confrontation ; elle a une fonction de légitimation, car elle impose une nouvelle réalité, (l'idéologie avance des concepts qui « font autorité ») qui est acceptée dès qu'elle est perçue en tant que reconnaissable ; enfin, elle a aussi une fonction d'intégration, puisqu'elle devient partie intégrante de l'acte communicationnel et qu'elle happe son destinataire dans son monde distordu, nouveau, néanmoins accessible, se laissant posséder par celui qui la reçoit et la reconnaît tout en altérant sa vision du monde et donc exerçant une violence sur sa manière de le percevoir ; l'idéologie fonctionne dans un rapport dialogique, social, dans la dialectique domination/soumission.

Revenant à la question de départ posée originellement par M. Oustinoff : « Une traduction est-elle en mesure d'évoquer la même chose que l'original ? », nous sommes, à la fin de cette analyse, en mesure de la relier avec l'affirmation appartenant au même auteur : chaque langue renferme une « vision » du monde propre, et ceci est d'autant plus visible lorsque l'on étudie les métaphores, et plus précisément les métaphores juridiques. On voit

207. cité in Ricoeur, op.cit., p. 288.

208. Paul Ricoeur, *Idéologie et utopie*, Editions du Seuil, 1992, p. 342.

ici que les traductions n'évoquent pas toujours - et le font même rarement, d'ailleurs - une chose identique à l'original, car chaque système juridique est construit dans une réalité, un imaginaire et un langage qui lui sont propres.

L'idéologie, telle qu'elle est entendue par Destutt de Tracy en tant que science des idées originaires de l'expérience sensible, n'est donc pas facilement transférable dans le monde de la métaphore juridique, et le rôle du traducteur-médiateur s'avère périlleux dans le contexte actuel qui remet en question la perception et le poids de la métaphore dans le processus de prise de décision judiciaire (le facteur émotionnel empiétant sur l'objectivité juridique), d'un côté, alors que, de l'autre côté, la *Weltansicht* propre à chaque langue-culture peut agir comme une barrière à l'entrée de nouvelles images dans l'inconscient collectif (ex. *level playing field*, fr. conditions équitables, *whistleblowing*, fr. lancement d'alerte, etc.) ou, au contraire, concrétisant par des images qui lui sont propres des concepts étrangers (ex. *dirty money*, *dinero negro*, etc.).

Bibliographie

Roland Barthes (1984), *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Éditions du Seuil, Paris.

Jean Chevalier (1982), Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont, Paris.

Alexandru Ciorănescu (2002), *Dicționarul etimologic al limbii române*, Editura Saeculum I.O., București.

Gilbert Durand (1992), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, 11^e édition, Dunod, Paris.

Umberto Eco (2006), *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Éditions Grasset & Fasquelle.

Marc Fumaroli (2012), *Le livre des métaphores*, Robert Laffont, Paris.

Jean-Claude Gemar, « Les enjeux de la traduction juridique. Principes et nuances », en ligne :

<http://www.tradulex.com/Bern1998/Gemar.pdf>

Vladimir Jankélévitch (1980), *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien. 2. La méconnaissance. Le malentendu*, Éditions du Seuil.

Michaël Oustinoff (2015), *La traduction*, PUF, 5^e édition mise à jour.

Paul Ricoeur (1992), *Idéologie et utopie*, Éditions du Seuil, Paris.
Paul Ricoeur (1975), *La Métaphore vive*, Éditions du Seuil, Paris.

Partie III

Arts et Culture

- Cinéma
- Patrimoine
- Théâtre

Exemplaire gratuit - Ne peut être vendu.

Implicite idéologique dans le cinéma²⁰⁹

À travers l'écriture cinématographique le sens décelé est semblable à l'image que nous percevons, qu'il soit présent dans un sens dit ou non-dit, les spectateurs conservent l'autonomie totale vis-à-vis de leur perception. L'œuvre littéraire est connue par un large public souvent par l'intermédiaire de son adaptation cinématographique, et cette dernière diffuse certainement la culture inhérente à son intrigue. Les spectateurs peuvent comprendre ce que le film envisage de transmettre à travers les images filmées et avec l'appui des sous-titres. Nous considérons souvent qu'un livre se réduit à environ deux heures de langage cinématographique, d'où découle l'aspect de la transcription et de l'économie de la traduction sous forme de dialogues. Le tracé littéraire raconte un édifice de l'histoire romanesque. L'idéologie d'une œuvre littéraire, peut-elle être transmise sans s'éloigner, se distordre de la nature de l'adaptation du film ? Ce que nous percevons du film est-il identique à ce qu'exprime l'œuvre littéraire ? Le cinéma privilégie notre intention à interpréter ce qui se développe dans une série d'images. Le visible et l'invisible de l'image du sens se jouent alors dans la réception du message vu et lu. Les sous-titres expriment-ils les informations essentielles correspondant à leurs représentations romanesques ? L'interprétation cinématographique peut-elle résumer le vouloir-dire du roman ?

Du point de vue de la culture, le sens exposé ne trouve parfois pas son équivalent dans une autre langue. Le dilemme n'existe pas simplement dans le choix des mots mais se trouve confronté au problème de reconstruction d'une scène sémantique proche

209. Ce chapitre a été rédigé par Elodie Hui-Yun Hsu de Wenzao Ursuline University of Languages-Kaohsiung (Taiwan).

dans la culture initiale. Les spectateurs chinois voient-ils et perçoivent-ils les mêmes choses que les occidentaux ? L'idéologie implicite se perçoit dans la rencontre avec un peuple qui est autre que le sien, il peut révéler des perceptions et des actions différentes. Quelles sont les différences de compréhension perçue entre texte et image ? Dans la culture chinoise, quels sont les apports envisagés en fonction de cette idéologie transmise par le film ? Étant donné que la base culturelle est différente, il est possible de provoquer des différences d'interprétations inhérentes à la culture originale entre vision et perception. Le transfert idéologique devient ainsi l'enjeu. Entre ce qui est dit et ce qui est perçu, le fond culturel serait un élément susceptible d'influencer en conséquence la compréhension. Nous allons étudier à partir d'un regard chinois le transfert idéologique ainsi que l'image du sens, et à travers le film « *L'insoutenable légèreté de l'être* » adapté du roman de Milan Kundera portant le même titre.

L'économie de la traduction en dialogue

Le film adapté du roman réduit inévitablement le récit narratif romanesque, pourtant il ne doit pas conduire à s'épargner l'effort de lire. L'économie de l'énonciation par le fait de l'adaptation cinématographique n'amène pas au but de la déformation du message du roman, il peut même conduire à un appauvrissement de celui-ci. Ceci déclenche d'un contenu à l'autre la capacité de développer, de reconstruire l'information romanesque en une scène cinématographique. La subjectivité du metteur en scène influence certainement la représentation filmée. La prise de vue est de même cadrée par l'intention subjective du scénariste, et l'image est conduite à poursuivre, à amplifier une écriture nouvelle. L'interprétation du texte à l'image ouvre une voie beaucoup plus animée que le texte proprement dit. Traduire n'est plus une simple réalité résultant du changement de langue, mais plutôt s'oriente, suggère l'universalité de la transmission des valeurs humaines.

La différence et la réécriture

L'écriture cinématographique se réduit et est placée sous l'influence des images influençant l'expression des messages voulues et opérées par rapport aux contingences de l'adaptation littéraire.

Le dialogue déploie ainsi une différence et conduit à l'économie, à la réduction du texte littéraire. Cette manipulation fait que la notion de réécriture s'applique parfaitement au langage du cinéma. Nous insistons alors sur la préoccupation de la fidélité du message transmis. Le vouloir-dire du roman est-il identique à celui du film ? Le plaisir de la lecture n'est plus induit par la même circonstance que le plaisir du voir. Ce qui est l'essentiel dans l'information littéraire, nous nous interrogeons sur l'obligation d'être identique à son adaptation cinématographique. Ceci renvoie à la problématique de l'image du sens. La réécriture sous forme de dialogue et en son-image évoque succinctement l'histoire décrite dans le roman. Elle n'accompagne pas forcément l'ordre des intrigues. La fin de l'histoire est parfois modifiée. En revanche, l'écriture cinématographique est indéniablement plus riche dans la perspective visuelle et auditive, dans le sens où elle se trouve condensée.

L'identité et la vérité du message

De l'œuvre au film, quelles sont les parties immanquables ? Tout d'abord, nous sommes en face de la question du choix. Entre les deux supports, texte et image, comment peut-on évoquer le même message sans la moindre modification du sens perçu ? De ce fait, le changement d'adaptation résultant de l'œuvre littéraire et cinématographique représente chacun une entité propre et complète en elle-même. Ainsi, la question de l'identité serait placée au croisement de la perception à travers l'image du sens en rapport au message exposé à la fois dans l'œuvre littéraire et dans le cinéma. Quant à la question de la vérité, est-elle vraiment un problème si la trame est générée en modifiant le récit de l'histoire ? Au sens large de la traduction, nous ne travaillons pas seulement sur la langue, mais la pensée est induite, de même la genèse du discours. Les réflexions morales dans une œuvre soit littéraire ou filmée seraient l'angle crucial qui mérite d'être valorisées.

Entre texte et image

Nous parlons de l'image, elle est définie par l'auteur²¹⁰ comme un langage sans parole. De l'écriture littéraire à celle cinématographique

210. Elodie H.-Y. Hsu, *De l'image à la Traduction*, Kaohsiung : Éditions Fu-Wen, 2010.

graphique, l'image du sens se déploie dans cet univers. Elle n'est pas dénuée de langage. Notre perception en relation avec l'effet extérieur guide ainsi cette image du sens. L'image perçue pendant le processus de la traduction suscite un espace de sens possible, vivant et varié. C'est un langage sans parole, capable d'appréhender son autonomie à toute interprétation exposée. Pour se constituer comme sens, elle bouleverse parfois ce qui est habituel, va même se déployer vers l'impossible. Cette force en vue de la quête du sens est inépuisable de l'image à la traduction. Le cinéma adapté du roman se lance également dans cet itinéraire. C'est la force même de la vie humaine, et où nous ne saurions échapper au sens. Ce langage sans parole communique silencieusement avec notre esprit, est stimulé entre ce que nous voulons dire, traduire et ce que nous avons perçu. Traduire n'est jamais une chose simple, et la traduction n'est jamais cent pour cent égale au texte-source. Ce que nous essayons de résoudre, c'est approcher au plus près de l'image du sens entre texte-source et texte-cible. Le cas du cinéma serait suivi essentiellement dans ce procédé d'adaptation. La manière représentative peut se faire autrement par l'intermédiaire de la vidéo, mais la spiritualité à travers l'ensemble du mouvement et des images filmées ne perd pas sa vocation initiale. S'il y a une modification possible, ce serait à cause de l'incertitude de l'image du sens confronté à sa mise au jour.

L'image du sens lu

Nous pouvons voir un passage du roman manipulé à partir d'une opération du chiffre « 6 » au terme de l'expression de six coïncidences par hasard : « Sept ans plus tôt, un cas difficile de méningite s'était déclaré *par hasard* à l'hôpital de la ville où habitait Tereza, et le chef du service où travaillait Tomas avait été appelé d'urgence en consultation. Mais, *par hasard*, le chef de service avait une sciatique, il ne pouvait pas bouger, et il avait envoyé Tomas à sa place dans cet hôpital de province. Il y avait cinq hôtels dans la ville, mais Tomas était descendu *par hasard* dans celui où travaillait Tereza. *Par hasard*, il avait un moment à perdre avant le départ du train et il était allé s'asseoir dans la brasserie. Tereza était de service *par hasard* et servait *par hasard* la table de Tomas »²¹¹. Ces six

211. Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, traduit du tchèque par

cas de hasard décrits s'ouvrent comme un prélude à la suite de la rencontre de ces deux protagonistes ; tandis que dans le film tout est organisé par le signe « 6 » : Tomas loge à la chambre 6, Teresa termine son travail à 6 heures, et lors de la fin de l'histoire, dans le bistrot où ils passaient la nuit, la chambre porte également un numéro 6. Dans le film, nous voyons même que cet arrangement à la fin de l'histoire provoque un écho rappelant le début de l'intrigue lié à cette rencontre au hasard. À travers l'image visuelle évoquée, cela nous frappe non seulement par la perception, mais évoque aussi une forme caricaturale de réminiscence opérée. Cette différence influence peu le message décrit dans le roman, en revanche elle exprime une création qui est porteuse d'un effet particulier.

Le sens perçu de l'image

À partir d'une observation concentrée sur l'attention visuelle du spectateur, le cinéma économise et modifie le contenu et l'ordre de la description du roman. L'effet cinématographique voudrait apparaître immédiatement réactif à la perception du spectateur. Il semble peu favorable de susciter une réflexion qui ne parvient pas à se déployer pendant un court moment ou entre simplement quelques images filmées. Dans le film, lors de la première liaison amoureuse, nous ne parvenons pas à percevoir ou lire le message interne décrit dans le roman. L'image visuelle s'expose davantage dans une scène sexuelle. Nous pouvons cependant lire dans le roman le message qui expose cette relation étrange entre Tomas et Tereza : « *Ce n'était ni une maîtresse ni une épouse. C'était un enfant qu'il avait sorti d'une corbeille enduite de poix et qu'il avait posé sur la berge de son lit.* » (p.18) L'image du sens de ce passage n'est pas déterminant. Le film fait passer silencieusement cette parabole dans le mouvement des images. La description encore plus particulière est de même absente : « *Peut-on laisser dériver sur les eaux furieuses d'un fleuve la corbeille qui abrite un enfant! Si la fille de Pharaon n'avait pas retiré des eaux la corbeille du petit Moïse, il n'y aurait pas eu l'Ancien Testament et toute notre civilisation! Au début de tant de mythes anciens, il y a quelqu'un qui sauve un enfant abandonné. Si Polybe n'avait recueilli le petit Œdipe, Sophocle n'aurait pas écrit sa plus belle tragédie !* » (p.23) À la lecture, il

François Kérel, Paris : Éditions Gallimard, 1989, (2003), p. 58.

nous semble pouvoir méditer sur ce qui induit cette signification. Nous envisageons également le souci perceptible par rapport au sens de l'image lorsque certains messages sont cruciaux, et qu'ils semblent absents dans l'adaptation de leur représentation. Tout se révèle comme l'effet de la métaphore, il risque d'être perçu différemment. « On ne badine pas avec les métaphores. L'amour peut naître d'une seule métaphore. » (p.23) Ce passage dévoile à la fois une connotation tracée dans le contexte et la réalité qui manifeste son importance sur le mouvement de compréhension, puisque la métaphore ne représente pas une réponse déterminante, mais dépend du sens perçu.

Le transfert idéologique

Quand nous parlons de la traduction, il est inévitable d'avoir un point de vue personnel. Bien que le film soit adapté du roman, il se visualise dans un lieu où l'œuvre littéraire est absente. Ce n'est pas le cas pour tous ceux qui vont lire l'œuvre originale après avoir vu le film. Cependant, pour ceux qui peuvent à la fois lire le roman et apprécier le film, ils disposeront sans doute d'une vision riche et se réjouiront des différences. L'économie envisagée par le processus d'adaptation renvoie effectivement au changement ou à la modification du vouloir-dire par rapport au message initialement décrit. Il nous semble difficile de critiquer, ou d'être pour ou contre ce geste de transfert du message. Par ailleurs, nous nous rendons compte de l'effet culturel provoqué par des phénomènes différents.

Une communication autre que la sienne

Le film porte souvent le même titre que l'adaptation de son œuvre dans le marché français et anglais. Le sujet qui est dévoilé est fait de légèreté et de pesanteur, bien que l'affiche du cinéma expose l'imagination sexuelle. Pourtant, dans le marché cinématographique à Taiwan, le nom du film ne porte pas le même titre que le roman, il est présenté sous l'appellation « *Le printemps de Prague* ». À la première perception, on croit qu'il s'agit d'un film d'amour sur fond de guerre, encore plus avec l'image présentant un couple amoureux et l'autre qui semble montrer une fille provo-

catrice. La réflexion liée à la légèreté ou la pesanteur de l'être paraît manquée à première vue.

Quant au synopsis, il est présenté différemment. Le film en France : « *Prague, printemps 1968, Tomas, jeune chirurgien brillant, est un dragueur insatiable. Il prend soin de limiter ses relations à de simples jeux érotiques, en excluant tout amour de sa vie. Un jour, il tombe passionnément amoureux de Tereza et contre tous ses principes se marie avec elle. Mais Tomas ne peut s'empêcher de continuer sa vie légère, présentant même ses maîtresses à sa femme.* »²¹² La manière descriptive dans ce cas porte un ton sur le récit exposant à la fois l'élément de légèreté de l'être. Tandis qu'à Taiwan, tout d'abord, elle insiste un peu sur le sexe : « *Prague, 1968, Tomas, jeune chirurgien brillant, porte un esprit quasi anatomique au sexe, ne donne pas de promesse à la légère, tenant un sentiment de jeux pour la vie. La peintre Sabina est sa maîtresse, elle le comprend mieux que les autres. L'homme ne promet pas l'amour, il rencontre Tereza la seule femme qu'il lui a fait la promesse de se marier. Ainsi, il commence une vie entre l'amour et le sexe.* »²¹³ Puis, la description évoque un peu l'histoire du Printemps de Prague : « *Le mouvement du Printemps de Prague est contre Staline, il a partiellement échoué. Les tanks ravagent la ville de Prague. C'est une réussite politique, mais il est brutalement réprimé. Tomas et Tereza s'exilent, cependant Tomas n'a pas modifié ses habitudes. Il devient balayeur et continue de séduire les femmes.* » Le caractère de Tomas ne semble pas influencé par le bouleversement historique. Ensuite, la description prend un ton arbitraire visant à classer les termes en couple représentant légèreté et pesanteur : « *Tereza ne s'habitue pas à l'exil, elle décide de rentrer à Prague. Elle ne supporte plus tous ces changements, qui lui sont insupportables. Le sujet du film décrit la loyauté et la trahison par rapport à l'existence du pays, par comparaison à la légèreté de l'amour conjugal. La pesanteur de la vie est parfois aussi légère qu'un duvet, et la légèreté dans la vie peut paraître insupportable.* » Les précisions du synopsis pourrait guider le spectateur vers une compréhension préétablie. Cependant, est-ce indispensable ? Et, cela ne comporterait-il pas un risque d'influencer l'appréciation du spectateur ? À travers

212. Ceci est imprimé dans le verso du film en DVD. ©1988 The Saul Zaentz Company.

213. Tous les textes qui figurent sur le site de ce film à Taïwan sont traduits par nos soins.

cette différence, nous découvrons également que le point de vue culturel est susceptible d'être modifié selon le bagage culturel de chaque spectateur.

Le film semble pointer plus ce qui est lié à l'écriture de l'amour entre ces trois protagonistes. Tandis que l'œuvre nous fait penser plus à une réflexion sur la question imposée à travers la notion de légèreté et de pesanteur, participant au destin historique, l'existence et l'amour. Nous percevons de même que le synopsis écrit dans le livre publié varie selon la région et la version. Celui de la version française paraît difficile à lire, quelques noms propres et des termes nous semblent être des signes incompréhensibles à la lecture : « *Qu'est-il resté des agonisants du Cambodge ? Une grande photo de la star américaine tenant dans ses bras un enfant jaune. Qu'est-il resté de Tomas ? Une inscription : Il voulait le Royaume de Dieu sur la terre. Qu'est-il resté de Beethoven ? Un homme morose à l'in vraisemblable crinière, qui prononce d'une voix sombre : "Es muss sein !" Qu'est-il resté de Franz ? Une inscription : Après un long égarement, le retour. Et ainsi de suite, et ainsi de suite. Avant d'être oubliés, nous serons changés en kitsch. Le kitsch, c'est la station de correspondance entre l'être et l'oubli.* » Ici, nous voyons le protagoniste secondaire Franz, et les deux termes « Es muss sein », « kitsch », qui sont en effet porteurs de message philosophique et argumenté dans la narration romanesque. En revanche, ce sont des termes inconnus pour le public asiatique. Dans la version chinoise en 1988, le synopsis du livre est ainsi : « *Comme l'évènement historique ne reviendra plus, les années sanglantes ne sont plus que des mots, des théories, des discussions, elles sont plus légères qu'un duvet, elles ne font pas peur. L'inexistence du retour montre la dépravation profonde, car dans ce monde-là tout est d'avance pardonné et tout y est donc cyniquement permis.....* »²¹⁴ La manière de la représentation choisie comme synopsis dans le livre est tout à fait différente, elle est plus approfondie quant à la connotation du contenu.

La version traduite en chinois en 2003 et distribuée dans le marché de langue chinoise en caractère simplifié, n'est pas ajouté le discours autre que l'extrait de la traduction française page 15 : « *Le plus lourd fardeau nous écrase, nous fait ployer sous lui, nous presse*

214. Les parties en italique sont extraites du texte français : p. 13 et p. 14. Le reste des passages est traduit par nos soins.

contre le sol. Mais dans la poésie amoureuse de tous les siècles, la femme désire recevoir le fardeau du corps mâle. Le plus lourd fardeau est donc en même temps l'image du plus intense accomplissement vital. Plus lourd est le fardeau, plus notre vie est proche de la terre, et plus elle est réelle et vraie. En revanche, l'absence totale de fardeau fait que l'être humain devient plus léger que l'air, qu'il s'envole, qu'il s'éloigne de la terre, de l'être terrestre, qu'il n'est plus qu'à demi réel et que ses mouvements sont aussi libres qu'insignifiants. Alors, que choisir ? La pesanteur ou la légèreté ? » C'est peut-être un choix du traducteur qui voudrait rester fidèle au message du livre, en évitant l'interprétation subjective. Il est curieux que dans une autre version en chinois paru également à Taiwan en 2004, le synopsis est extrait de la même page 15, mais s'y ajoute le paragraphe en haut de cette page : « Si chaque seconde de notre vie doit se répéter un nombre infini de fois, nous sommes cloués à l'éternité comme Jésus-Christ à la croix. Cette idée est atroce. Dans le monde de l'éternel retour, chaque geste porte le poids d'une insoutenable responsabilité. Pourtant sur cette toile de fond, nos vies peuvent apparaître dans toute leur splendide légèreté. Mais la pesanteur est-elle vraiment atroce et belle la légèreté ? » Que veut dire ce geste ? Une insuffisance du message de la version de 2003 ? Alors, le même traducteur de la version 2004 a réédité sa version en 2014, dans cette période plus récente, le synopsis présenté est beaucoup plus court. Il se résume ainsi : « Personne ne pense que l'amour dans notre vie est quelque chose de léger, sans aucun poids sur le devenir. Nous pensons toujours que notre amour est une représentation de celui-ci, l'amour tel qu'il est, et sans amour, notre vie perd un peu de son sens. » Voilà un phénomène curieux. Est-il apparent que l'idéologie reflète l'actualité sociale de ce moment ? Le temps change, l'atmosphère se modifie, le passé et maintenant parfois ne sont plus dans la lignée de notre pensée. C'est encore de la traduction dont on parle. L'idéologie apparaît juste comme un élément intérieur de la traduction. Ce que dit exactement M. Han : « La littérature décrit la morale, chaque peuple peut en faire usage pour communiquer ; la littérature doit utiliser la langue, les peuples ne peuvent pas totalement communiquer de l'une à l'autre. »²¹⁵ À l'heure actuelle, nous comprenons l'importance de la valeur transmise soit dans la littérature ou le cinéma.

215. Traduction chinoise en 1988, p. 16.

Ce qui porte la valeur universelle

Ce que vont nous transmettre la littérature ou le cinéma est plutôt la partie qui porte une valeur universelle. Mise à part la discussion sur la traductologie, nous apprécierions davantage le vouloir-dire de la spiritualité, ceux qui transmettent une morale utile à la vie de l'être humain, ainsi qu'une expérience offrant une référence à l'harmonie de l'environnement, tout ce qui peut conduire la vie humaine dans une bonne voie.

La légèreté ou la pesanteur n'est pas attribuée en fonction d'un résultat absolu et dans un sens unique. L'idéologie de ces notions conduit à définir ce qui est ressenti par la personne. Le « moi » de chacun semble diriger soi-même vers un espace de compréhension, concevant sa propre connaissance, son expérience et sa perception envers ce monde. Le choix et le hasard sont des éléments fréquemment rencontrés dans notre vie. Le terme « Es muss sein », « ce doit être » en français, est de même une situation fréquemment rencontrée dans le parcours de notre vie, tout comme le terme « kitsch ». L'amour est un sujet essentiel de l'œuvre, il s'étend pourtant dans tous les domaines. Au croisement de l'amour et de l'action, il est assez difficile de ne pas tomber dans une vision égoïste, et parfois cela risque d'amener vers l'ambiguïté de l'aspect du sexe. Au regard des différences de connaissances, la base culturelle de chacun, il provoque inévitablement des incompréhensions, des malentendus ou des critiques négatives.

L'importance du message peut-il représenter à la fois la profondeur du langage ? Face à l'acte du traduire, la manière du dire est aussi importante que la pertinence de la perception. La traduction joue sans doute un rôle de communication. Si la morale de l'être humain pouvait enjamber l'espace et le temps, cela démontrerait que la communication a bien été transmise. Le message exposé dans un support différent sera modifié plus ou moins en fonction de son contenu à l'intérieur. L'image du sens pourrait être également un moyen d'examiner l'appropriation du message entre deux représentations différentes, ainsi l'œuvre littéraire et son adaptation cinématographique.

Conclusion

La traduction est une opération de l'image du sens. À partir de cette hypothèse et pour l'essentiel de la traduction, ce qui nous préoccupe ne serait plus l'égalité du support mais la transmission du vouloir-dire. L'image du sens est aussi le moyen d'examiner l'objet-source et l'objet-cible. La notion de la traduction ou la traductologie n'est pas seulement limitée à la langue. Elle est même un mouvement de pensée. Toutes les méthodes traitées dans la traduction auraient pour but commun de pouvoir arriver à propager la bonne moralité. Notre étude ne fait que prendre un exemple autorisant à voir la diversité et la possibilité de former du sens, qui, par conséquent, conduit à la problématique de l'image, voire au langage de l'image, qui est, selon nous, un enjeu majeur.

Bibliographie

Milan Kundera (2003), *L'insoutenable légèreté de l'être*, traduit du tchèque par François Kérel, Paris : Éditions Gallimard, 1989.

La version chinoise en 1988. Taipei : China Times Publishing / 韓少功, 韓剛: 《生命中不能承受之輕》, 台北: 時報文化出版企業有限公司, 1988年。

La version chinoise en 2003. Shanghai : Shanghai Translation Publishing House / 許鈞: 《不能承受的生命之輕》, 上海: 上海譯文出版社, 2003年。

La version chinoise en 2004. Taipei : Crown Publishing Company / 尉遲秀: 《生命中不能承受之輕》, 台北: 皇冠文化出版有限公司, 2004年。

La version chinoise en 2014. Taipei : Crown Publishing Company / 尉遲秀: 《生命中不能承受之輕》, 台北: 皇冠文化出版有限公司, 2014年。

Elodie H.-Y. Hsu (2010), *De l'image à la Traduction*, Kaohsiung : Éditions Fu-Wen.

Exemplaire gratuit - Ne peut être vendu.

Valeurs humanistes et traduction de films à l'international²¹⁶

Introduction

Ce chapitre se donne pour but d'examiner les implicites idéologiques qui sous-tendent le film d'animation *Azur et Asmar* (2006) du réalisateur français Michel Ocelot. Afin de déceler la stratégie traductionnelle qui imprègne le film, nous utiliserons les notions de stratégie, manipulation, idéologie et contrainte (Gambier, 2002 ; Diaz Cintas, 2012), puis nous aborderons la notion de métissage prônée par Laplantine & Nouss (2001) et Yuste Frias (2015) afin d'analyser les relations intersémiotiques et "métisses" qu'entretiennent les implicites idéologiques langagiers et visuels.

Explicite, implicite et texte audiovisuel

D'après Kerbrat-Orecchioni (1986), l'implicite (du latin *implicitus* : plier dans, emmêler) est un présupposé ou un sous-entendu, c'est-à-dire qu'il désigne un sous-dit que le locuteur veut exprimer sous le dit explicite. C. Kerbrat-Orecchioni considère comme des présupposés « toutes les informations qui, sans être ouvertement posées, sont cependant automatiquement entraînées par la formulation de l'énoncé, dans lequel elles se trouvent intrinsèquement inscrites, quelle que soit la spécificité du cadre énonciatif ». (1986: 25)

Or, ces informations laissées implicites dans l'original risquent d'échapper au destinataire. Il est donc nécessaire au traducteur de présenter ces informations de façon suffisamment claire pour que le récepteur comprenne le message. La tâche du traducteur consistera donc à rechercher dans la langue cible des procédés langa-

216. Ce chapitre a été rédigé par Isabel Cómitre de l'Université de Malaga (Espagne).

giers différents mais équivalents à ceux qui ont été utilisés dans le texte original.

Mais dans quelle mesure le traducteur doit-il expliciter ces informations implicites dans le texte original ? Ces informations explicitées sont-elles réellement nécessaires à la compréhension ? Où sont les limites à ces explicitations ? Peut-on parler de manipulation idéologique ?

Suivant la *Théorie interprétative de la traduction* (Lederer, 1994/2015) : « L'explicite original est adapté aux connaissances de ses lecteurs, le traducteur adapte son explicite à ses propres lecteurs et ce faisant retrouve dans sa langue un autre équilibre entre l'explicite et l'implicite pour désigner les événements, les idées, les sentiments de l'original. L'explicite est marqué par des habitudes d'expression propres à la langue, aussi le traducteur trouve-t-il dans la sienne des formes conformes aux habitudes d'expression et reflétant néanmoins sa créativité. »

Si nous appliquons cette théorie à l'objet de notre travail, notre tâche sera de mettre à jour les valeurs humanistes explicites/implicites dans l'œuvre cinématographique choisie ainsi que les stratégies de traduction et manipulation employées pour leur transfert. Le caractère multisémiotique du texte audiovisuel, constitué par la combinaison de l'image, du verbal et de la bande sonore, suppose un défi que le traducteur devra relever lors de ce transfert. (Gambier, 2002). En outre, il ne faut pas négliger le fait que le doublage et le sous-titrage d'un film comporte des contraintes internes et externes (Titford, 1982; Zabalbeascoa, 1996) qui font que certaines décisions traductionnelles sont souvent dues à des contraintes techniques aussi bien en ce qui concerne le doublage (Chaume, 2012) que le sous-titrage (Diaz Cintas, 2012). Dans le cas du doublage, dû à la contrainte technique de la synchronisation labiale, les stratégies traductionnelles d'ajout, de suppression, d'explicitation, de neutralisation (Goris, 1993) sont courantes. Dans le cas du sous-titrage, les contraintes techniques liées au nombre de caractères, de temps et d'espace forcent le traducteur à des stratégies de condensation, de substitution, voire de suppression (Diaz Cintas, 2012). Dans d'autres cas, le traducteur peut également recevoir des directives du producteur ou du distributeur.

Un conte humaniste et universel

Afin d'illustrer notre propos, nous avons choisi le long métrage d'animation *Azur et Asmar* de Michel Ocelot car celui-ci constitue un véritable défi pour le traducteur en tant que film porteur de valeurs humanistes implicites.

Le film choisi est un conte initiatique inspiré des *Mille et une nuits* et un récit d'aventures jonché d'épreuves pour deux frères, Azur, blond aux yeux bleus et Asmar, brun aux yeux noirs, tous deux élevés en France par Jenane, nourrice de l'un et mère de l'autre. Azur, décide de partir au-delà de la mer pour délivrer et épouser la fée des djinns. Quoique bilingue à la naissance, Azur n'est pas biculturel et le choc culturel est grand. Il se sent isolé car la réalité ne correspond pas à ce dont il avait rêvé et, de plus, il réalise que sa maîtrise de la langue arabe est loin d'être parfaite. A son arrivée, comme il ne connaît pas la superstition à propos des yeux bleus selon laquelle les yeux clairs portent malheur, il est rejeté. Il décide de s'adapter au pays et à la culture dans laquelle il se trouve et pense que le comportement le plus approprié est de se faire passer pour une personne non voyante.

Aidé par un compatriote, Crapoux, il retrouve Jenane et son frère, Asmar, qui souhaite également épouser la fée. Après de nombreuses épreuves, les deux frères trouvent le bonheur. Azur épouse la brune fée des djinns et Asmar, la blonde fée des elfes.

Le réalisateur, Michel Ocelot, et son équipe ont refusé d'exporter et de distribuer certains de ses films dans des pays tels que les États-Unis ou la Grande-Bretagne où le studio de production cinématographique Universal et la chaîne BBC respectivement, imposaient des tabous linguistiques et visuels.

Le réalisateur a dû mener un autre combat afin que les dialogues arabes du film ne soient pas doublés ou sous-titrés. Il s'agit d'un film bilingue français-arabe, et le réalisateur a interdit par contrat que la langue arabe soit sous-titrée car il souhaitait que le spectateur ressente la frustration et la gêne d'un émigré. Certains distributeurs n'ont pas respecté cette interdiction, ce qui rend plus d'une scène du film incompréhensible ou absurde, les réponses reprenant en fait les questions en langue étrangère. D'après les propos recueillis lors d'une rencontre personnelle avec le réalisateur,

celui-ci nous révélait une observation intéressante avec un public français et la version française du film:

« Dans les discussions avec le public après une projection, il y avait toujours un adulte un peu mécontent demandant pourquoi je n'avais pas sous-titré certaines scènes. Quand les mêmes discussions avaient lieu avec des enfants, on ne posait pas cette question, car les enfants savaient qu'on ne comprend pas tout, qu'on peut deviner beaucoup, et qu'il n'y a pas de sous-titres dans la réalité. »

La démarche artistique de l'auteur peut être considérée humaniste en ce sens qu'elle a pour but de faire comprendre au public « ce que c'est qu'être étranger » (M. Ocelot, 2015), et la fonction de « l'autre langue est d'être présente mais incompréhensible. » Tantôt on ne peut comprendre, tantôt on peut deviner sans mal, grâce au contexte, les enseignements que Michel Ocelot nous transmet.

Film sur l'émigration, *Azur et Asmar* aborde le sujet délicat de la différence, de la mixité, du métissage des cultures. Michel Ocelot lui-même a souffert du déracinement. Lorsqu'il part en Guinée, il n'a que six ans et il y restera jusqu'à l'âge de douze ans. De retour en France, il a une réaction proche de celle du personnage de Crapoux et il déclare: « J'ai été moi-même bêtement hostile au lieu d'être heureux. En effet, après une enfance africaine dans une petite ville, une petite école, je me suis retrouvé dans une grande ville, un lycée usine, sous un ciel gris (...) J'ai rejeté Angers et l'Anjou pendant dix ans, répétant qu'"ailleurs c'était mieux". C'était faux. Il est vrai qu'Angers était gris et mouillé par rapport à ce que j'avais connu! Mais c'était aussi un univers riche et beau, qui soutenait sans mal la comparaison avec ce que j'avais vécu, et qui aurait dû me réjouir et me passionner. Je ne m'en suis rendu compte qu'une vie après. Dans le film, évidemment, je suis le beau héros, pur, magnifique, aux yeux bleus et transparents, mais je suis aussi Crapoux, qui fait tout de travers et crache sur ce qui est, en fait, son pays. »

L'équipe du film est composée de personnes d'origines diverses et de pays différents notamment Algérie, Allemagne, Argentine, Arménie, Belgique, Chine, Égypte, Espagne, États-Unis, France, Grande-Bretagne, Irak, Italie, Japon, Laos, Liban, Luxembourg, Maroc, Palestine, Sénégal, Syrie, Turquie, Tunisie, Vietnam, Yémen, est la preuve que le multilinguisme n'est pas une barrière

pour créer une oeuvre de qualité. La décoratrice Anne-Lise Lourdelet-Koehler a passé une partie de son enfance au Maghreb. Le compositeur de la musique du film, Gabriel Yared est libanais mais vit à Paris. L'actrice et réalisatrice Hiam Abbas qui prête sa voix à Jenane est originaire de Palestine et a la nationalité israélienne et française. La chanteuse auteure-compositrice algérienne Saoud Massi chante la berceuse pour les enfants.

Selon la terminologie de De Higes-Andino (2014), il s'agirait plutôt d'un film multilingue dû à la présence de plus d'une langue. Cette traductologue prône deux types de stratégies d'approche traductologique du film multilingue : *marquer ou ne me pas marquer le multilinguisme*.

Concernant le film *Azur et Asmar*, le choix de Michel Ocelot a été de marquer le multilinguisme en ce sens qu'il a décidé de ne pas doubler ou sous-titrer les dialogues du film qui sont en langue arabe. La compréhension se fait grâce à l'image, l'intonation et la reformulation en langue française. En effet, lorsque les jeunes frères s'endorment, deux djinns apparaissent, l'égalité est respectée dans le langage, puisque deux voix masculines chantent une berceuse en arabe et en français alternativement. C'est une façon de voir la différence comme une richesse et, selon Serban (2012), ce choix a également un but esthétique.

La richesse des langues et des cultures est l'une des principales valeurs humanistes implicites du film. Jenane, la nourrice berbère algérienne, affirme : « Je connais deux pays, deux langues, deux religions ; ce qui fait que j'en connais deux fois plus que les autres./ Conozco dos paisas, dos linguas, dos religiones; lo que hace que sepa dos veces más que el resto.»

Ainsi, les valeurs humanistes d'égalité et de fraternité sont présentes dans le film à travers la symétrie dans le langage et dans le visuel. Cette symétrie sera rompue par le père qui décide unilatéralement qu'Azur doit dormir seul ce qui confirme une différence de situation sociale : Jenane est au service du père d'Azur. Malgré cette inégalité de fait et leur différente couleur de peau, la nourrice fait tout pour que les enfants restent égaux. Même le père d'Azur au cœur si froid aura du mal à les distinguer lorsque les deux garçons se battent dans la boue :

« Lequel est Azur ? » demande le père. Une silhouette couverte de boue lève le doigt et le père l'emporte en lui expliquant qu'il recevra des leçons particulières. « J'espère que tu me feras honneur./Espero que no me dejes en mal lugar. » Azur répond :

« Inch Allah/Que sea lo que Dios quiera. »

Il est intéressant de noter la perte du bilinguisme dans la version doublée en espagnol.

Grâce à Jenane, l'apprentissage des enfants sera le même. Quand Azur reçoit des cours d'escrime, d'équitation et de danse, Asmar l'observe et se moque de lui lorsqu'il danse :

« J'ai demandé un peu de grâce, pas de la boullie/He pedido un poco de gracia, no que haga la garza. »

En revanche, rien pour Jenane ne différencie Azur et Asmar.

« Vous avez toujours voulu les mêmes choses. Je vous ai toujours donné des parts de gâteau égales. Je financerai volontiers ton expédition comme je finance la sienne./También tú quieres partir en busca del hada de los djinns? Siempre os dí trozos iguales de pastel. Financiaré de buen grado tu expedición al igual que financio la de Asmar ».

Et lorsque les pigeons voyageurs reviennent tâchés de sang et qu'une servante demande lequel des deux frères est blessé, Jenane, en colère, répond : « Mais leur sang a la même couleur/Su sangre es del mismo color. »

Lorsqu'Asmar rencontre son frère après son expulsión, il salue froidement Azur, Jenane le lui fait remarquer :

« Ce n'est pas un vagabond, c'est Azur ton frère. Azur est notre hôte et sa présence nous honore. Tu n'as pas répondu à son salut./No es un vagabundo, es Azur, tu hermano. Su hermoso país no es feo y el que sus ojos sean azules no nos traerá desgracia. Azur es desde hoy nuestro huésped y su presencia nos honra. Todavía no le has saludado. »

D'autres valeurs humanistes implicites présentes dans le film sont le courage et la détermination de la princesse Chamsous Sabah :

« Tous les hommes de ma famille ont été empoisonnés ou tués au combat, soit avec des ennemis soit entre eux. C'est triste. Oui mais il ne faut pas l'être, on n'en finirait pas. C'est à notre tour de vivre et d'être utiles./ Todos los hombres de mi familia han muerto

o han sido envenenados o han caído en la batalla bien en contra del enemigo bien contra ellos. Es triste sí, pero no hay que estarlo. Hay que seguir adelante. Vinimos al mundo para vivir y ser útiles ».

La cohabitation dans la paix des différentes religions est mise en avant par la princesse qui, après avoir grimpé sur un arbre domine la ville et montre à Azur que « le palais, la mosquée, l'église et la synagogue... el palacio, la mezquita, la iglesia y la sinagoga... »

La princesse met en garde les héros qui devront surtout compter sur leur vaillance :

« Prenez garde! Le brouillard se dissipe, le bonbon fond, la plume s'envole... C'est votre vaillance qui compte et qui doit être constante. Arrivés devant les portes pareilles, utilisez votre cerveau et votre coeur./ Tened cuidado: la pluma se evapora, el caramelo se derrite, lo que cuenta es la constancia de vuestra valentía. Cuando estéis ante las puertas iguales utilizad vuestro cerebro y vuestro corazón. »

Mais, la noblesse de coeur caractérise les héros et la fée des djinns déclare : « Je connais leur conduite. Ils sont princes comme nous l'entendons./Conozco su valía, sus principios según nuestro criterio. »

Face à Azur et Asmar, nobles et beaux, le personnage de Crapoux qui vient du même pays qu'Azur et vient symboliser l'émigré ingrat et hostile qui fait preuve de xénophobie lorsqu'Azur lui parle de Jenane et Asmar : « Ils n'avaient rien à faire chez nous. » Il critique constamment le pays qui l'accueille. Pourtant, il se réhabilite à la fin lorsqu'il déclare: « Même si j'en parle mal, j'aime ma ville. Même si les gens me méprisent et me malmènent, je les rassure, je les amuse. Ils me donnent fidèlement de quoi vivre avec eux./ Aunque la crítica, amo a esta ciudad. Aunque sus gentes me desprecien y me maltraten, yo les tranquilizo. Yo les divierto y ellos me dan todo para vivir. »

En revanche, le père d'Azur, personnage sombre, fait preuve d'une extrême dureté et animosité envers Jenane lorsqu'il s'adresse à Azur en ces termes : « Le venin de cette Sarrasine est encore dans tes veines. /El veneno de esta Sarracena sigue corriendo por tus venas. »

Le sage Yadoa, instructeur de la princesse, souffre d'être persécuté dû à ses origines juives, et il en fait part à Azur : « Nous ve-

nons du même pays mais comme mon arrière-arrière-grand-père était né au loin, on me traitait d'étranger et on me tourmentait. J'ai dû me réfugier ici, où je poursuis mes recherches et j'enseigne le grec et l'hébreu à la princesse Chamsous Sabah./Venimos del mismo país pero por el hecho de que mi bisabuelo había nacido lejos, a mí me consideraban extranjero, em atormentaban y tuve que refugiarme aquí. Yo investigo y enseño el griego y el hebreo a la princesa Chamsous Sabah. » Les origines juives du sage Yadoo sont visuellement explicitées car on voit une étoile de David derrière lui.

Autres valeurs humanistes implicites véhiculées par le film: l'échange des cultures, la nécessité de quitter ses attaches et de dépasser les frontières. En effet, à travers le film, le réalisateur Michel Ocelot veut transmettre l'idée que l'apprentissage passe par le fait de voyager à travers le monde pour l'observer. « Si on reste en territoire connu, on ne grandit pas. » L'ouverture, la curiosité pour d'autres langues-cultures est une expérience enrichissante. « Le terme « métissage » désigne le mélange ou le croisement des cultures (...) Non pas l'un ou l'autre (l'arabité ou l'appartenance à la France seulement), mais l'un et l'autre: l'un ne devenant pas l'autre, ni l'autre ne se résorbant dans l'un. » (Laplantine & Nouss (1997 : 79). Les propos de ces auteurs ont une résonance particulière par rapport à l'actualité de la France d'aujourd'hui avec l'animosité entre Français de souche et immigrés maghrébins. À cet effet, Michel Ocelot déclare : « Cette situation me révolte. Il faut se tendre la main.» (*Le Figaro*, 25-10-2006)

« Le métissage n'est pas un processus de fusion des identités et des cultures ; il se situe au lieu de leur confusion. Le métissage n'a rien à voir avec le respect des origines et des différences: il affirme que les origines sont indifférentes. Le métissage, c'est la perte de l'identité. Les traducteurs démontrent que l'on ne traduit pas pour rechercher son identité mais pour la perdre tout en en retrouvant une autre. C'est l'enrichissement de la rencontre ». (Cf. Yuste Frías, 2015).

Conclusion

Nous confirmons l'hypothèse de départ selon laquelle la part explicite/implicite est variable dans chaque langue culture. De fa-

çon générale, les stratégies traductionnelles ne sont pas constantes dans les versions doublées et sous-titrées et ne sont pas non plus toujours idéologiquement marquées (Chaume Varela, 2012 ; Diaz Cintas, 2012 ; De Higes Andino, 2013) comme nous avons pu le constater dans les exemples présentés. Elles sont principalement motivées par des facteurs internes et externes.

Lorsque le choix est possible, le traducteur a tendance à respecter le vouloir dire (Lederer, 1994/2015) et l'idéologie de l'auteur. Mais comme tout texte audiovisuel est indissociable du contexte culturel dans lequel il est créé, la manipulation peut être également dictée par des agents externes tels que les autorités publiques ou les directives du producteur ou du distributeur pour des motivations différentes : politiques ou économiques. Il convient de rappeler qu'en Espagne, pays traditionnellement doubleur, la politique linguistique nationale a longtemps contrôlé la langue par le biais de la censure durant le franquisme. L'accueil favorable des films de Michel Ocelot en Espagne, comme partout dans le monde, montre que l'oeuvre audiovisuelle, en dépit des altérations ou manipulations idéologiques subies, garde une portée universelle.

Bibliographie

F. Chaume Varela, (2012). *Audiovisual translation: Dubbing*, Manchester: St Jerome.

I. De Higes-Andino, A.M. Prats-Rodríguez, J.J.Martínez-Sierra, & F.Chaume, (2013). Subtitling language diversity in Spanish immigration films. *Meta*, 58(1), pp.134-145.

J. Díaz Cintas, (2012). Clearing the smoke to see the screen : Ideological manipulation in audiovisual translation. *Meta*, 57(2), pp.279-293.

Y. Gambier, (2002). Les censures dans la traduction audiovisuelle, *TTR*, 15(2), pp.203-221.

C. Kerbrat-Orecchioni, (1986). *L'implicite*, Paris: A. Colin.

M. Lederer, (1994/2015). *La traduction aujourd'hui. Le modèle interprétatif*, Paris [Hachette], Lettres Modernes Minard.

A. Serban, (2012). "Translation as alchemy: the aesthetics of multilingualism in film", *MonTi* 4, pp.39-63.

Tomaszkiewicz, T. (2011). « Les limites ou manque de limites de l'adaptation des dialogues filmiques », Serban Adriana & Lavaur

Jean-Marc (ed.), *Traduction et médias*, Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion, pp.51-69

http://www.jostrans.org/issue09/int_tomaszkiewicz.php

J. Yuste Frías, (2015). « La traduction comme métissage des cultures », *Sur les seuils du traduire*, Disponible en ligne<<http://seuils.hypotheses.org/1405>>

Patrimoine et implicites idéologiques²¹⁷

Introduction

La métaphore du patrimoine comme document, issue sans doute de l'héritage de la démarche philologique dans la conservation des monuments au XIX^e siècle, n'a pas vieilli. Tout au long du dernier siècle, le patrimoine a été considéré pour son usage ou pour son analyse comme idiome ou médiateur symbolique. De ce fait, patrimoine et idéologie ont été liés aux idées de traduction. À l'heure actuelle, personne ne conteste le rôle essentiel du patrimoine dans le façonnement des sociétés. Par le biais d'une telle approche, ce chapitre prend en compte le besoin d'actualisation et de réflexion constantes sur le patrimoine et sa définition, et offre ainsi, un aperçu de l'idéologie du patrimoine comme implicite, sujet peu exploré jusqu'au présent.

Le patrimoine comme paradigme

En effet, dans son évolution, le patrimoine est passé par différentes manières d'être pensé et utilisé : notion, processus et système sont des éléments qui ont été habituellement considérés comme étapes d'un développement linéaire. En revanche, nous préférons les qualifier de dimensions puisqu'elles continuent à configurer simultanément le fait patrimonial. Cela nous a conduit à voir le patrimoine comme un paradigme, c'est-à-dire comme un modèle qui établit un ensemble de principes et de méthodes partagés ou suivis par une communauté et associés à un système de croyances qui en découlent²¹⁸. La finalité de ce chapitre est donc d'analyser le paradigme patrimonial en identifiant ses implicites

217. Ce chapitre a été rédigé par Alfredo Vega Cárdenas, artiste peintre.

218. Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1970.

idéologiques dont l'histoire, la mémoire et l'identité sont la traduction.

En suivant la définition d'implicite²¹⁹, on propose donc d'identifier les sujets et les verbes qui ne sont pas exprimés ainsi que les éléments situationnels extra-linguistiques sur lesquels l'implicite se fonde. En effet, pour le patrimoine, la racine du latin classique *implicitus*, « enveloppé » -une des formes du participe passé de *implicare*- est éloquente.

Les trois dimensions du paradigme patrimonial

La dimension conceptuelle désigne l'objet ou la chose : le *patrimoine*. Elle a été institutionnalisée en 1972 lors de la 17^{ème} Conférence Générale de l'UNESCO à travers la Convention pour la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel. La première partie du texte de la convention est consacrée à la définition du patrimoine tandis que la seconde met l'accent sur l'exigence de son identification. Cette convention a donné ainsi l'idée d'un patrimoine statique et toujours présent dont l'identification a le rôle d'une découverte. Finalement en 2006, le Conseil International des Musées (ICOM), l'une des organisations internationales chargées de la conservation, restauration et diffusion des biens culturels, a défini le patrimoine comme tout objet ou concept jugé d'importance esthétique, historique, scientifique ou spirituelle.

La dimension catégorielle a un caractère axiologique et concerne les processus de *patrimonialisation*. Cette dimension entend le patrimoine culturel dans son sens de fabrication et de légitimation²²⁰ et pas seulement comme une question d'identification de l'héritage du passé. Dans cette ambition axiologique qui veut inclure la totalité de l'expérience culturelle, tout objet ou action sont susceptibles de devenir patrimoine. Le passage de la dimension conceptuelle à la catégorielle a aboli l'attachement du patrimoine au passé. En France, le thème choisi pour les journées du patrimoine du 2015, « Le Patrimoine du 21^e siècle, une histoire d'avenir », en témoigne. Cette posture qui cherche à remettre le

219. Centre national des ressources textuelles et lexicales : <http://www.cnrtl.fr/definition/implicite>

220. Chiara Bortolotto, *From objects to processes: UNESCO's 'intangible cultural heritage'*. *Journal of Museum Ethnography*, 2007, 19: 21-33.

futur dans le présent a été définie par l'historien François Hartog comme présentisme²²¹. Par ailleurs, si dans le sens usuel le terme de catégorie sert à désigner l'ensemble ou groupe de personnes ou de choses qui ont un certain nombre de caractères communs, dans le cas du patrimoine, ces catégories ont en commun précisément son statut patrimonial. Cette tautologie montre l'artificialité des classifications des objets, actions, lieux et personnes qui s'opèrent en plaçant le mot patrimoine comme préfixe auquel l'adjectif vient combler le sens, et du même coup, la valeur et la légitimation d'un tel statut. Ainsi les dernières décennies ont vu l'élargissement d'une liste patrimoniale qui semble infinie depuis le patrimoine monumental, modeste, aquatique, rurale, artistique, historique, ludique, informatique...

La dimension systémique, enfin, définit le patrimoine comme une « structure structurante », une *patrimoinecratie* qui est produite par des conditions déterminées par le processus et les acteurs sociaux et qui produit en même temps une vision déterminée du monde. En suivant les résultats du rapport « État de l'art de la recherche sur le patrimoine » des Ateliers de Réflexion Prospective (ARP) effectués en mars 2014²²², le système patrimoine se fonde sur trois variables : les relations, les valeurs et la mobilité. Pour nous ces variables constituent les dispositifs de configuration des implicites.

Patrimoine et idéologie : une question intemporelle

Dans les discours contemporains, affirme Dominique Poulot, l'évidence du patrimoine se décline sous forme d'une « raison » spécifique, qui n'est pourtant pas univoque, puisqu'elle « s'inscrit à l'horizon d'attente de différentes inventions du passé, et engage des pratiques d'admiration et de mémoire, de militantisme et d'attachement »²²³. La « raison » que Poulot a souligné entre guillemets

221. François Hartog, *Régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps*, Paris, Éditions Points, 2015, pp. 203-256.

222. Agence Nationale de la Recherche (ANR), « Nouveaux défis pour le patrimoine culturel » *PA.TER.MONDI Patrimoine(s), entre Territorialisation et Mondialisation*, Paris, 2014.

223. Dominique Poulot, *De la raison patrimoniale aux mondes du patrimoine*, *Socio-anthropologie* 19, 2006 :

<http://socio-anthropologie.revues.org/753>

constitue, en effet, l'implicite idéologique. On croirait que cette logique qui suit le paradigme patrimonial est propre à la modernité, néanmoins, l'usage des choses et lieux comme médiateurs idéologiques n'est pas une affaire récente.

Voyageons à Antioche au IV^e siècle. Le sanctuaire dédié à Apollon aux faubourgs de la ville est restauré par Julien l'Apostat afin de rétablir le culte païen, face à la concurrence du christianisme. Près du temple se trouve une source qui s'était tarie deux siècles auparavant et que Julien essaie, en vain, d'assainir. Apprenant que la dépouille de Babylas, évêque d'Antioche mort en martyr pour cause de persécutions au III^e siècle, ordonne de transférer le corps dans la ville en argumentant que le martyrium ne pouvait que polluer les lieux. Alors que la dépouille est acheminée vers la ville, le temple s'embrase et finit en ruines. Quel rapport garde cette histoire avec notre sujet ? Regardons ce qui se passe quelques années plus tard : Jean Chrysostome, le patriarche de l'église, rapporte le récit de l'incendie du sanctuaire dédié à Apollon en disant que « Babylas, en effet, pria Dieu d'envoyer le feu sur le temple et il consuma le toit tout entier, anéantissant l'idole jusqu'à l'extrémité des pieds, le rendant cendre et poussière, mais il laissa tous les murs debout. »²²⁴ Sous le prisme d'une théologie de la victoire, Jean Chrysostome fait de la description des ruines un véritable memento. Les ruines agissent comme des stimuli : elles remémorent de façon éclatante la victoire du christianisme sur le paganisme. Le temple ruiné devient un lieu de mémoire²²⁵. Avec cet exemple on voit comment une idéologie transforme une destruction subite et confirmée par les diverses sources de l'époque en un acte symbolique, peu importe que l'incendie ait été accidentel ou non, « ce que la rhétorique chrétienne célèbre ici, ce n'est pas l'action de l'homme mais l'effet concret de la relique sur l'espace qu'elle consacre. »²²⁶ Ainsi non seulement le bâtiment est instrumentalisé

224. Jean Chrysostome, *Discours sur Babylas*, Paris, Éditions du Cerf, 1990, p. 93, cité par Laura Foulquier, « Pour effacer la mémoire des ydolles et des payennes erreurs : doxa et idéologie de la conversion » en Pascale Hummel (comp.) *Doxa. Études sur les formes et la construction de la croyance*, Paris, éd. Philologicum, 2010, pp. 65-80.

225. Laura Foulquier, op. cit.

226. Pierre-Olivier Gagnon, *L'affaire des reliques de saint Babylas et l'espace sacré d'Antioche aux IV^e et V^e siècles*, mémoire de maîtrise en histoire, Rimouski, Uni-

comme lieu de mémoire mais aussi la relique dont le rôle en tant que puissance identitaire « évolue dans le temps pour devenir, au IV^e siècle, un outil de conquête symbolique des espaces sacrés »²²⁷. Derrière la valorisation de lieux tant de la part de Julien que de Jean Chrysostome, ce qui est en jeu à travers le discours, c'est l'appropriation d'un espace sacré et le contrôle social et politique d'un secteur ou d'une communauté.

Voyons maintenant un autre exemple : Mexico, 1978. Le Mexique traverse une instabilité économique à cause de sa production pétrolière face au marché international. La découverte fortuite d'un monolithe archéologique aztèque de 3 mètres de diamètre avec des reliefs qui représentent à Coyolxauhqui la déesse de la lune, est alors instrumentalisée pour renforcer la confiance dans l'administration politique du pays. La pierre deviendra le blason d'un nationalisme conduit par José López Portillo, alors Président du Mexique, qui pour accomplir son entreprise d'alchimie symbolique crée le projet « *Templo Mayor* » et publie, pour légitimer cette instrumentalisation, un livre dont le prologue illustre vivement le lien entre patrimoine et idéologie : « Le 28 février de 1978 j'ai senti le pouvoir, plein et absolu : je pouvais, par ma volonté, transformer la réalité qui cachait des racines fondamentales de mon Mexique, précisément dans le centre originel de son histoire (...) J'ai levé les yeux et j'ai vu les rues et les maisons qui couvraient l'espace sacré, maladroit empilage d'une vie urbaine vieille et remplaçable. (...) Et vers le bas, la pierre, comme une clé magique d'un espace à sauvegarder (...) Et moi, j'avais le pouvoir de récupérer l'espace et rédimmer nos temps (...) donner à nouveau une dimension aux proportions de notre origine. Ouvrir l'espace de notre conscience de Nation exceptionnelle. Et j'ai pu le faire. Simplement j'ai dit : exproprions les maisons. Démolissons-les. Et découvrons, pour le jour et la nuit, le Temple des Aztèques. »²²⁸

Lopez Portillo a pris le patrimoine comme un des éléments importants de sa tentative de « refaire la nation » ; en considérant le patrimoine comme une réalité préexistante qu'il fallait seulement

versité du Québec, 2013, p. 4.

227. *Ibid.*, p. 6.

228. José López Portillo, et al. *El Templo Mayor*, México, Bancomer, 1981. pp. 25-27.

découvrir et identifier, et non construire, le Président a voulu assurer le succès de ses stratégies politiques²²⁹.

L'idéologie ? Pas si mauvaise que cela !

En suivant les exemples précédents, on pourrait penser que l'idéologie a toujours une connotation négative. Pourtant, dans ses leçons à l'Université de Chicago en 1975, Paul Ricoeur a établi que l'idéologie n'est ni positive ni négative, elle a « un rôle constructeur et un rôle destructeur, une dimension constitutive et une dimension pathologique. »²³⁰ Il a décrit, en parlant de Napoléon et sa disqualification vers les idéologues fédérés par Destutt de Tracy au XVIII^e siècle, que le sens négatif et péjoratif du terme est en lien avec une volonté de pouvoir. Penser l'idéologie en première instance comme une composante négative est, en fait, un héritage idéologique notamment à partir des idées de Marx en rapport au capitalisme. Ses conceptions de l'idéologie et l'aliénation se sont largement répandues aux divers champs du savoir et encore dans la vie quotidienne.

Une idéologie, en suivant Ricoeur, présente ainsi trois états : distorsion, légitimation et intégration. Bien que le troisième état est le plus positif, les trois partagent son caractère de système de représentations. Les idéologies sont donc liées à l'action « soit en tant que résistance, soit en tant que moteur. »²³¹ Dans ce sens, l'image négative que l'idéologie offre est due au fait que c'est son état de distorsion qui est le premier à se manifester. L'étude des implicites que nous esquissons ici se borne à cet état de l'idéologie.

Les implicites idéologiques du paradigme patrimonial

Nous voulons analyser les implicites idéologiques du paradigme patrimonial à la lumière des explicites de cette médiation : Histoire, Mémoire, Identité²³². Le premier trait des explicites est

229. Alfredo Vega-Cárdenas, *Identité, nation et patrimoine culturel. Perspectives sociologiques pour la conservation-restauration*, 16^{ème} Conférence Triennale de l'ICOM-CC, Lisbonne, Portugal, 2011.

230. Paul Ricoeur, *L'idéologie et l'utopie*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, pp. 17-35.

231. Jean-Philippe Delsol, *Le péril idéologique*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1982, p. 47.

232. François Choppé, *Histoire, mémoire, patrimoine : du discours idéologique à l'éthique humaniste*, Presses universitaires de Rennes, 2010.

son dépassement de la conception du patrimoine comme un héritage du passé : la mémoire ne narre pas seulement les souvenirs, elle s'active comme une nostalgie anticipée ; l'histoire, en abandonnant le mirage de l'objectivité, cherche dans l'interprétation une recreation du passé installée dans le présent ; l'identité, enfin, qui semble s'éloigner des nationalismes, continue de prôner une appartenance universelle du patrimoine en mettant en avant la territorialité. La plupart des critiques du patrimoine ont essayé de relever les questions liées au paradigme patrimonial sans y distinguer explicites et implicites. L'identification des implicites et sa définition s'inscrivent dans une situation déterminée et deviennent logique dans cette situation. En tant que stratégies, ils sont employés à degrés variables et peuvent avoir plus ou moins d'incidence dans la conformation, voire l'invention d'un objet patrimonial.

Les implicites comme grammaire

Pour aborder l'étude des implicites, nous nous servons de l'analogie entre le paradigme patrimonial et la langue. La grammaire de ce langage serait constitué par les implicites qui forment les discours de représentation. Elle est, comme toute grammaire établie au sein d'une culture, avec des auteurs et traducteurs déterminés. La phrase célèbre « De la cathédrale à la petite cuillère », qui a été citée en de nombreuses occasions pour désigner l'élargissement de la notion patrimoniale, n'est plus suffisante pour rendre compte de l'ampleur de cette grammaire et de ses processus de traduction. Maintenant, tant les gestes techniques et les matériaux que les outils employés pour fabriquer les cathédrales et les cuillères sont *patrimonialisables*, de même les paysages urbains ou naturels qui les entourent. C'est pourquoi il convient d'explorer comment s'opère le processus de cette traduction. En suivant Astrid Guillaume sur une approche praxéologique²³³, la traduction du paradigme patrimonial peut être comprise comme une relation triangulaire mouvante entre l'auteur, le traducteur et le lecteur. L'homologie entre

233. Astrid Guillaume, « Traduction, sémiotique et praxéologie », in *Penser et Agir : contextes philosophique, praxéologique et langagier*, dir. Victor Alexandre (dir.), Éditions Le Manuscrit Recherche Université, chap.13, Tome 1, 2009, pp. 395-412.

l'objet et le signe décrite par Astrid Guillaume est l'interstice créé entre les objets patrimoniaux (matériels et immatériels) et les sujets (individuels et collectifs). A la manière d'un creuset, cet interstice est l'espace de possibilité d'une traduction du paradigme patrimonial dont le trait principal est son caractère muable « car ce pari ne peut être qu'une figure prismatique dont chaque facette s'irisera différemment selon qui la tient et selon qui la lit, chaque actant étant à tour de rôle sujet et objet »²³⁴. Cela nous conduit à concevoir la dimension catégoriale du paradigme patrimonial comme un jeu de retraduction constante à partir des opérations de défigement et figement des implicites. Dans ce chapitre, nous nous sommes limité à l'énonciation des quatre parmi les plus utilisées.

Le sens du sacré

Habituellement le paradigme patrimonial est comparé aux dynamiques religieuses pour critiquer ses dérives et dispositifs. Il est vu comme « un credo dont les sanctuaires et les icônes quotidiennes se multiplient et dont la louange imprègne le discours public. »²³⁵ Paradoxalement, accentuer la sacralisation du patrimoine a contribué à accroître cette dynamique puisque, comme nous l'avons constaté dans les exemples donnés précédemment, un des implicites du patrimoine est précisément la construction du sens du sacré. Maurice Godelier depuis l'anthropologie nous explique qu'un objet est sacré parce qu'il représente l'irreprésentable et « met à l'humanité en présence des puissances qui ordonnent le monde au-delà du visible. »²³⁶ À ce sujet, Mircea Eliade ajoute qu'un espace sacré « a pour effet de détacher un territoire du milieu cosmique environnant et de le rendre qualitativement différent »²³⁷ et qu'en tant que manifestation, le sacré trace une orientation et décide d'une conduite. Les régimes de patrimonialisation ont leur base dans cette dynamique de sacralisation des objets, lieux et processus.

234. *Ibidem*.

235. David Lowenthal, *The Heritage Crusade and the Spoils of History*, Cambridge University Press, 1998, p. 1.

236. Maurice Godelier, *L'Énigme du don*, Paris, Fayard, 1996, pp. 84-85.

237. Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1965, pp. 29-30.

Le caractère symbolique

Comme l'art, le patrimoine existe en grande partie grâce à sa « nature » symbolique. « La conviction qu'existe un langage symbolique des monuments accompagne et nourrit la tâche d'inventaire du monde antique »²³⁸ cette affirmation de Dominique Poulot est valide aussi pour l'état actuel du paradigme patrimonial : cette conviction n'est pas une constatation de forme ou de contenu mais une condition à caractère ontologique du statut patrimonial, un dispositif de patrimonialisation. Pour les secteurs non spécialisés, la question symbolique, en dépit de la matière, est véhiculée uniquement par la forme, voire par la valeur esthétique. Pour le « public », le sens du patrimoine se trouve ainsi dans la figure et non dans la matière. Cela fait douter des discours qui défendent l'idée d'un sens patrimonial unique et partagé socialement²³⁹. En lien avec le sens du sacré, le caractère symbolique produit ainsi des modes de conduite qui se traduisent en une attitude de respect pour le patrimoine sans chercher à le comprendre. En se considérant transgresseurs, ceux qui vandalisent un objet patrimonial ne font que réaffirmer cette attitude.

Le sentiment de perte

Un autre implicite se fonde sur le sentiment de perte. « L'intérêt pour chacun des restes du passé monte dans la mesure de la menace de sa disparition... rien n'accélère plus les sympathies pour la conservation que la peur de l'extinction imminente, soit celle d'un bâtiment, celle d'un oiseau ou celle d'un mode de vie »²⁴⁰ énonce David Lowenthal. Le risque réel de destruction patrimonial ne doit pas se confondre avec la stratégie qui donne comme principal argument la fragilité du patrimoine. L'attitude d'urgence vers la préservation du patrimoine a elle aussi des enjeux économiques.

238. Dominique Poulot, *Une histoire du patrimoine en Occident*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006, pp. 31-33.

239. Juan Miguel Hernández León, *Autenticidad y monumento. Del mito de Lázaro al de Pigmalión*, Madrid, Abada editores, 2013, p. 11.

240. David Lowenthal, *El pasado es un país extraño*, Madrid, ediciones Akal, 1998, p. 554.

L'affectif et l'éthique

Les implicites qui mobilisent l'affectif et l'éthique s'appuient sur le sens d'appartenance. Tandis que l'affectivité est mise en relief dans des communautés ou des groupes sociaux déterminés, l'éthique, réduite à une responsabilité vers les générations futures, est liée la plupart du temps à l'idée de patrimoine national. En conjonction avec le sentiment de perte, on cherche à renforcer les identités ou à créer de nouveaux traits identitaires qui s'ajoutent aux iconographies nationales ou locales.

Mécanismes et finalités des implicites idéologiques du paradigme patrimonial

Les implicites ne fonctionnent pas isolément, ils se présentent comme dispositifs d'une même structure. Ils agissent comme les moteurs du paradigme patrimonial et sont traduits par les explicites comme des valeurs souhaitables. Les finalités des implicites répondent ainsi aux enjeux du pouvoir et des bénéfices ; c'est pourquoi, comme le soutient Michel Davie, le patrimoine « est indissociable de certains acteurs centraux, chacun ayant un parcours personnel, culturel ou politique particulier ; il en sera de même pour les associations ou les ONG qui font du patrimoine leur finalité affirmée²⁴¹. » En tant que stratégies d'une idéologie dans son état de distorsion, ils ne peuvent donc pas servir de directrices d'une démarche éthique. L'exemple suivant montre la manière dans laquelle les implicites agissent en renforçant le paradigme patrimonial : en parlant de la Fondation Pierre Bergé-Yves Saint Laurent, une journaliste commente : «...l'endroit a le charme gelé des lieux patrimoniaux qui prolongent vaille que vaille une histoire, à l'heure où tout s'accélère et perd son actualité en un temps record. »²⁴² Ce bref commentaire est riche pour notre analyse. D'abord par les adjectifs que l'auteur utilise pour décrire le statut patrimonial : gelé, c'est-à-dire froid, prend le sens ici d'être éloigné de la vie. Pour des non-spécialistes, le patrimoine est ainsi

241. Michael F. Davie. *Le patrimoine architectural et urbain au Liban : prise de conscience, idéologies de protection et éléments de prospective*. Patrimoine construit et méthodes de sauvegarde, Barsa, Liban, 2004.

242. Sabrina Champenois, « Pour que vive Saint Laurent », *Libération*, n°10857, mardi 19 avril 2016, p. 27.

perçu en dehors de la réalité. Ensuite affirmer qu'il faut prolonger une histoire et traduire les mécanismes d'instrumentalisation du passé et des événements comme un facteur de patrimonialisation. Enfin, mettre en relation directe le statut patrimonial et la supposée accélération de tout (de la réalité, de quoi ?...) ne fait que réduire le caractère patrimonial à une situation d'actualité basée dans l'impact qu'il produit comme produit. Le patrimoine tout en restant éloigné de la vie quotidienne se transforme en un produit de consommation des discours à un niveau similaire à la lecture d'un fait divers. Les implicites du discours patrimonial véhiculent des orientations pour le considérer en tant qu'élément indispensable pour penser le passé, pour comprendre le présent et pour être responsables face au futur. Les implicites du patrimoine véhiculent donc des exigences historiques, identitaires et éthiques : les discours patrimoniaux dictent la compréhension du présent mais non sa constitution, le monde devient ainsi une réalité donnée qu'il faut comprendre et non un lieu ouvert de possibilités. L'idéologie du patrimoine dans son état de distorsion fait voir le monde comme une chose déjà faite, complète en elle-même. Les implicites idéologiques jouent avec cette idée de découvrir et non de construire.

Le patrimoine pour le dire avec André Lespagnol a des « fonctions sociales d'occultation des représentations »²⁴³ c'est pourquoi les implicites sont en même temps sa condition de mise en scène. Ils sont, comme nous l'avons souligné, la grammaire qui permet sa traduction. C'est grâce aux possibilités de traduction que le patrimoine a pu se constituer en paradigme. En revenant à sa racine latine, le patrimoine est représentation parce qu'il enveloppe la réalité. Plus exactement les implicites forment l'enveloppe du patrimoine.

Conclusion

À travers cette brève analyse de l'idéologie, nous avons décrit comment le paradigme patrimonial instrumentalise l'histoire, la mémoire et l'identité. Serait-il possible qu'un tel paradigme

243. André Lespagnol « Présentation », in François Chappé, *Histoire, mémoire, patrimoine : du discours idéologique à l'éthique humaniste*, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 7.

puisse traduire pratiquement toute la réalité ? Serait-il possible de réduire les cultures et les êtres humains à des *objets patrimonialisables* ? Le paradigme patrimonial ne serait-il qu'un symptôme de l'échec civilisationnel ? Peut-être qu'en empruntant la pensée de Nicolescu « la grande fascination exercée par l'irréversibilité du temps sur la pensée moderne est compréhensible, car il s'agit tout simplement de la fascination de la mort déguisée en immortalité »²⁴⁴, nous pourrions envisager une explication.

C'est avec justesse que Delsol affirme qu'une « idéologie se prépare en silence derrière les clôtures que l'homme édifie autour de lui-même. »²⁴⁵ Les implicites idéologiques seront toujours présents dans leur rôle de montrer-occulter, mais comprendre cette dimension intrinsèque du paradigme patrimonial nous permettra d'agir en conséquence, ce qui revient à la constitution d'une éthique. Bien que ces idées sur l'éthique ne soient pas inédites (François Chappé²⁴⁶ entre autres auteurs a développé magistralement le sujet en disant que « l'objectivité est aussi inaccessible que l'humanisme est nécessaire »), ce chapitre a consisté à mettre l'accent sur le discernement comme base d'une éthique du paradigme patrimonial. Bien sûr, nous serons toujours indéniablement sous des cadres de référence des autres idéologies et d'autres paradigmes ; néanmoins, ce qui demeure sera cette capacité et cette volonté de discernement qui dans son acception ne veut pas dire autre chose que savoir choisir. De là dépend la possibilité de faire opérer le patrimoine plus comme une dimension de promotion et d'inclusion humaine que comme un élément de pouvoir et d'exclusion.

Le paradigme patrimonial a pris une échelle planétaire en accord avec les changements produits par la globalisation et les moyens de communication et de connaissances. Il continue d'être un conflit de traduction des enjeux de pouvoir politiques, économiques et idéologiques qui lui sont associés. Cette nouvelle condition, que nous pourrions qualifier de *patrimoinecratie*, cherche à configurer ainsi les institutions et les processus sociaux à partir

244. Basarab Nicolescu, *Théorèmes poétiques*, Paris, Éditions du Rocher, 1994, p. 79.

245. Jean-Philippe Delsol, op. cit., p. 15.

246. François Chappé, *Histoire, mémoire, patrimoine: du discours idéologique à l'éthique humaniste*, Presses universitaires de Rennes, 2010.

du maniement des implicites idéologiques, notamment ceux liés à l'identité et l'appartenance mises en tension entre la territorialité et l'universalité, comme le montre la récente problématique autour d'une éventuelle reconstruction de la ville ancienne de Palmyre. « Nous sommes les otages d'une transmission gouvernée par les objets »²⁴⁷, nous dit le philosophe Henri-Pierre Jeudy. L'idéologie au service de l'obsession patrimoniale est donc ce que ce chapitre questionne. Le patrimoine est fait pour l'être humain et non l'inverse. Il s'agirait ainsi de formuler de nouveaux modèles épistémologiques pour revenir à l'humain et constater que c'est dans le caractère éphémère de notre existence que se trouve la puissance de la mémoire et de l'identité. Ce chapitre aura cherché à montrer l'importance d'un tel renversement.

247. Henri-Pierre Jeudy, *La machinerie patrimoniale*, Paris, Sens & Tonka, 2001, p. 64.

Exemplaire gratuit - Ne peut être vendu.

Théâtre et implicites idéologiques²⁴⁸

Au regard de l'idéologie, le théâtre a une double position, non pas ambiguë mais au contraire éclairante selon l'approche et l'objet considéré. Il y a d'une part le contenu, ce qui est représenté, ce qui est mis *en-jeu* et la façon dont ce contenu est représenté, et il y a, d'autre part, l'essence même du théâtre et ce qui le rend possible, sur scène et dans la langue.

Le théâtre tout d'abord a quelque chose à voir avec l'idéologie. L'idéologie est prise ici comme l'expression d'une vision de l'homme et du monde, un corpus global fait d'histoire, d'analyses, de doctrines et de valeurs, mais aussi de croyances (quand bien même d'aucuns peuvent les nier en tant que telles). Par ailleurs, l'idéologie en acte, quelle qu'elle soit et quel que soit le support qui la porte, tend à agir sur nous et influencer *in fine* nos adhésions et nos comportements. De même le théâtre, parce qu'il donne à voir, à penser, à ressentir, s'il nous aide parfois à vivre, peut influencer nos comportements. Il y a donc, pour le moins, cet élément qui veut que le théâtre peut être un véhicule idéologique.

Par ailleurs, pour ce chapitre, nous considérerons ici le théâtre comme un art qui commence avec un texte²⁴⁹, qui fait l'objet - ou non - d'une traduction, mais aussi d'une interprétation, d'une appropriation par des comédiens et des metteurs en scène et qui est représenté sur scène, donc face à un public, même si par ailleurs le texte de théâtre peut être lu pour lui-même.

248. Ce chapitre a été rédigé par Bertrand Marie Flourez, auteur dramatique.

249. Pour mémoire, d'aucuns peuvent penser que le texte n'est pas premier, que le mot « théâtre » peut désigner des formes de spectacles extrêmement diverses. Cette question du texte reflète des débats esthétiques et idéologiques qui dépassent le cadre de ce chapitre.

Rappelons de même que chaque auteur dramatique porte bien entendu sa vision de l'homme et du monde, et que son œuvre porte la trace de ses questionnements et de ses adhésions idéologiques, plus ou moins marquées. De la même façon, tout metteur en scène porte sa vision artistique et ses implicites idéologiques.

Il y a donc d'un côté tout ce qui concerne le texte, sa traduction, son interprétation, son exploitation, et d'un autre côté, parce que le théâtre est un art vivant, il convient de garder constamment à l'esprit qu'il balance sans cesse entre la langue et le rôle²⁵⁰. Le théâtre n'est pas en effet simplement un texte construit dans une langue (sinon un langage) mais il est aussi un rapport d'êtres, ou un jeu de rôles au sens ontologique, traduits en partie par du langage. En d'autres termes, l'existence même d'un rôle, au théâtre comme dans la vie, dépend notamment de la langue qui l'exprime : la langue nourrit le rôle et le rôle se développe à travers la langue.

Cette dimension, confrontée à la fonction idéologique, est au-delà des simples contenus. C'est pour cela que le théâtre, en tant qu'art représenté et vivant peut éclairer les liens tissés entre la traductologie et l'idéologie, impliquant l'ensemble des implicites idéologiques, tant au regard du texte joué qu'au regard de la conception - création du texte et de son écriture.

I. La question du texte de théâtre traduit pour une mise en scène

Partant d'un texte représenté, nous pouvons distinguer d'une part la traduction du texte et d'autre part l'action de sa représentation qui est, d'une certaine façon, une traduction scénique du texte mais aussi un moment d'analyse du rapport entre la traductologie au sens large et l'idéologie.

La traduction théâtrale comme œuvre de théâtre

Sur cette question, l'analyse comme l'usage paraissent assez clairs : la transformation idéologique (au sens d'une inflexion, voire dénaturation) par la traduction semble marginale. Du moins, ce n'est pas le moment d'un usage idéologique du texte en dehors

250. « Langue et rôle » pouvant être ainsi une définition de la parole, id. : un propos incarné.

de ce qu'il contient, ni même d'une nouvelle production idéologique.

Il suffit d'analyser les débats, commentaires et études sur la traduction théâtrale, ou simplement de rencontrer un traducteur de théâtre pour comprendre qu'il s'agit d'abord d'un passionné : passionné du texte, passionné de l'œuvre et de l'auteur et enfin passionné par son travail extrêmement dense et intense de restitution d'un texte au plus près de sa réalité tant artistique et poétique qu'intellectuelle et humaine. Le challenge que s'impose un traducteur de théâtre est souvent énorme et il s'agit bien là de son honneur.

Ce travail souvent est associé à un projet de mise en scène, donc à un projet artistique conduit par des artistes. Les témoignages de ces collaborations entre traducteurs, metteurs en scène et comédiens, expriment la plupart du temps qu'une intention artistique n'est pas une déformation ou une extrapolation idéologique de l'œuvre ; le but artistique est d'abord d'en faire surgir une représentation actuelle et vivante. Antoine Vitez disait : « Traduire et mettre en scène est une seule et même activité, c'est l'art du choix dans la hiérarchie des signes. »

Ce travail est d'autant plus remarquable que les traducteurs restent le plus souvent dans l'ombre épaisse que portent sur eux l'auteur initial et souvent le metteur en scène et les comédiens, pour peu qu'ils aient un nom. Lors de productions, le nom du traducteur se trouve souvent en petits caractères sur les affiches et programmes mais comme il a des droits..., il faut bien le mentionner.

Sans multiplier les exemples, prenons celui de *La Cerisaie* de Tchekhov. Une traduction a été réalisée par André Markowicz et Françoise Morvan en 2008, pour une mise en scène par Alain Françon au théâtre de la Colline (Paris) en mars 2009. Leurs travaux ont fait l'objet d'une rencontre à l'ENS-LSH, le 15 décembre 2008 dont on retrouve le contenu sur le site Agôn. On y comprend toute l'intelligence de leur travail, tant sur la langue que sur son sens théâtral en lien direct avec Alain Françon et avec les comédiens.

André Markowicz dit ainsi²⁵¹ : « Ce qui caractérise aussi nos traductions est que nous essayons de faire en sorte que le texte français puisse se jouer en se calquant sur le rythme du texte russe. Au début, c'est ce qui rendait nos échanges difficiles, avec Françoise : Tchekhov passe pour un auteur lent ; or, la traduction a tendance à plomber le texte ; il faut, au contraire, rendre sa légèreté, sa vivacité, son énergie. Deuxième chose : nous respectons aussi scrupuleusement que possible la ponctuation. Nous avons constaté que nous avons tendance à corriger la ponctuation de Tchekhov, comme tous les traducteurs, alors qu'il était essentiel de la respecter. Elle est aussi atypique en russe qu'en français, et ce n'est pas qu'elle soit fautive, loin de là : elle guide le jeu des acteurs. »

Ainsi, quels que soient les débats qui entourent les travaux communs de traduction en vue d'une mise en scène, cette citation peut être vue comme un paradigme du travail passionné des traducteurs (professionnels) de théâtre.

Ainsi, il y a bien entendu une part d'idéologie qui appartient d'abord à l'auteur, comme à tout auteur, mais, dans ce contexte de travail, on ne peut pas, me semble-t-il, dire que le traducteur transformerait idéologiquement de façon significative le texte original, parce qu'il y a œuvre de traduction en vue de faire théâtre.

Le texte traduit comme matériau

En revanche, cette *Cerisaie*, dans la même traduction d'André Markowicz et Françoise Morvan, lorsqu'elle est remontée par Christian Benedetti en juin 2015 lors du Festival des Nuits de Fourvière²⁵², bénéficie du terme de « création » pour cette nouvelle présentation. Il s'agit donc de la création de la mise en scène et non pas du texte. On trouve alors, pour sa présentation sur le site du Festival l'indication suivante : « Traduction d'André Markowicz et Françoise Morvan publié aux Éditions Babel Actes Sud librement adaptée par Brigitte Barilley, Laurent Huon, Christian Benedetti ». Et, ce spectacle tournant, la mention des traducteurs est absente

251. « Traduire La Cerisaie. Rencontre avec André Markowicz et Françoise Morvan (ENS-lsh, 15/12/2008) »,

<http://agon.ens-lyon.fr/index.php?id=801>

252. Théâtre de la Renaissance à Oullins, 23 juin 2015 - Festival des Nuits de Fourvière.

sur certains sites de présentations comme sur celui du TNT ou de France Inter²⁵³.

Sur le site du Théâtre studio de la cartoucherie à Vincennes où se jouait (février 2016) cette mise en scène, la mention de la traduction avait disparu, au profit justement de l'adaptation et du projet artistique. Le projet artistique est précisé : « L'ambitieuse expérience d'un retour à Tchekhov en dehors de tout psychologisme, en utilisant les "jeux de théâtre", les objets, les partenaires, les musiques, les voix, les rythmes, les récurrences d'images, de mots, de gestes, en évitant toute pathologie, et en reliant toutes les pièces par les collisions signifiantes et le principe d'un espace unique et allusif de répétition. »

Il faut donc naturellement distinguer la notion de traduction et la notion d'adaptation parce qu'au théâtre, le jeu ne se fait pas à trois (un auteur, un traducteur, un lecteur ou public) mais bien à quatre (au moins) : il y a le metteur en scène et sa propre liberté de création artistique. Bien entendu, il n'est pas question ici de traiter de la création, qu'elle soit de l'auteur ou du metteur en scène, mais bien du passage dans lequel le transfert et/ou la transformation idéologique peut s'insérer.

Encore une fois, sans déployer de multiples exemples qui montreraient une sorte d'authenticité du travail de traduction lorsqu'il est fait pour déployer non seulement le texte mais aussi l'œuvre au sens complet du terme (poétique, rythmique, visuelle), si la traduction n'est pas neutre dans l'absolu, elle tend, dans une fidélité linguistique et artistique, à participer au projet de l'auteur initial et des acteurs qui veulent la faire revivre sur scène, ici et maintenant, pour nous.

En revanche, quand le texte n'est qu'un matériau sur lequel on plaque un projet artistique scénique, un parti pris affirmé est légitime pour un artiste, l'implication idéologique d'un traducteur-adaptateur n'est plus alors secondaire ou marginale : elle devient le moteur du propos artistique, et le sens du mot « traduction » est alors en jeu.

253.<http://www.franceinter.fr/depeche-la-cerisaie-haletante-de-christian-benedetti> et

<http://www.tnt-cite.com/content/fr/spectacle/137/La-Cerisaie>

Traduction vs adaptation

L'exemple du montage du *Roi Lear* par Olivier Py, l'été 2015 au Festival d'Avignon, est cette fois un paradigme symptomatique.

Dans la plupart des supports de communication publique, il est indiqué qu'il s'agit d'une traduction d'Olivier Py. Le seul endroit, à notre connaissance, où l'expression « traduction-adaptation » apparaît est dans le dossier pédagogique produit par les éditions Canopé, *Pièce Démontée* n°208²⁵⁴ de juin 2015.

Page 3 il est indiqué : « Traduction et mise en scène Olivier Py » ; page 4, le sommaire du dossier indique dans les annexes, pour l'extrait : « Le Roi Lear, acte I, scène 1, traduction et adaptation d'Olivier Py » ; dans l'éditorial page 5, il est écrit : « Nouvelle traduction. Nouvelle écriture », et enfin page 6 : « travail de traduction-adaptation du metteur en scène ».

La question n'est pas ici de débattre sur la rigueur de présentation du dossier mais de ce balancement des termes qui laissent penser qu'une traduction au sens traditionnel (selon les règles professionnelles de la traduction) aurait été faite.

En revanche, sur la couverture de l'édition, chez Actes Sud, est indiqué : « Texte français Olivier Py », et pour tout commentaire, sur le site des Éditions, est mentionné : « La liberté et la fantaisie d'Olivier Py revisitent la tragédie de Shakespeare pour une version moderne du *Roi Lear*.²⁵⁵ » L'éditeur a donc évité le terme « traduction », même si l'expression « texte français » peut porter à confusion.

Quant à l'inflexion idéologique, un exemple précis reflète cette dualité.

Acte 1, scène 1, quand le Roi Lear demande à ses filles de lui dire qui l'aime le plus, Cordélia, la fille rebelle, reste très en retrait dans ses propos et fini donc par dire²⁵⁶ :

*Cor. Unhappy that I am, I cannot heave
My heart into my mouth: I love your majesty
According to my bond; nor more nor less.*

254. <http://crdp.ac-paris.fr/piece-demontee/piece/index.php?id=lear>

255. <http://www.actes-sud.fr/catalogue/pieces/le-roi-lear>

256. Texte anglais issu de « The Oxford Shakespeare. 1914. » The Oxford Shakespeare: the complete works of William Shakespeare. London: Oxford University Press: 1914, Craig, W. J. (William James), 1843–1906, ed.

François-Victor Hugo, cité dans le dossier Canopé, traduit en 1872258 :

CORDÉLIA. - Malheureuse que je suis, je ne puis soulever mon cœur jusqu'à mes lèvres. J'aime Votre Majesté comme je le dois, ni plus ni moins.

Jean-Michel Desprats, 2015²⁵⁷ (traduction de Jean-Michel Desprats, édition de Gisèle Venet, pour la mise en scène d'Hervé Loichemol, présentée à la Comédie de Genève, février 2016) :

*Cordélia
Malheureuse que je suis, je ne sais pas élever
Mon cœur jusqu'à ma bouche : j'aime Votre Majesté
Conformément à mon lien, ni plus ni moins.*

Pour Olivier Py²⁵⁸ (« Traduction et adaptation d'Olivier Py, Éditions Actes Sud-Papiers, juin 2015. (Texte version comédiens) ») :

Le Fou : Voilà tout son malheur, son cœur n'a pas de langue. Elle vous aime comme une fille, ni plus ni moins.

Tableau récapitulatif

William Shakespeare après 1603 ?	<i>Cor.</i> Unhappy that I am, I cannot heave My heart into my mouth: I love your majesty According to my bond; nor more nor less.
--	--

257. Le Roi Lear, Jean-Michel Desprats, Editions Folio.

258. Dossier Canopé : « Traduction et adaptation d'Olivier Py, Éditions Actes Sud-Papiers, juin 2015. (Texte version comédiens) ».

<p>François-Victor Hugo 1872</p>	<p>Cordélia Malheureuse que je suis, je ne puis soulever mon cœur jusqu'à mes lèvres. J'aime Votre Majesté comme je le dois, ni plus ni moins.</p>
<p>Jean-Michel Desprats 2015</p>	<p>Cordélia Malheureuse que je suis, je ne sais pas élever Mon cœur jusqu'à ma bouche : j'aime Votre Majesté Conformément à mon lien, ni plus ni moins.</p>
<p>Olivier Py 2015</p>	<p>Le Fou Voilà tout son malheur, son cœur n'a pas de langue. Elle vous aime comme une fille, ni plus ni moins.</p>

Sans faire l'exégèse de ces extraits, le fait qu'Olivier Py redistribue la parole, laisse le personnage de Cordélia muet et fasse parler le Fou à sa place est un choix artistique qui lui appartient. On passe donc du pronom « je » au pronom « elle ». Pour être tout à fait clair, il ne s'agit donc plus de traduction au sens précis du terme mais bien d'une adaptation.

Sur ces trois extraits, "Nor more nor less" fait, ni plus ni moins, l'unanimité. Reste "according to my bond". « Bond » représente ici, manifestement, le lien filial. Le « J'aime comme je le dois / ou / conformément à mon lien » dit la loi - juridique - du lien avant l'amour d'une fille pour son père, ce que confirme d'ailleurs Cordélia elle-même par la suite.

« Elle vous aime comme une fille » laisse ici un interstice sinon idéologique, du moins orienté. Les spectateurs n'ont pas devant eux les différentes traductions. Pour lever l'ambiguïté, indépendamment des choix artistiques, garder le pronom possessif aurait été peut-être suffisant : « comme votre fille », ou même, puisqu'il

y a trois filles, « comme une de vos filles » ? Si nous allons dans l'interprétation communément admise qui veut que Cordélia soit celle qui aime véritablement son père alors que ses sœurs sont simplement intéressées : peut-on entendre « elle vous aime comme une fille qui aime vraiment son père » ? Y aurait-il là un consensus psychologique sur l'amour des filles vis-à-vis de leur père, ou au moins un cliché ? Dans la France de 2015, que signifie l'expression : « aimer comme une fille » ? L'ambiguïté est large.

Est-ce alors un problème de traduction ou effectivement une intention de type idéologique ? On ne peut pas, me semble-t-il ici, se réfugier derrière l'artistique. S'il y a donc transformation idéologique, se pose alors la question de savoir de quelle idéologie il est question, s'il s'agit de provoquer ou d'actualiser un débat ?

En la matière, si la liberté de création reste totale, on ne peut pas réduire les mots. Si souffler n'est pas jouer, adapter n'est pas traduire, tout comme traduire n'est pas communiquer. Sinon, qu'est-ce alors que traduire du théâtre, là où d'aucuns comptent les syllabes²⁵⁹ ?

Qu'il s'agisse donc d'une adaptation assez libre du *Roi Lear* ne fait aucun doute et c'est au public de juger. Rappelons que le Droit en matière d'adaptation admet la notion « d'adaptation dénaturante » d'une œuvre et prévoit des sanctions sur le fondement du droit moral. William Shakespeare ne va pas ester en justice et notre sujet n'est pas là. Mais oui, en matière de théâtre, le rapport à l'idéologie contenue dans le texte passe par la traduction quand il s'agit d'une intention du texte, mais ici, l'adaptation libre va au-delà, semble-t-il, des intentions du texte.

Pourquoi alors, dans le cas de ce *Roi Lear*, garder le terme de traduction, alors même que, justement, nombre de créations théâtrales se présentent comme des adaptations libres et assument leur position artistique et idéologique ? Est-ce une question de marketing quant au choix du mot ? La question doit être posée.

259. Par contraste, au sujet du montage d'*Œdipe Roi* de Sophocle, représenté en Sorbonne en novembre 2015, Philippe Brunet dit : « Je retravaille le texte d'*Oedipe* dans la perspective d'une mémorisation (...) La déclamation du TNP reste un idéal à faire renaître dans le cadre d'une traduction proposant des équivalents non pas libres, mais asservis au mètre... iambique anapestique ». Correspondance, nov. 2015.

II. - Traductologie et idéologie : au rôle de dire

La nature du théâtre est a-idéologique. Avant la question du contenu, le théâtre, en tant que lieu d'exposition, d'interrogation et d'expression de notre humanité, est au-delà de l'idéologie au sens où non seulement il ne la produit pas mais il peut au contraire la révéler ou la dénoncer. Lieu privilégié de transferts de langues, il offre un point de vue particulier sur le rapport entre la traductologie et l'idéologie.

Rappelons que le théâtre est une traduction-adaptation-reprise perpétuelle : combien de *Médée*, d'*Antigone*, combien de *Roméo et Juliette*, combien de *Don Juan* ? En effet, l'adaptation, la réécriture et les traductions sont des formes d'écriture habituelles depuis l'origine du théâtre : la tragédie grecque s'inspire des épopées d'Homère, les Mystères du Moyen-Âge racontent la Bible, etc. Quant à la réécriture, elle est pratiquée à Rome, tout comme le classicisme français reprendra quelques siècles plus tard les tragédies grecques, etc. Les brassages et transferts de textes sont constants.

Les histoires, les situations initiales (ou situations mythologiques, paradigmatiques, etc.) nous dépassent et le théâtre est, pour ainsi dire, comme protégé par ses propres gènes (ou sa doxa). Nous pouvons faire tout ce que nous voulons avec *Antigone*, *Antigone* restera. Nous pouvons donner à voir une interprétation, une adaptation, ou faire l'exploitation d'un texte qui ne serait plus que le prétexte d'un prône idéologique... peu importe. Nous ne sommes qu'une parenthèse vivante et vitale dans cette histoire au regard de la permanence des propos fondateurs. Ainsi, Lear a existé et existera à travers ou malgré toutes les adaptations plus ou moins idéologiques. En matière de création, la plus grande erreur (ou peut-être la faute ?) serait de croire que l'on accomplit une œuvre définitive.

Toutefois, il est possible de retrouver un critère d'adéquation à côté de celui d'adaptation. Quand Anouilh (ré)écrit, adapte et non pas traduit son *Antigone* et la fait représenter en février 1944, à Paris, en pleine occupation allemande, il y a bel et bien une action idéologique en adéquation avec le mythe : chacun peut considérer qu'il y a des lois supérieures à d'autres et assumer son devoir de résister...

Il convient ainsi de reposer la question de l'idéologie. Est-ce que ce terme ne toucherait pas, vue du théâtre et non pas dans le théâtre, une autre dimension que celle qui vient tout d'abord à l'esprit lorsque l'on évoque ce concept, à savoir les idéologies politiques les plus courantes : marxistes, socialistes, fascistes, totalitaires, libérales... ? Le terme « idéologie » est devenu aussi une sorte de marque générique : on parle d'idéologie laïciste, communautariste, altermondialiste, spéciste, voire déconstructiviste, etc. Le théâtre nous permet en revanche de regarder plus haut, au-delà de la question des contenus. N'y aurait-il pas une dimension antérieure, radicale et plus profonde ? Le théâtre est le lieu de tous les transferts, de toutes les traductions : transferts de langues, de textes mais aussi entre le texte et le corps, la voix, le geste, la lumière, l'image, le son... L'idéologie la plus radicale ne serait-elle pas de contraindre ou restreindre ces transferts ?

L'auteur et sa langue

Par définition, un auteur dramatique sait que son texte ne sera jamais sur scène comme il l'a entendu dans sa tête ou dans son cœur. Le théâtre représenté est un art collectif et vivant. Il y a une acceptation, inhérente à l'auteur, du fait que son texte va exister à travers d'autres et prendra à chaque fois des couleurs, des nuances, des inflexions différentes, et cela, pas seulement à travers le temps, l'espace ou des traductions mais déjà et tout simplement d'une représentation à une autre.

Certes le fond sera là, Bertolt Brecht ne va pas devenir brusquement du Paul Claudel sous les accents de comédiens inspirés ou parce qu'il aura été traduit en espagnol... non. Le rapport à la vérité du texte est d'abord en nous parce qu'il s'agit d'une nourriture et non pas d'une injonction qui s'imposerait pour nous contraindre.

Écrire du théâtre, c'est à la fois entendre une parole et la voir exister, se développer devant nous par l'écriture. Ainsi, faire dialoguer des personnages, c'est les poser dans leurs rapports différents aux mots.

Si la critique, littéraire ou journalistique peut parler de « la langue de tel ou tel auteur », au-delà de l'expression, du style, de la syntaxe et des mots, au-delà d'une traduction dans une langue particulière, il s'agit bien de l'expression d'une singularité transmis-

sible à tous ou, du moins, qui peut être reçue par tous et, d'abord, par les acteurs eux-mêmes interprétant le texte. Et ce, dans un mouvement non idéologique puisque cette singularité est le marqueur d'une identité (de l'auteur et du texte) et non pas d'une volonté de convaincre. La langue du théâtre est poétique, langue de recherche et de création qui s'incarne dans les personnages, puis dans les comédiens.

Cela implique bien entendu une condition essentielle qui est la liberté d'exprimer et donc la pluralité des expressions, des transmissions, et avant même les considérations politiques et sociales, la première condition est la liberté du langage.

Des langues sur scène

De même qu'il y a une « langue de l'auteur », il y a la « langue » de chaque personnage. Par delà les enjeux poétiques de l'écriture et les enjeux parfois très concrets des situations, aussi concrets que le décor, il y a ce que les personnages tentent de se dire, tentent de dénouer ou au contraire, de nouer. Il y a ce qu'ils tentent de comprendre ou, de façon encore plus essentielle, il y a le fait d'exister - ensemble - par leurs mots. L'enjeu de l'auteur, me semble-t-il, est bien de mettre en œuvre non pas une uniformisation de la langue ou, pire, un contrôle de la langue par une puissance quelconque, mais précisément la possibilité de cohabitation de plusieurs langues. Sans forcer les termes, une pièce de théâtre met en jeu une sorte de plurilinguisme je dirais « naturel » des personnages à l'intérieur d'une langue constituée. Plus qu'un lieu de traduction, le théâtre sur scène est d'abord le lieu de l'émergence d'unicités pouvant converser ou se rendre compatibles.

On peut ainsi déjà poser que le théâtre, du point de vue de la langue, est non seulement a-idéologique mais aussi un anti-marketing, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'imposer des mots pour modeler les comportements de l'autre ou du groupe, mais au contraire, de libérer les mots et la parole de chacun, chacun traduisant alors intimement pour lui-même.

Des rôles et des mots

Au théâtre, chacun, dans sa langue, trouve sa relation à l'autre, et le public comprend cet échange par les mots et au-delà des mots

(tout ce qui n'est pas dit...). Or, ce fonctionnement n'a pas besoin d'idéologie parce qu'il n'a pas besoin de référence à une vision préétablie ; il est une poétique hors du champ idéologique, même si la pièce *in fine* portera des références culturelles idéologiques. Or, ceci n'est possible que dans la mesure où les mots ne sont pas déjà asservis par des intérêts extérieurs à la création.

Ainsi, de deux choses l'une, au théâtre comme dans nos vies : soit nous avons un rôle et nous échangeons notre langue pour aller là où nous voulons aller, pour créer notre avenir, soit nous agissons dans la langue, et surtout celle des autres, pour garder ou tenter d'avoir un rôle.

Dans *Pour un oui pour un non* de Nathalie Sarraute, deux hommes, H1 et H2, se disputent pour établir ou rétablir leur rapport mutuel à cause d'un mot. Bien que de condition sociale différente, ils sont liés par une vieille amitié. H2, dans le désir d'être sinon admiré du moins valorisé par H1 lui fait part d'un succès et ne reçoit qu'un : « C'est bien ça... » de H1. H2 entend alors une condescendance là où H1 n'était que distrait, sans intention, d'où le début d'une dispute qui révèle des années de malentendus entre eux. H2 n'arrive pas à exister comme il le voudrait aux yeux de H1. A-t-on besoin d'idéologie ? L'ami H1 a un statut social important (son rôle dans la vie) et H2, son ami, qui veut avoir un statut social à la hauteur de son amitié, tente de l'exprimer, veut avoir les mêmes termes et attend donc les mots qui lui diront cette reconnaissance mais ils ne viennent pas. Sarraute nous dit l'échec de cette attente, ce non-transfert des mots ; on ne peut exister seulement à travers les mots des autres, tout comme l'amitié (ou l'amour) qui leur échappe souvent. Notons qu'il s'agit également de l'enjeu - paradoxal selon les traductions - du silence de Cordélia²⁶⁰ dans *Le Roi Lear*...

On peut donc parler, échanger, être compris et servir nos objectifs, mais on peut aussi vouloir parler avec des mots qui vou-

260. W. Shakespeare, *Le Roi Lear*, acte 1 scène 1.

« CORDELIA : Que dira Cordélia ? Aime, et tais-toi. (...) Malheureuse que je suis, je ne sais pas élever/ Mon cœur jusqu'à ma bouche... » Trad. Jean-Michel Desprats.

« Le Fou : Ce que l'on ne peut dire il convient de le taire. Aimer dans le silence et aimer le silence. (...) Voilà tout son malheur, son cœur n'a pas de langue. » Trad. adaptation : Olivier Py.

draient faire de nous quelqu'un, nous donner un rôle/statut et donc une existence. L'action au théâtre, et finalement dans la vie, passe par une soumission ou rébellion aux mots qui reflètent bien une vision de nous-mêmes, de l'autre et du monde, sans pour autant se réduire à un schéma conceptuel de dominant/dominé, ou d'erreur/vérité.

Le théâtre nous redit que le but n'est pas de traduire, de parler la même langue mais de se comprendre chacun dans sa langue. Nous construisons une conversation dans laquelle nous pouvons exister, chacun à sa mesure.

On comprend ainsi la force de la non-translation dans certains jargons, comme le jargon des financiers par exemple qui croule sous les termes anglo-saxons. Si cela se comprend du fait de l'internationalisation des activités, c'est aussi un code qui identifie et exclut en même temps qu'il uniformise et rend dépendant. C'est de même, de façon diffuse dans le vocabulaire courant de nos conversations, la présence de mots étrangers ou mondialisés, en tout cas de termes non traduits : *car jacking*, *binge drinking*, *geek*, etc., qui tendent vite à exclure ou marginaliser celui qui ne les connaît pas.

Un implicite idéologique sans nom ?

Là où l'on retrouve les caractéristiques de l'idéologie au sens courant, c'est autour du marketing²⁶¹ qui change les mots volontairement, produit constamment dans le langage un néo-vocabulaire pour donner à tous une façon de nommer, de penser et donc de consommer, et de fait, impose ces mots pour qui veut rester dans la conversation du monde. Et parce qu'il n'agit pas seulement sur les mots mais aussi sur les objets, les images, les costumes, les décors,... le marketing, contrairement au théâtre, est un système de transferts qui tend à uniformiser et réduire les possibilités d'expression.

Un simple exemple publicitaire : qui oserait encore appeler « break » des voitures qu'il convient d'appeler monospace, SUV, Crossover, etc., sauf à vouloir signifier de façon consciente que l'on

261. Sans négliger pour autant le phénomène du politiquement correct qui s'exerce sur la langue, mais ce phénomène est explicitement idéologique et même parfois politique et juridique.

refuse ces néologismes ? Ne pas employer les mots du marché vous ringardise, voire vous disqualifie.

Nous pouvons voir ainsi que, du point de vue de la langue, le marketing fonctionne comme une idéologie implicite mais effective puisqu'il transforme sans cesse les mots et les impose dans une large mesure. Cette traduction permanente du monde n'a pas besoin d'un corpus doctrinal politique (et encore moins philosophique) ni d'une quelconque institution ni d'une main invisible pour qu'une forme de pression, sans dominant identifié, s'exerce sur la langue.

Traductologie, idéologie, théâtre : la liberté de créer est d'abord la liberté de la langue

Le fonctionnement du théâtre, historique et interne, nous permet donc de voir que, pour ce qui est de la langue, la permanence de l'œuvre théâtrale écrite peut tolérer les glissements idéologiques des traductions-adaptations, phénomènes de culture. Mais pour ce qui est du rôle, de sa conception et de son écriture, son existence et son déploiement ne peuvent s'accorder d'une pénétration idéologique non politique de la langue, sauf à le contraindre ou le soumettre à une instrumentalisation qui serait la négation même du théâtre. Par transfert, concernant nos « rôles » hors théâtre, ou nos vies, il pourrait devenir en revanche très difficile de résister à cette pénétration idéologique non politique des langues, du fait même de notre nécessité réelle d'avoir notre rôle ; en risquant de perdre notre langue propre, nous risquons de perdre notre capacité d'échanger, donc d'exister et de faire exister l'autre.

Dès lors qu'il est création, le théâtre ne peut qu'exacerber les implicites idéologiques traditionnels, soit en les dénonçant, soit en les prônant. Il demeure par nature une résistance à la marchandisation du monde du seul fait qu'il ne produit rien d'utile au sens où il n'est pas un objet échangeable ou périssable. Pour rester un traducteur permanent de la condition humaine, il ne peut, par nature, sacrifier aucune parcelle de langage. Ainsi, si la traductologie révèle comment les idéologies se transfèrent, pour paraphraser un titre de Pierre Boulez, le théâtre nous rappelle qu'une idéologie sans *maître* risque de prendre le contrôle des transferts permanents de nos langues et ainsi des vies/rôles.

Ce propos déborde sans doute le cadre strict de l'analyse théâtrale, mais le théâtre n'est pas fait pour parler de lui-même, il est fait pour tenter de parler de nous. C'est ce que nous avons tenté de faire.

Table des matières

Avant-propos	5
Préface	13

Sciences et techniques

Symptômes idéologiques dans le jeu de la traduction	23
Idéologie et traduction scientifique.....	39
TAO et artificialisation du traducteur.....	65
La traduction collaborative activiste 2.0	79

Sociétés et politiques

Traduction des identités politiques en crise	107
Traduction et chevaux de Troie idéologiques	121
Traduction et métaphores juridiques	135

Arts et culture

Implicites idéologiques dans le cinéma	155
Valeurs humanistes et traductions de films à l'international.....	167
Patrimoine culturel et implicites idéologiques	177
Théâtre et implicites idéologiques	191

Exemplaire gratuit - Ne peut être vendu.

Dépôt légal revue *Texto!*

Volume XXII, n°3, juillet 2017.

Copyright *Traduction et implicites idéologiques* © Astrid GUILLAUME, 2017.

Tous droits réservés

Texto! Revue électronique sous la direction de François RASTIER

Publiée par l'Institut Ferdinand de Saussure. Programme Sémantique des textes.

Couverture par James LEPELIER



<http://www.revue-texto.net/>

TRADUCTION ET IMPLICITES IDÉOLOGIQUES

Sous la direction
d'Astrid GUILLAUME

Dans un monde hypermédiatisé et interconnecté, les transferts linguistiques, sémiotiques et idéologiques sont quotidiens mais quasiment imperceptibles. Tous les jours, des milliards de messages sont diffusés, sur tous supports et en plusieurs langues, véhiculant des idées nouvelles, des dogmes et des croyances, des principes et des jugements de valeurs, des codes et des normes. Ils fabriquent une culture universelle qui s'élabore par la traduction, dans le contact permanent des langues et des cultures.

Dans cette perspective, le rôle du traducteur est capital, car il est à la fois l'interprète des idées originales et l'énonciateur de la version produite pour le public cible.

Comment l'idéologie s'inscrit-elle alors dans la langue et quelles en sont les manifestations au niveau linguistique, sémantique et sémiotique ? Comment l'idéologie investit-elle les divers aspects de la culture (littérature, arts, cinéma, etc.) et comment s'articule-t-elle avec ces aspects culturels ? Comment le transfert de l'idéologie s'opère-t-il entre les langues et cultures et quel rôle joue le traducteur-médiateur dans ce transfert interculturel ?

À l'heure de la mondialisation, et de la diffusion internationale des messages qui s'opère souvent en temps réel, il devient essentiel de réunir les champs de compétence scientifique et de compléter la palette d'outils existants pour décoder le plus précisément possible les textes traduits et à traduire. Différentes approches sémiotraductologiques qui réunissent les sciences du langage et les sciences de l'information et de la communication (SIC) sont donc présentées ici pour permettre aux étudiants, traducteurs et lecteurs curieux de décrypter l'information de repérer facilement les implicites idéologiques présents dans les traductions et textes d'aujourd'hui.

Cet ouvrage est divisé en trois parties: sciences et techniques, sociétés et politiques, arts et culture.

Astrid GUILLAUME est maître de conférences habilitée à diriger les recherches à l'Université Paris Sorbonne (Paris IV) où elle est spécialisée en traductologie et sémiotique. Elle travaille sur les transferts de sens et de signes interculturels.



<http://www.revue-texto.net/>

Texto! Revue électronique sous la direction de François RASTIER

Volume XXII, n°3, juillet 2017

ISSN : 1773-0120